

**Julie MASSIN et Esteve FREIXA i BAQUÉ**

**Une présentation de la thèse behavioriste en réponse aux ouvrages d'introduction à la  
psychologie générale**

## TABLE DES MATIERES

AVANT PROPOS

INTRODUCTION

### **1. LE BÉHAVIORISME OU L'OBJECTIVITÉ EN PSYCHOLOGIE : UNE DEMARCHE LOGIQUE ET COHERENTE**

- 1.1. Pourquoi la psychologie doit-elle devenir scientifique ?
- 1.2. L'objectivité en psychologie
- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
  - 1.3.1. Des états mentaux...
  - 1.3.2. ...aux comportements
- 1.4. Les méthodes de la psychologie
  - 1.4.1. De l'introspection...
  - 1.4.2. ...à la méthode expérimentale
- 1.5. Le but du béhaviorisme

### **2. LE BÉHAVIORISME, UNE PSYCHOLOGIE STIMULUS-RÉPONSE ?**

- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.2. Le rôle de l'environnement
  - 2.2.1. Les causes externes
  - 2.2.2. L'être humain, une histoire d'interaction
  - 2.2.3. Le débat inné – acquis
- 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la « boîte noire »
- 2.4. Les néo-béhavioristes
  - 2.4.1. Les théories médiationnelles de l'apprentissage
  - 2.4.2. L'échec du néo-béhaviorisme
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme ?

### **3. L'ÉTUDE DES COMPORTEMENTS COMPLEXES**

- 3.1. La pensée
- 3.2. La résolution de problème
  - 3.2.1. Les activités intellectuelles
  - 3.2.2. L'intelligence est action
  - 3.2.3. Les contingences et les règles
- 3.3. La créativité
- 3.4. Le langage
  - 3.4.1. Une analyse fonctionnelle du langage
  - 3.4.2. « La bourse ou la vie »
  - 3.4.3. La créativité du langage

### **CONCLUSION**

### **ANNEXES**

### **BIBLIOGRAPHIE**

## AVANT PROPOS

Tenter de rétablir la réalité du béhaviorisme n'est pas chose facile et il a été nécessaire d'effectuer des choix devant cette immense entreprise.

En premier lieu, cette recherche s'est centrée sur la thèse béhavioriste elle-même dans le but d'éclaircir les arguments qui justifient l'existence d'une science du comportement. Les aspects appliqués de cette conception ont été écartés car leur étude dépasse malheureusement le cadre de cette recherche qui se doit de rester mesurée. Il a donc été relevé des extraits d'ouvrages de psychologie ayant trait uniquement au béhaviorisme en général, et non au béhaviorisme dans ses applications. Des éléments comme les détails du conditionnement opérant ou bien encore les programmes de renforcement ne sont donc pas le sujet de notre recherche. Suite à ces extraits, quelques définitions provenant de dictionnaires courant de psychologie ont également été relevés.

D'autre part, il nous faut préciser que la sélection des ouvrages étudiés est le résultat d'une recherche ayant pour exigence, d'une part, de faire partie de ce nous avons appelé des ouvrages ayant trait à l'introduction de la psychologie chez des personnes non expertes et, d'autre part, de traiter bien évidemment de la thèse béhavioriste. La liste des ouvrages sélectionnée n'est bien entendue pas exhaustive mais recouvre néanmoins une période de temps honorable (1957 – 2001) et possède, de part sa diversité, l'avantage de refléter fidèlement les ouvrages de son genre littéraire.

La lecture des différents extraits retenus a fait ressortir une liste de thèmes récurrents<sup>1</sup> qui ont donné naissance à la structure de l'argumentaire (situé en avant des extraits bibliographiques) visant à restaurer une présentation fidèle du béhaviorisme. Cette étude n'ayant pas pour but la relance de polémiques infructueuses mais bien l'exposition des conceptions béhavioristes, il ne sera pas question d'une reprise systématique des erreurs rencontrées mais d'une présentation générale de ce qu'est le béhaviorisme à travers ce qu'il n'est pas. .

L'ordre de présentation des extraits correspond à la chronologie de parution des ouvrages. Par ailleurs, chacun de ces extraits est suivi d'une courte rubrique appelée « Suggestions de lecture » qui renvoie le lecteur à certains points de l'argumentaire situé en avant des extraits. Ce procédé a pour but d'identifier les thèmes abordés par l'extrait qui vient d'être lu et permet au lecteur de ne pas relire l'argumentaire dans son ensemble pour pouvoir juger de l'extrait présenté. Pour finir, et j'insisterai sur ce point, aucun jugement n'est porté sur les ouvrages sélectionnés de part leur seule présence dans cette étude.

Cette entreprise n'est bien sûr pas la première dans ce domaine et n'est très probablement pas la meilleure. Les arguments ne sont, dans leur grande majorité, pas nouveaux mais l'actuelle méconnaissance du béhaviorisme impose quelques répétitions. C'est pourquoi il sera fait référence, à de nombreuses reprises, à ce qui s'est antérieurement écrit sur le sujet de la main de spécialistes. La bibliographie reportée à la fin de cette étude sera donc une aide précieuse pour ceux qui voudront, par la suite, approfondir les idées à la base du béhaviorisme.

---

<sup>1</sup> Le choix de laisser de côté certains thèmes s'est imposé dans le cadre restreint de cette recherche.

Le mérite de la présente recherche reste néanmoins d'avoir confronté dans un même manuscrit des propos contradictoires sur le béhaviorisme. Après lecture de sa « défense », aux lecteurs maintenant de trancher !

Bonne lecture !

## INTRODUCTION

Les ouvrages traitant de psychologie générale ont cette particularité de s'adresser en grande majorité à des lecteurs non avisés, des amateurs et, le plus souvent, à des étudiants novices entamant leur cursus universitaire. Ces livres ont, de ce point de vue, une responsabilité considérable. C'est à eux qu'est imputée la tâche délicate de rapporter fidèlement l'histoire de la psychologie, de ses débats et de ses courants. Cette prise d'information est le point de départ de toute recherche et, par conséquent, de toute découverte en psychologie : à ce titre, elle se doit d'être authentique.

Le béhaviorisme est un mouvement d'idées dont l'approche bibliographique a bien souvent été faussée. Incompris ou mal compris, ce courant a trop souvent été condamné sans appel à la suite de jugements iniques.

En découvrant les ouvrages de psychologie, c'est à ce procès que le lecteur non expert est invité lorsqu'il s'agit d'aborder le béhaviorisme. Celui-ci est alors présenté comme révolu, dépassé, ne bénéficiant d'aucun recours envisageable : l'étudiant est ainsi amené à se désintéresser de ces idées « archaïques » et à envisager une orientation théorique actuelle. C'est en cela que certains ouvrages manquent à leur devoir. En ne rapportant pas fidèlement ce qu'est réellement le béhaviorisme - et surtout en quoi il se justifie, les auteurs falsifient la recherche et immanquablement la retarde.

La présente recherche est née de ce fait d'observation, se donnant pour but d'une part, de réunir un large éventail d'énoncés visant à introduire le béhaviorisme et, d'autre part, de répondre aux différentes critiques qui lui ont été adressés en éclaircissant cette conception de la psychologie en tant que science du comportement afin que les lecteurs puissent appréhender ce mouvement fidèlement aux arguments qui l'ont fait naître et qui justifient son existence aujourd'hui.

## **1. LE BÉHAVIORISME OU L'OBJECTIVITÉ EN PSYCHOLOGIE, UNE DÉMARCHE LOGIQUE ET COHÉRENTE**

Malgré qu'il soit communément admis que la psychologie commence son histoire à la fin du XIXème siècle, il ne fait cependant aucun doute que l'être humain n'a pas attendu cette époque pour se poser des questions sur lui-même, autrement dit pour faire de la psychologie (Richelle et Parot,1992). Le béhaviorisme est le courant qui, influencé par le positivisme ambiant de l'époque, a su rompre avec une longue tradition de penseurs qui considéraient la psychologie comme une discipline visant à comprendre les profondeurs de l'âme ou de l'esprit humain. La définition littérale de la psychologie en tant que « science du psychisme » illustre bien l'ancienne évidence de l'objet d'étude de cette discipline.

### 1.1. Pourquoi la psychologie doit elle devenir une science ?

Les raisons pour lesquelles l'étude de l'être humain nécessite l'emploi de la méthode scientifique sont les mêmes que celles pour lesquels des phénomènes comme la biologie humaine, les nuages ou les pierres imposent l'utilisation de cette méthode.

La science est un discours sur le réel qui se distingue des autres par le fait qu'il s'appuie sur des faits et se soumet à une perpétuelle remise en question par les faits (Parot et Richelle, 1992). Il y a en science un retour incessant au concret qui vaccine contre les fréquentes divagations des discours raisonnés, libres de toute attache avec le réel. Je reprendrai, pour expliciter cette idée les mots de Claude Bernard :

« L'homme est naturellement métaphysicien et orgueilleux ; il a pu croire que les créations idéales de son esprit qui correspondent à ses sentiments représentaient aussi la réalité. D'où il suit que la méthode expérimentale n'est point primitive et naturelle à l'homme, et que ce n'est qu'après avoir erré longtemps dans les discussions théologiques et scolastiques qu'il a fini par reconnaître la stérilité de ses efforts dans cette voie. » (Bernard, 1984)

Ces quelques phrases expriment l'idée que, même si l'être humain possède une tendance spontanée à juger a priori d'un événement, il n'en reste pas moins que cette tendance se doit d'être examinée a posteriori par l'étude expérimentale des phénomènes. Il est donc ici question du célèbre « doute » du scientifique qui se doit de retourner aux faits avant de proposer une conclusion à leur propos.

Mais pour revêtir le qualificatif de scientifique, la psychologie traditionnelle a dû se soumettre à un certain nombre de critères. Le béhaviorisme est celui qui a assumé cette tâche en opérant sur cette discipline les modifications indispensables à l'existence d'une psychologie scientifique. Il est alors étonnant de s'apercevoir que ce courant a été félicité pour le choix qu'il a fait de rendre scientifique la psychologie et par la suite fortement déprécié pour l'application dans le concret de ce même choix qui avait été acclamé.

## 1.2. L'objectivité en psychologie

Bien que la nécessité d'objectivité se soit imposée à de nombreuses disciplines dès le XVI<sup>ème</sup> siècle avec Galilée, il a fallu attendre l'arrivée des idées béhavioristes pour que la psychologie se voit attribuer la même exigence. Cette dernière est naturellement née de la volonté du béhaviorisme de faire de la psychologie une science. Il est en effet primordial pour une science de rendre objectif les phénomènes qu'elle étudie car il s'avère, bien malheureusement, que les événements du monde se laissent difficilement appréhender de manière univoque par un ensemble d'individu. Ce fait est conforté par deux idées qui, une fois combinées, entraînent cette conclusion de manière inévitable. La première est que l'homme est la mesure de toute chose et, la seconde, que les hommes sont tous originaux. Sous cet angle, il apparaît difficile que la subjectivité d'une seule personne puisse rendre compte de la réalité d'un phénomène.

Certaines critiques avancées à l'encontre du béhaviorisme font l'amalgame entre le refus des béhavioristes de faire appel à la subjectivité d'une seule personne et, aussi surprenant soit-il, l'existence d'une subjectivité chez les béhavioristes. Compte tenu de l'existence de cette méprise, je me dois de préciser qu'un individu adhérant au béhaviorisme (soit un béhavioriste) a, autant que vous et moi, des pensées, des sensations, des idées etc... La différence est qu'il refuse de les considérer comme le point de départ d'une recherche scientifique. C'est dans le but d'étudier scientifiquement l'être humain qu'il les refuse, aucunement dans la vie de tous les jours, contrairement à ce que laisse penser une petite histoire véhiculée par certains détracteurs du

béhaviorisme : « C'est l'histoire de deux béhavioristes qui font l'amour. A la fin, l'un des partenaires dit à l'autre : J'ai observé que c'était bien pour toi, mais comment c'était pour moi ? »<sup>2</sup>(Mariné et Escribe, 1998, p60)

La science doit commencer lorsque deux ou plusieurs observateurs signalent les mêmes expériences subjectives en présence de mêmes évènements (Allaire, 1988). Appliqué à la psychologie, ce critère va engendrer de la part des béhavioristes, deux prises de positions qui sont dans la continuité logique de leur volonté de mettre dans le moule de la science et donc de ses critères la psychologie traditionnelle. La première prise de position concerne l'objet d'étude de la psychologie et la seconde la méthode à utiliser. Dans les deux cas, il sera inévitablement question d'un changement par rapport à la psychologie telle qu'elle existait avant le béhaviorisme.

### 1.3. L'objet d'étude de la psychologie

#### *1.3.1. Des états mentaux...*

Jusqu'à la fin du XIXème siècle, il était admis que la psychologie se différenciait des autres domaines de connaissances par la spécificité de son objet. Il s'agissait d'étudier des entités mentales non physiques tel que la conscience ou l'esprit. Cette conception de la psychologie a inspiré – et ce, jusqu'à aujourd'hui - un certain nombre de courants qui ont par conséquent le point commun de situer à l'intérieur de l'organisme les causes des conduites humaines. Qu'il soit question d'instances non physiques comme l'inconscient psychanalytique ou de processus cognitifs, ces psychologies procèdent à une scission de nature entre les phénomènes et les entités abstraites censées les expliquer.

Cette prise de position quant à l'objet d'étude de la psychologie plonge sans nul doute ses racines dans l'Antiquité et repose sur la distinction platonicienne entre le corps et l'esprit. Dans cette perspective, les idées, les émotions, les pensées (etc.) sont autant de phénomènes attribués à l'esprit, entité non matérielle, tandis que le corps représente la matière, en d'autres termes, l'aspect biologique de l'être humain. Cette conception philosophique a influencé et déterminé le cadre dans lequel la grande majorité des courants en psychologie<sup>3</sup> évoluent actuellement pour étudier les comportements humains. Ces psychologies influencées par ce que l'on pourrait appeler la philosophie platonicienne vont être amenées à expliquer les comportements (émanent du corps) par l'esprit ou, de manière plus générale, par des entités non matérielles telles que la volonté, la conscience, l'envie etc. Ce type d'explication, qui attribue la cause des comportements à des composantes abstraites, internes à l'être humain, est appelée explication mentaliste.

L'autorité<sup>4</sup> dont jouit en psychologie cette conception (et, par là-même l'autorité que connaissent les explications mentalistes) n'efface néanmoins pas le fait irréfutable que la séparation âme / corps est une

---

<sup>2</sup>Nous n'entrerons pas ici dans une discussion, qui pourtant serait justifiée, à propos du caractère douteux de cette histoire.

<sup>3</sup> La psychanalyse et le cognitivisme s'insèrent dans cette majorité.

<sup>4</sup> Qui peut s'expliquer par les discours nébuleux et abusifs d'auteurs peu scrupuleux de tenir des propos justifiés (Sokal, A. et Bricmont, J., 1997).



prise de position hypothétique qui, par conséquent, n'exclue pas les autres hypothèses, théoriquement aussi valables. C'est en cela que le béhaviorisme se différencie des autres psychologies, c'est à dire, par le choix d'une hypothèse de base différente reposant sur de solides arguments qu'il est à présent impératif d'éclaircir.

### *1.3.2. ...aux comportements*

Pour que le qualificatif de scientifique soit attribué à la psychologie, le béhaviorisme a dû opérer une importante modification de son objet d'étude qui ne pouvait dorénavant s'établir sur la base d'entités non physiques puisque la métaphysique est en quelques sortes le strict opposé de la science. Les sciences ont en effet pour objectif de rendre compte de faits empiriques, matériels et observables directement ou indirectement, à l'aide d'autres faits matériels (Allaire, 1988).

Le béhaviorisme, en tant que science du comportement, tient son originalité dans le fait d'avoir considéré l'être humain sous un tout autre angle d'approche qui, loin de l'antique dualisme platonicien, est compatible avec les impératifs de la science. Il est possible d'exposer grossièrement cette conception comme suit.

Dans le langage courant et dans celui des spécialistes, tous les évènements dits mentaux<sup>5</sup> n'ont, par définition, aucune propriété d'un objet naturel : on ne peut ni les toucher, ni les voir, ni les mesurer, ni les peser... Si un chirurgien ouvre le crâne de son patient, il pourra voir le cerveau mais pas l'esprit, pas plus qu'il ne pourra voir la pensée, la conscience, les images mentales, etc<sup>6</sup>. A partir de ce constat, le béhaviorisme va considérer ces phénomènes comme fictifs.

Sur ce point précis, une explication s'impose et il est indispensable d'ouvrir une parenthèse pour dissiper une croyance erronée mais, malheureusement, fort répandue au sujet du béhaviorisme. Aucun béhavioriste n'a jamais nié ces phénomènes en tant que tel, ce qu'il nie, c'est l'explication qui en est couramment donnée par les psychologies mentalistes. Cette méprise, explicitée de manière exemplaire par Bélanger (1978), se justifie par la confusion qu'il existe au niveau langagier entre le phénomène à expliquer (c'est à dire, les pensées, les idées ou bien encore les sentiments - que nous avons tous et dont nous témoignons tous par nos comportements et nos paroles -) et l'explication mentaliste qu'il en est donnée (faisant intervenir des substituts internes non matériels comme, par exemple : la pensée, l'intelligence etc.). Il est en effet courant d'entendre dire par exemple que les pensées que rapporte Mr X émanent de sa pensée. Cette confusion provient du fait qu'un seul terme est utilisé pour désigner le phénomène et son explication. Afin de distinguer les deux aspects des termes comme celui de « pensée », il est alors préférable, pour la clarté de l'énoncé, de parler de « pensée ph » pour désigner le phénomène lui-même et de « pensée ex » pour désigner l'entité invoquée par les mentalistes pour expliquer le phénomène. De ce fait, lorsque le béhaviorisme se désintéresse de la « pensée ex », il ne néglige pas pour autant « la pensée ph ». Lui reprocher de faire l'impasse sur la « pensée ex », c'est lui reprocher de ne pas être

---

<sup>5</sup> J'entends par là les entités spirituelles comme la conscience, l'intelligence etc.

<sup>6</sup> Il sera précisé par la suite la nature exacte de ces termes qui portent en eux, nous le verrons, deux interprétations différentes. Il est opportun, dans cette phrase, de les considérer en tant qu'inférences explicatives évoquées par les psychologies mentalistes. (il s'agit, nous le verrons, de l'une des deux interprétations possibles).

mentaliste ! Son originalité vient justement de son refus à recourir à des composantes non perceptibles pour chercher la cause des phénomènes tel que la pensée. Fermons la parenthèse.

Les évènements mentaux comme l'esprit sont donc considérés comme fictifs par le béhaviorisme et cela en opposition à son objet d'étude qu'il va alors qualifier de naturel. En effet, ce mouvement a insisté sur le caractère « naturel » de son objet d'étude – le comportement -, caractère commun aux objets d'étude de toutes les sciences de la nature. Dès lors qu'on rejette l'imaginaire en psychologie, les comportements ne diffèrent pas par nature des tissus nerveux du biologiste ni de la pierre du physicien (Baum, 1994). Le champ d'étude du béhaviorisme est par conséquent constitué uniquement d'évènements naturels<sup>7</sup>, ce qui lui permet de répondre adéquatement aux exigences d'une discipline scientifique. Ce clivage : naturel / fictif, envisagé par la thèse béhavioriste, est de toute évidence plus adéquate pour l'étude scientifique des comportements que la séparation esprit / corps. L'avantage considérable que détient alors le béhaviorisme sur les psychologies mentalistes est irréfutablement dû au fait qu'il assoie ces découvertes sur de sérieuses fondations<sup>8</sup> et non sur des évènements imaginés et, très probablement, imaginaires.

D'autre part, le béhaviorisme, contrairement à ce qui est couramment dit à son propos, étudie tous les évènements naturels ; qu'ils soient manifestes ou implicites. La différence entre un événement naturel comme la recherche de nourriture et un autre événement naturel comme le calcul mental peut, en effet, être envisagé non pas comme une différence de nature mais comme une simple différence d'accessibilité. Le statut spécial des évènements accessibles à une seule personne est en effet une hypothèse de la part des psychologies mentalistes. Pour résumer, il est possible de dire que le béhaviorisme va accepter les entités techniquement inobservables et refuser celles qui le sont théoriquement (Belanger, 1978).

Cet angle d'approche des comportements humains sans « esprit » est donc supporté par de sérieux arguments ayant pour conséquence d'assombrir l'apparente authenticité des discours mentalistes. Contrairement à eux, le béhaviorisme aborde l'être humain sans aucune idée préconçue quant à la nature de ce qui est à étudier. Les psychologies mentalistes ont en effet la surprenante particularité de juger et de conclure à la spécificité de son objet avant même d'investiguer.

## 1.4. La méthode en psychologie

### *1.4.1. De l'introspection...*

L'introspection est une méthode d'auto-observation par laquelle un individu verbalise ses états internes. La psychologie avait depuis des siècles fait sienne cette méthode puisqu'elle visait à étudier ce qui se passe à l'intérieur de l'organisme, en d'autres termes à comprendre les mécanismes à l'origine des comportements.

---

<sup>7</sup> Les évènements naturels étudiés par le béhaviorisme sont les comportements qui affectent les organismes vivants dans leur ensemble. (cf Baum W.M. Comprendre le béhaviorisme.)

<sup>8</sup> C'est à dire sur des évènements naturels non hypothétiques.

L'emploi unique de l'introspection (qui caractérise la psychologie traditionnelle) repose sur la considération selon laquelle l'objet de la psychologie est interne et spécial. L'adoption de cette seule méthode suppose en effet que l'objet de la psychologie impose, de par cette spécificité, une méthode particulière, autre que la méthode scientifique. Toute la psychologie ou presque se fonde sur cette position. Mais il est cependant un fait jamais trop rappelé ; celui qui rappelle que cette position est seulement hypothétique. Le choix de considérer l'objet de la psychologie, et par là même sa méthode, comme spécial ne repose sur rien de plus qu'une hypothèse. Bien sûr, il est parfois utile d'espérer ; mais le problème des psychologies utilisant uniquement l'introspection est qu'elles rejettent toutes hypothèses alternatives, pourtant théoriquement aussi valables. Il est même justifié de dire que l'hypothèse sur laquelle repose le béhaviorisme (excluant la spécificité de l'objet et de la méthode en psychologie) est davantage valable de part son caractère scientifique.

#### *1.4.2. ...à la méthode expérimentale.*

Il est justifié de présenter le béhaviorisme en tant que discipline émanant de la psychologie animale puisqu'il s'est proposé d'étudier l'être humain avec la même méthode employée par celle-ci : la méthode expérimentale. Deux facteurs sont en causes dans ce choix : d'une part, le fait que l'introspection (qui, jusqu'alors résumait les méthodes de la psychologie) commençait à montrer ses limites dans l'appréhension des conduites pathologiques et, d'autre part, le fait que la psychologie animale mettait en évidence les résultats tangibles de l'observation scientifique et par là-même la possibilité de comprendre les comportements sans le recours systématique à la communication verbale (Doron, Parot, 1991).

Les premiers pas du béhaviorisme (béhaviorisme méthodologique) ont donc été marqués par un rejet catégorique de l'introspection. Il s'agissait alors de laisser de côté les phénomènes internes comme, par exemple, la pensée. Nous sommes aujourd'hui bien loin de cette vision qui restreignait le domaine d'étude du béhaviorisme. Depuis, Skinner a de nombreuses fois proclamé, à travers la radicalisation qu'il a opérée sur le béhaviorisme méthodologique, que le béhaviorisme contemporain ne contestait pas la possibilité d'auto-observation mais remettait en question la nature de ce qui est ressenti ou observé et, par conséquent connu. Il affirme également que les descriptions, aussi précises soient-elles de ce qui se passe à l'intérieur du corps, ne pourront jamais expliquer les origines du comportement humain.

Le béhaviorisme n'a donc pas une méthode qui lui est unique à cause de la spécificité de son objet. Il n'y a pas deux types de méthode scientifique, celle des sciences de la nature et celle des sciences du comportement (Belanger, 1978). L'emploi unique de l'introspection repose, nous l'avons vu, sur une certaine conception de la psychologie que ne partage pas le béhaviorisme. Le béhaviorisme a pris la décision, de part son objet d'étude (le comportement) d'étudier l'être humain à l'aide de la méthode scientifique ce qui ne lui impose aucune restriction. Plus précisément, le béhavioriste observe (à l'aide de la méthode expérimentale) et expérimente (ce qui s'apparente à une observation contrôlée). Il répond en outre à des exigences comme celle de reproductibilité ou de communicabilité des données ; quant à ses hypothèses, elles sont par essence réfutables et examinées par l'expérience, c'est à dire par vérification empirique. Il est, par conséquent,

question de Variables Indépendantes manipulées par l'expérimentateur et de Variables Dépendantes qui mesurent l'effet des différentes VI. Telle est la démarche de toute les sciences ; rien de tout cela ne peut être reproché au béhaviorisme sans l'être reproché de la même manière à toutes les disciplines scientifiques.

### 1.5. Le but du béhaviorisme

Le béhaviorisme s'est donné pour but de décrire, prédire et manipuler le comportement. Dès lors, lorsqu'il parle d' « expliquer » un comportement il faut entendre l'indication de sa cause (Bélanger, 1978). L'explication plus « profonde » n'est pas nécessaire au but du béhaviorisme qui, n'en perd néanmoins pas son envergure considérable et parfaitement honorable. En effet, certains considèrent qu'expliquer un comportement, c'est faire appel à des niveaux d'étude différents qui ne concernent plus la psychologie. Nous reviendrons sur cette idée dans le 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la « boîte noire ».

## **2. LE BÉHAVIORISME, UNE PSYCHOLOGIE STIMULUS RÉPONSE ?**

### 2.1. De Watson à Skinner

Il n'est pas rare d'entendre à propos du béhaviorisme qu'il constitue une psychologie stimulus-réponse. Cette méprise repose sur une réduction du béhaviorisme aux premières idées qui l'ont fait naître.

En 1913, le béhaviorisme prend officiellement naissance à travers le célèbre manifeste de Watson intitulé « La psychologie telle qu'un béhavioriste la voit ».<sup>9</sup> Watson aborde alors quelques conceptions fondamentales de ce courant telle la nécessité d'objectivité en psychologie ou encore les faiblesses des psychologies de la conscience. Cet auteur va également élaborer un modèle plus adéquat à l'étude de l'être humain que les anciennes conceptions mentalistes : le schéma stimulus-réponse. Celui-ci avait l'avantage de répondre aux exigences de son créateur : il ne faisait plus intervenir d'entités internes dans l'étude des comportements et rendait ainsi la psychologie objective. Cependant ce modèle pêchait par une grave omission. Celle-ci fut mise en évidence par l'incapacité de ce modèle à expliquer certains phénomènes comme le fait qu'un même stimulus ne déclenche pas les mêmes réponses chez deux individus différents.

C'est Skinner qui, reprenant le patron taillé par Watson, a remédié à l'insuffisance du modèle stimulus-réponse. Parler du béhaviorisme comme une psychologie stimulus-réponse, c'est manquer des décennies de son évolution. Les quelques phrases qui suivent illustrent cette idée.

« Aucune description de l'interaction entre l'organisme et son milieu n'est complète si elle n'inclut l'action du milieu sur l'organisme après qu'une réponse a été produite. (...) Une formulation adéquate de l'interaction entre un organisme et son milieu doit donc toujours spécifier trois choses : 1/ les circonstances dans lesquelles la réponse survient, 2/ la réponse elle-même, 3/ les conséquences renforçantes. » (Skinner, 1969).

---

<sup>9</sup> Psychology as the Béhaviorist Views it. Psychological Review. 1913. 20. 158–177.

La confusion entre béhaviorisme et psychologie-stimulus repose sur une méconnaissance de l'histoire récente du béhaviorisme ; et se serait lui faire mauvaise querelle que de lui reprocher d'avoir fait des erreurs dans ses préludes. En effet, les découvertes scientifiques sont l'aboutissement d'un long processus qui ne peut se faire que partiellement et progressivement, par approximations successives. Les erreurs dans une jeune science sont sources de progrès et en aucun cas disqualificatifs.

## 2.2. Le rôle de l'environnement

### *2.2.1. Les causes externes*

L'originalité du béhaviorisme tient en partie à la place qu'il a accordé à l'environnement en tant que dénominateur des comportements. En cela, il rompt avec une longue tradition de penseurs, encore présente de nos jours, qui cherchaient à l'intérieur de l'organisme les causes des conduites. Le modèle stimulus-réponse exprimait déjà cette volonté de chercher à l'extérieur plutôt qu'à l'intérieur les causes de celles-ci. Selon le béhaviorisme, un organisme se modifie tout au long de sa vie au contact de l'environnement et ses comportements sont en théorie manipulables par la modification des contingences environnementales. Cette conception poursuit en quelque sorte le principe de sélection naturelle de Darwin (...) au niveau ontogénétique. L'apparition d'un comportement donné chez une personne est fonction des conséquences renforçantes de celui-ci. En d'autres termes, la probabilité d'apparition d'un comportement dépend de l'histoire de l'individu.

Je m'arrêterai ici quelques instants pour répondre à une interrogation fréquente à ce moment précis de l'argumentaire : « quel est alors la cause de l'émission première d'un comportement ? ». Pour répondre à cette question, je reprendrai les mots de Skinner (1984) :

« Quand nous ne savons pas pourquoi les gens font une chose plutôt qu'une autre, nous disons qu'ils ont « choisi » ou « pris une décision ». A l'origine, choisir signifie examiner, scruter ou tester. Étymologiquement, décider signifie éliminer les autres possibilités, aller dans une direction sans retour possible. Choisir et décider sont des formes évidentes de comportements, mais les psychologues cognitivistes n'en ont pas moins inventé des substituts internes. »

L'émission première d'un comportement ne nécessite aucunement l'existence d'une réflexion préalable. Celle-ci, largement prônée par certains, n'est qu'une hypothèse et l'hypothèse inverse est à préférer pour de nombreuses raisons ; la première étant par soucis de parcimonie. L'être humain, comme tout organisme vivant, répond au monde de manière directe, il se modèle en permanence à son contact de manière bien souvent implicite ; en d'autres termes, il y a interaction permanente entre lui et l'environnement.

### *2.2.2. L'être humain, une histoire d'interaction*

En accordant une importance au milieu dans l'étude de l'être humain, le béhaviorisme s'opposait à la conception mentaliste selon laquelle un comportement serait d'abord à l'intérieur de l'organisme avant que celui-ci ne l'extériorise. Car c'est bien de cela qu'il s'agit lorsqu'un psychologue de formation traditionnelle répond que Mr X est agressif parce qu'il a en lui des pulsions d'agressivité ou une personnalité agressive.

A cela, le béhaviorisme objecte à la manière de Freixa i Baqué (2002) que le poids d'une pierre n'est pas une propriété de celle-ci comme sa taille ou sa masse : il est une interaction entre la masse de la pierre et le milieu. Le poids ne sera donc pas le même dans un milieu terrestre ou un milieu lunaire. Le comportement d'un individu est à considérer de la même manière que le poids d'une pierre : Mr X ne « possède » pas d'agressivité, il agresse de la même façon que la pierre ne possède pas de poids, elle pèse, tout simplement. Et, sous cet angle, il paraît évident que la cause de ces événements est à chercher à l'extérieur de l'objet ou de l'organisme. En effet, à la question « pourquoi la pierre pèse x grammes ? Il faudra répondre non pas à cause de sa masse (propriété essentielle) – puisqu'elle reste inchangée en toutes circonstances – mais inévitablement à cause du milieu, terrestre ou autre.

### *2.2.3. Le débat inné – acquis*

Mettre l'accent sur l'environnement dans l'explication des comportements a valu au béhaviorisme d'être attaqué pour déni de tout facteur héréditaire dans l'émission de ceux-ci. Les premiers pas du béhaviorisme sont une nouvelle fois en cause, de la même manière qu'ils l'étaient dans la critique à propos du modèle stimulus-réponse dans le béhaviorisme. Sans doute les premiers béhavioristes, et notamment Watson<sup>10</sup>, se sont laissés emporter par les découvertes qu'ils faisaient concernant les mécanismes d'apprentissage ; mais Skinner<sup>11</sup> n'a jamais nié le rôle de l'héritage phylogénétique. Comme le disait Richelle (1977), si Skinner a appris à des pigeons à jouer au ping-pong, il ne s'est jamais aventuré à apprendre à voler à un rat.

Le débat inné-acquis ne reste d'ailleurs d'actualité que dans la mesure où la part entre facteurs génétiques et facteurs environnementaux n'a pas été faite et ne le sera probablement pas dans un futur proche (ni même un peu plus éloigné). Les thèses environnementalistes (telle celle de Watson) et innéistes (telle celle de Chomsky) ne sont plus tenables. Un individu est le produit de la combinaison entre facteurs phylogénétiques et ontogénétiques. Il est courant de parler de « contraintes biologiques » pour exprimer les limites de l'apprentissage. Cependant, l'unique possibilité de découvrir précisément les limites qu'impose à un individu l'histoire de son espèce est de travailler sur les variables environnementales afin de voir quels comportements peuvent être modifiés par celles-ci et quels autres restent inchangés. Le psychologue n'ayant pas accès au patrimoine génétique de l'individu, il ne peut que se concentrer sur le milieu pour modifier les comportements. Ce constat explique le choix béhavioriste de privilégier l'apprentissage et de laisser de côté les aspects génétiques des individus qui sont l'affaire des généticiens.

### 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la boîte noire

---

<sup>10</sup> Qui fit sensation avec cette phrase : « donner moi une douzaine d'enfants.... »

<sup>11</sup> Qui est incontestablement le représentant du béhaviorisme actuel.

Il n'est pas rare d'entendre l'emploi des mots esprit et cerveau de manière interchangeable comme s'il s'agissait d'une seule et même chose. Cela peut, peut-être, s'expliquer par le point commun qu'il existe entre les psychologies mentalistes (se référant à des entités abstraites pour comprendre les comportements) et les neuropsychologues (se référant au cerveau) qui est l'évocation d'une cause interne à l'organisme (qu'elle soit spirituelle ou neurologique) pour expliciter les comportements. L'originalité du béhaviorisme réside, nous l'avons vu, justement en l'attribution d'une valeur explicative à des évènements externes. Après donc avoir examiné<sup>12</sup> son refus d'être une psychologie mentaliste, il est temps à présent de se pencher sur le choix qu'il a fait de ne pas entrer dans la boîte noire, en d'autres termes d'examiner son désaccord avec le recours à la neurobiologie pour l'étude des comportements humains.

L'objet d'étude de toutes les sciences de la nature appartient à un grand ensemble : les êtres et les choses qui constituent l'univers. L'ampleur de ce champ d'investigation a naturellement nécessité une fragmentation de la science en plusieurs sciences à qui il a été attribué un domaine de recherche spécifique. Par exemple, la constitution atomique et moléculaire des corps a été attribuée à la chimie ; les propriétés générales de la matière, de l'espace et du temps ont été décernées à la physique ; le système nerveux a été offert à la neurologie ; la physiologie du système nerveux à la neurophysiologie et on peut ajouter, entre autres, les comportements des êtres vivants à la psychologie. Les connaissances de ces différentes sciences peuvent donc s'additionner sans pour autant se chevaucher mutuellement. Les différents niveaux d'explication n'interfèrent pas l'un avec l'autre. Ils sont véridiques et complémentaires parce qu'intégré dans ce que j'appellerai une longue « chaîne causale ». Prenons un exemple

A la question « pourquoi Mr X est il agressif ? », le béhaviorisme ne répond pas à l'aide d'une propriété interne de Mr X mais d'aller chercher dans son histoire personnelle quel renforçateur Mr X a-t-il bien pu recevoir en adoptant un comportement agressif. Admettons alors que ce comportement agressif ait régulièrement été suivi dans le passé d'un arrêt des discours réprobateurs d'une personne de son entourage (ex : sa mère) et que cet état de fait ait été solidement mémorisé à travers la modification des réseaux neuronaux de son cerveau. Le renouvellement de ce comportement sera donc dû à deux facteurs : d'une part, à l'arrêt de la stimulation aversive en présence de ce comportement et d'autre part, à la modification neuronale de son cerveau. Les systèmes neuronaux sont certes à la base de nos comportements mais ce que le béhaviorisme souligne, c'est qu'ils sont eux-mêmes déterminés par un autre facteur qui, lui, se situe au sommet de la chaîne causale. En d'autres termes, évoquer des causes neurophysiologiques pour expliquer un comportement revient à désigner un chaînon et aucunement la cause première. Pour modifier un comportement, modifier ce chaînon est une absurdité ; la psychologie se doit d'agir sur l'environnement qui, lui, agira en cascade pour modifier ce comportement.

Bien sûr, expliquer le comportement de Mr X par sa neurobiologie n'est pas faux mais c'est manquer la véritable cause du phénomène que de s'arrêter à ce niveau. Ce niveau n'est d'ailleurs utile ni pour expliquer le comportement, ni pour le modifier, ni même pour le prédire. Tel étant précisément le but du

---

<sup>12</sup> Certes, de manière non exhaustive.

béhaviorisme, c'est avec raison que celui-ci l'a exclu de son domaine d'étude sans pour autant nier son utilité à un niveau d'étude différent.

## 2.4. Les néo-béhavioristes <sup>13</sup>

### *2.4.1. Les théories médiationnelles de l'apprentissage*

Combien d'auteurs encore vont-ils argumenter contre le béhaviorisme en critiquant des personnes qui justement s'opposent à ce courant ? S'il est possible de voir un élément visant à cimenter les différentes théories béhavioristes comme celle de Watson et de Skinner, il s'agira inévitablement de leur refus de recourir à l'étude d'entités abstraites entre le stimulus et la réponse pour expliquer les comportements. Cette position est d'ailleurs à la base de la naissance du béhaviorisme. Comment alors qualifier de béhavioriste la théorie des variables intermédiaires de Hull (dans laquelle il était question de l'impulsion comme dénominateurs de toutes les motivations primaires (Bonnet et al, 1998)) ou la théorie de Tolman qui insérait des notions comme les « cartes cognitives »? Ces auteurs sont qualifiés de néo-béhavioristes parce qu'émanant du béhaviorisme mais il est irréfutable qu'ils ont emprunté des directions radicalement opposées qui ne se prêtent pas à une vision béhavioriste de la psychologie. Bien au contraire, la réinsertion de variables internes s'apparente davantage aux idées cognitivistes. Il ne s'agit pas ici d'une évolution mais d'un véritable changement par rapport à la conception béhavioriste de la psychologie.

### *2.4.2. L'échec du néo-béhaviorisme*

Les théories des néo-béhavioristes ont été élaborées en réaction à la psychologie de Watson qui était jugée défailante pour l'explication de certains phénomènes. Ainsi, elles ont réintroduisent des médiateurs entre S et R qui devaient augmenter la valeur explicative face à de tels phénomènes. Prenons un exemple pour éclaircir cette idée et, plus précisément, celui rapporté par Reuchlin (1977).

Selon les théories néo-béhavioriste, le béhaviorisme est inapte à rendre compte d'événements comme le fait qu'une même réponse peut être entraînée par des stimulus différents. Le fait qu'un individu réponde, par exemple, de la même manière à la vue d'un métronome ou à l'écoute du mot « métronome » resterait donc inexpliqué par la théorie béhavioriste. Je préciserai dès lors que cette défailance peut être inculquée à la théorie S-R de Watson mais en aucun cas à celle provenant du béhaviorisme contemporain inspiré par Skinner (qui d'ailleurs a pu exister suite à la théorie watsonienne). Cette dernière rend parfaitement compte d'un tel phénomène par l'introduction d'un troisième élément : les conséquences renforçantes de la réponse.

Quant à l'hypothèse médiationnelle des néo-béhavioristes, elle explique la généralisation par l'existence d'une réponse intermédiaire commune à l'objet métronome et au mot le désignant et, qui serait responsable du déclenchement de la réponse conditionnée observable (Reuchlin, 1977). A cela le

---

<sup>13</sup> Bien que Skinner soit conventionnellement qualifié de « néo-béhavioriste », ce qualificatif souligne uniquement la postériorité de sa théorie par rapport à celle de Watson. Sa conception s'éloigne radicalement de celle de Hull, Tolman ou encore Osgood. Ainsi, ce chapitre ne le concerne pas.



béhaviorisme skinnérien rétorque que l'insertion de variables intermédiaires dédouble le problème. Au lieu d'avoir à expliquer pourquoi deux événements observables entraînent une même réponse observable, il faudra expliquer pourquoi ces événements entraînent une même réponse médiationnelle. Le problème reste entier et c'est la raison pour laquelle le béhaviorisme rejette l'emploi d'entités médiates entre S et R.

Les échecs de Tolman et de Hull ne peuvent donc alimenter un procès du béhaviorisme car leurs théories diffèrent radicalement des idées béhavioristes. Attaquer ces théories était probablement une entreprise plus facile que d'attaquer celles de pure orientation béhavioriste comme celle de Skinner. L'échec de ces théories qui tentaient de se tourner de nouveau vers l'étude des processus intelligents (Braunstein et Pewzner, 1999) aurait tendance, bien au contraire, à argumenter en faveur du béhaviorisme. Pour finir, il serait justifié de se poser des questions sur l'honnêteté intellectuelle des auteurs qui voient chez les néo-béhavioristes un prolongement des conceptions watsoniennes de la psychologie<sup>14</sup> alors que leurs théories s'opposent fermement à cette approche.

## 2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme ?

Il est courant de considérer le béhaviorisme comme un courant d'idée révolu, un ancien paradigme au sens kuhnien du terme qui a aujourd'hui cédé sa place à un nouveau paradigme qui a su remédier au modèle S-R : le cognitivisme. Cette conception historique de la psychologie pêche en premier lieu par le fait que le cognitivisme n'est pas réellement un nouveau paradigme. Il repose en effet sur la théorie la plus ancienne de l'être humain qui peut se résumer grossièrement par l'existence d'une dualité entre le corps et l'esprit et par-là même d'un pouvoir de l'esprit sur le corps. Comment alors expliquer que cet ancien paradigme ait été évincé pour être ensuite réhabilité, sous une forme certes différente parce que scientifique, mais véhiculant néanmoins les mêmes postulats de base ? Les cognitivistes ont en effet tendance à exposer leur conception comme révolutionnaire alors qu'il n'y a qu'un changement de méthode par rapport à la psychologie traditionnelle.

Les raisons pour lesquelles le cognitivisme est davantage apprécié que le béhaviorisme aujourd'hui sont à chercher ailleurs. Pour ne pas entrer dans cette recherche qui dépasserait les limites de cette étude, je n'évoquerai qu'une seule de ces raisons qui sans aucun doute a pesé lourd dans la balance. Le cognitivisme a en effet la particularité -que n'a pas le béhaviorisme- de concéder à l'être humain une place à part dans l'univers, à la manière de l'Église qui elle le situait sur une échelle divine. Les nombreuses critiques adressées au béhaviorisme à propos de la (soi-disant) réduction qu'il a opérée sur l'être humain alimente cette hypothèse et sera traité ultérieurement.

Pour finir, il est opportun de rappeler que selon l'essai de Kuhn (1972), le processus de développement scientifique se fait à partir de quelque chose mais pas vers quoi que ce soit, en d'autres termes qu'un changement de paradigme n'aboutit pas nécessairement à un progrès.

---

<sup>14</sup> Tel qu'il est courant de le dire.

### **3. L'ÉTUDE DES COMPORTEMENTS COMPLEXES**

On reproche souvent au béhaviorisme d'éluder les conduites de l'être humain qui lui sont essentielles comme la pensée, le langage, la résolution de problème ou bien encore la créativité. Pourtant ce courant intègre pleinement ces aspects dans son étude et apporte un nouvel angle d'approche qui n'a rien de réductionniste, comme il est courant de l'entendre dire.

#### 3.1. La pensée

Lorsque le béhaviorisme s'est penché sur ce phénomène, il a modifié une vision établie depuis des siècles. Celle-ci considérait que toute activité humaine non manifeste (non observable), se différenciait des autres de par sa nature. Ainsi, la pensée est devenue une activité « mentale ». Le béhaviorisme, devant ce phénomène, n'a pas procédé à cette même inférence qui consiste finalement à faire un saut dans le raisonnement entre le caractère non manifeste et la nature « mentale » de la pensée. La psychologie traditionnelle introduit en effet entre ces deux choses un lien de causalité qui ne se justifie qu'en tant qu'hypothèse. Cependant, les théories reposant sur cette hypothèse, censé être des expertes du phénomène qu'elles étudient (la pensée), montrent leur faiblesse lorsqu'il s'agit de modifier la pensée des individus. (Je n'entrerai pas ici dans le débat sur l'utilité de changer les mentalités qui ne peut qu'intéresser une société soucieuse de s'améliorer.)

En réponse à l'impasse de ces psychologies, le béhaviorisme a fait le choix de refuser cette hypothèse qui veut qu'un événement interne soit mental. A l'inverse, il va considérer que les activités dites mentales sont des comportements comme les autres qui ont été intériorisés au bout de nombreuses apparitions externes. Sous cet angle, la pensée est un langage qui a été intériorisé. Cette hypothèse est soutenue par de multiples faits expérimentaux. Par exemple, lorsqu'un individu français apprend la langue anglaise, il est obligé au début de traduire les mots un à un de l'anglais au français. Puis, au fur et à mesure de son apprentissage, cette traduction se fera de plus en plus rare et finira par disparaître. Avec le temps, il pensera en langue anglaise. Cette pensée n'aura été possible qu'après une acquisition « externe » de la langue. Et pour citer un second exemple, je citerai le fait qu'aucun enfant n'a jamais lu à voix basse avant de lire à voix haute.

Selon les béhavioristes, la pensée est donc un comportement soumis, comme les autres, aux contingences environnementales et en cela modifiable par la modification de celles-ci. Les avantages qu'apporte la théorie béhavioriste tant au niveau de l'explication que de la modification des mentalités la place bien en avant des théories traditionnelles.

#### 3.2. La résolution de problème

Dans ce domaine encore, le béhaviorisme est présent et apporte un éclairage original et pertinent pour la compréhension de ces phénomènes.

### *3.2.1. Les activités intellectuelles*

Les activités intellectuelles, en tant que phénomènes non observables ont été soumis par les psychologies traditionnelles à la même hypothèse que celle concernant la pensée : ils ont donc été différenciés des autres comportements de par leur nature. Le béhaviorisme a, de manière logique, tenu à effacer cette différence. Prenons là aussi un exemple emprunté à Freixa (2002). Le calcul mental est considéré par le béhaviorisme comme un comportement intériorisé. Le mot calcul signifie d'ailleurs « cailloux » et renvoie au comportement de nos ancêtres qui, autrefois extérieur, consistait à manipuler des cailloux pour résoudre des problèmes d'ordre mathématique. De la même manière, aucun enfant n'a jamais appris à compter mentalement avant de l'avoir fait avec ses doigts.

### *3.2.2. L'intelligence est action*

Les activités intellectuelles étant des comportements comme les autres, un individu a un problème quand la réponse qui lui fournirait un renforcement lui fait défaut. Il le résoud lorsqu'il parvient à émettre cette réponse, c'est à dire à faire ce qu'il faut pour que la probabilité d'apparition de cette réponse augmente (Skinner, 1974). Les comportements « intelligents » sont donc, dans l'optique béhavioriste, des comportements à analyser en termes de contingences environnementales. La connaissance est ainsi vue en tant qu'action et non plus comme un enregistrement de données sensorielles (Richelle, 1977).

### *3.2.3. Les contingences et les règles*

La connaissance humaine semble néanmoins se différencier de celle des autres espèces par sa quantité et la rapidité de sa transmission. Cette particularité s'explique par le fait que l'être humain possède un autre moyen de connaissance que l'apprentissage par essais et erreur, c'est à dire l'apprentissage par les contingences, qui est l'apprentissage par les règles (Skinner, 1969). En effet, pour aller d'un point à un autre dans une ville qu'il ne connaît pas, un individu a le choix entre arpenter les rues jusqu'à trouver l'endroit voulu (il soumet alors son comportement aux contingences environnementales) ou prendre un plan de la ville qui indique un itinéraire à suivre (son comportement est alors gouverné par des règles). Cette seconde manière d'apprendre est celle qui permet à l'homme des gains de temps et de sécurité (si la tâche est, par exemple, de conduire un avion, mieux vaut s'en tenir aux règles de l'instructeur ! (Richelle, 1977)). Cette forme d'acquisition des connaissances (et j'entends par connaissance : les comportements efficaces dans une situation donnée) est indispensable à prendre en considération lorsqu'il est question de résolution de problème.

## 3.3. La créativité

En ce qui concerne la créativité, il est surprenant de voir le béhaviorisme critiqué à son sujet. Car, qui émet la critique habituelle, selon laquelle la théorie béhavioriste ne laisse aucune place à la créativité, doit

l'émettre également à l'encontre de la théorie darwinienne de l'évolution des espèces. En effet, l'apparition de nouveautés fait partie intégrante de ces deux théories. Le principe de sélection naturelle ne peut en effet se justifier que s'il existe une variabilité des événements sur laquelle il peut opérer. La nouveauté peut donc indubitablement surgir à l'intérieur d'un système déterministe.

Les explications traditionnelles considèrent la créativité comme une faculté de l'esprit qui serait offerte à une minorité d'individus au moment de leur naissance. Le béhaviorisme est donc bien loin de cette conception en considérant les artistes comme des personnes dont les comportements créatifs (dans le sens de nouveau) ont été renforcés par le passé. Il s'agit donc encore une fois d'une histoire de contingences.

### 3.4. Le langage

La critique de Chomsky concernant l'inaptitude du béhaviorisme à faire état du langage dans sa complexité et son originalité semble être en quelque sorte la « préférée » d'un grand nombre d'auteurs. Elle est en effet souvent élevée au rang de critique qui sonna la mort du béhaviorisme.

En premier lieu, je préciserai donc que le béhaviorisme est encore aujourd'hui bien vivant : de nombreuses applications dans de nombreux domaines en témoignent ainsi que la quantité de recherches qui apparaît chaque jour dans le monde entier et qui s'inscrit dans ce cadre d'idées.

#### *3.4.1. Une analyse fonctionnelle du langage*

En abordant le langage, Skinner avait pour préoccupation de combler l'insuffisance de l'étude de celui-ci au niveau fonctionnel. En aucun cas il n'a nié l'intérêt de l'étude structurale des linguistes comme cela lui a été reproché. Son but était d'étudier les conditions d'apparition des « comportements verbaux » dans le but d'en comprendre les mécanismes. En effet, alors que la linguistique s'est donnée pour tâche d'examiner la structure des énoncés verbaux, Skinner se propose d'en découvrir dans l'environnement les causes et les conséquences, ce qui complète, et en aucun cas ne remplace<sup>15</sup> l'étude formelle des linguistes.

#### *3.4.2. « La bourse ou la vie »*

« En bonne théorie béhavioriste, un locuteur ne pourrait répondre correctement à la demande « la bourse ou la vie » que s'il a une histoire de renforcement pertinente, c'est-à-dire, s'il a déjà été tué. » (Chomsky, 1959, tiré de Braunstein et Pewzner, 1999). Cette idée illustre bien l'incompréhension de Chomsky des idées béhavioristes ou, peut-être plus tristement, sa malhonnêteté intellectuelle. En effet, le béhaviorisme conçoit bien naturellement que les mots peuvent entrer dans le répertoire verbal d'un individu par une autre voie que l'exposition concrète aux contingences : celle des règles (Richelle, 1993). Ce n'est pas parce qu'un piéton ne s'est jamais fait renverser qu'il ne s'assure pas de l'absence totale de passage de voitures avant de traverser. Cela s'explique par le fait que, dès son plus jeune âge, les adultes l'auront

---

<sup>15</sup> Skinner n'a d'ailleurs jamais nié l'intérêt de l'approche linguistique.

informé des conséquences du comportement de ne pas regarder avant de traverser (qui est bien sûr de se faire renverser). Ainsi, les individus apprennent, comme nous l'avons vu dans le point 3.2.3., au contact des contingences mais également de règles.

### *3.4.3. La créativité du langage*

Pour répondre à la critique récurrente selon laquelle le béhaviorisme ne peut rendre compte de l'originalité du langage en ce qu'il a de créatif, il est opportun de se rapporter au 3.3. La créativité, car il s'agit bien là d'un énoncé du même ordre que ceux concernant des comportements créatifs puisque le langage est un comportement comme les autres.

## **CONCLUSION**

Il est courant d'entendre dire que le béhaviorisme réduit l'être humain. A cela, je répondrai en empruntant les mots de Richelle (1977) selon lesquels « la vie intérieure reste ce qu'elle est, quelle que soit la manière d'en parler dans une analyse scientifique, comme l'arc-en-ciel n'a rien perdu de sa beauté depuis que Newton a décomposé la lumière ».

### Extrait n°1

**Reuchlin M. (1957) Histoire de la psychologie. Paris : Presses Universitaires de France, p 27-32.**

*Psychologie animale et psychologie humaine.*

Le second courant s'opposant à l'emploi de l'introspection vient de la psychologie animale, dont il sera parlé de façon plus systématique au chapitre II. En France, H. Piéron publie en 1908, dans la *Revue du mois*, le texte d'une leçon d'ouverture professée l'année précédente à l'École pratique des Hautes Études sur « L'évolution du psychisme ». C'est le véritable manifeste d'une psychologie objective qui, rejetant hors de son domaine les phénomènes de « conscience », se fondant sur l'observation des réactions d'un organisme à son milieu, sur son comportement, englobait explicitement la psychologie humaine et la psychologie animale. C'était d'ailleurs à cette psychologie animale que l'auteur s'était surtout consacré jusque-là.

Le texte est parfaitement clair, et vaut d'être cité : « ... Il est possible autant que nécessaire, non point de nier, mais d'ignorer la conscience dans ces recherches évolutives sur le psychisme des organismes. « Mais si ces recherches ne portent pas sur la conscience, sur quoi donc porteront-elles, qui ne soit déjà étudié par la physiologie ? Elles portent sur l'activité des êtres et leurs rapports sensori-moteurs avec le milieu, sur ce que les Américains appellent « the Béhavior », les Allemands « das Verbal ten », les Italiens « lo comportamento », et sur ce que nous sommes en droit d'appeler « le\_comportement » des organismes. Alors que la physiologie s'applique à déterminer le mécanisme des fonctions de relation, prises isolément, la psychologie doit étudier le jeu complexe de ces fonctions, le mécanisme de leur utilisation qui permet la continuation et la perpétuation de la vie. »

Ce « manifeste » ne suscita pas en France l'apparition d'une « école » qui va naître quelques années plus tard, autour des mêmes notions et du même mot, en Amérique où, comme le disait Piéron, « le poids des traditions est moins lourd ».

Ce fut le « béhaviorisme » fondé en 1913 par J. B. Watson (1878-1958) : l'observation extérieure des réactions d'un organisme, de son « comportement », suffit à établir les lois qui permettent de prévoir quelles seront ces réactions à telle variation du milieu. Le psychologue pourra affirmer que le rat distingue le bleu du vert s'il parvient à réussir un dressage à l'issue duquel le rat, dans des conditions telles qu'il ne puisse se repérer que sur la couleur, va régulièrement chercher sa nourriture dans le couloir bleu d'un « labyrinthe » expérimental et évite régulièrement le couloir vert dont le sol est constitué par une grille électrisée. On n'a donc pas eu besoin ici — fort heureusement ! — de faire appel au témoignage du sujet sur ses « états de conscience

». Watson va s'efforcer de montrer qu'il en est de même en psychologie humaine et publie en 1919 une *Psychologie* fondée uniquement sur ces principes. Mais les processus supérieurs constituent chez l'homme un problème difficile. Faut-il admettre avec Watson que la pensée est une « réponse verbale implicite », qu'elle relève donc elle aussi, en principe, de l'observation extérieure à laquelle il ne manque provisoirement que des moyens techniques assez puissants ? On conçoit que certaines des doctrines « béhavioristes » aient été controversées. Mais l'influence du mouvement en faveur d'une psychologie parfaitement objective est incontestable.

J. B. Watson effectue à partir de 1907 ses travaux sur l'apprentissage par le rat de certains parcours dans des « labyrinthes » expérimentaux. Il publie, en 1913, l'essentiel de ses principes généraux dans un article de la *Psychological Review* : « Psychology as the behaviorist views it ». Ses principaux livres sont : *Béhavior. An introduction to comparative Psychology* (1914) et *Psychology from the standpoint of a behaviorist* (1919). Le réflexe conditionné de Pavlov constitue une des méthodes essentielles de la nouvelle école.

On peut rattacher à l'école béhavioriste, en particulier, des psychologues américains comme E. C. Tolman (1886-1959) qui réalisa d'importants travaux sur l'apprentissage chez le rat, K. S. Lashley (1890-1958) connu surtout par ses recherches sur les localisations cérébrales. C. L. Hull (1884-1952) contribue largement à l'emploi en psychologie expérimentale d'une formalisation mathématique.

### L'évolution récente

L'emploi de la méthode expérimentale ou de méthodes quasi expérimentales utilisant la comparaison d'observations pratiquées dans des conditions systématiquement différentes s'est largement répandu en psychologie. Ces méthodes sont notamment utilisées en psychologie différentielle, en psychologie de l'enfant, en psychologie sociale. Lorsqu'on parle aujourd'hui de psychologie « expérimentale », on convient souvent d'évoquer des travaux portant sur l'adulte moyen. L'enfant, surtout le nourrisson, est aussi utilisé comme sujet (surtout depuis 1957 environ), mais en vue d'autres problèmes que celui du développement : par exemple pour explorer les « pré-câblages » innés qui assurent au nourrisson, notamment dans le domaine perceptif, des « compétences » beaucoup plus étendues qu'on ne le croyait. Certains thèmes de la psychologie expérimentale ont connu des développements importants par des travaux restant fidèles au style méthodologique classique. On peut considérer qu'il en est ainsi, par exemple, pour ceux de B. F. Skinner (né en 1904) et de ses élèves, qui ont étudié depuis les années 1930 une modalité nouvelle de conditionnement, le conditionnement opérant ou instrumental : il faut que le sujet fournisse une certaine réponse à un signal déterminé pour obtenir le renforcement (la récompense). D'autres thèmes classiques ont été renouvelés par le développement considérable de recherches psychophysiologiques. C'est le cas pour la perception, la motricité, la mémoire. Ces recherches ont posé en termes nouveaux certains problèmes comportementaux, par exemple en mettant en évidence vers 1950 le rôle d'une « formation réticulée » située dans le tronc cérébral régulant des « niveaux d'activation » dont les degrés extrêmes se manifestent par des comportements tels que le sommeil et l'émotion. Enfin, sont apparus des thèmes nouveaux ou tout au moins des

façons nouvelles de poser ou de dénommer des problèmes plus anciens. C'est ainsi qu'une psycholinguistique est apparue, succédant aux études sur le langage et les renouvelant très largement d'abord sous l'influence des théories linguistiques (celle de L. Bloomfield peu après 1950 ; celle de N. Chomsky dix ans plus tard), puis peu après 1970, de façon plus autonome. Les progrès techniques révolutionnaires réalisés dans le domaine du traitement automatique de l'information par les ordinateurs ont eu en psychologie (notamment en psychologie « expérimentale ») deux types de conséquences. D'une part, la programmation de ces machines a suscité par analogie des hypothèses sur les procédures par lesquelles l'information était codée, traitée, stockée, retrouvée par le cerveau humain. C'est l'une au moins des origines de ce que l'on appelle depuis les années 1960 la «psychologie cognitive», vocable qui recouvre aujourd'hui les problèmes les plus divers. D'autre part, le laboratoire de psychologie s'est équipé d'ordinateurs qui se substituent dans une certaine mesure à l'expérimentateur jadis chargé de stimuler le sujet et d'enregistrer ses réponses. Ce sont aussi des ordinateurs qui traitent les données recueillies au cours des expériences. L'organisation des expériences et le dépouillement de leurs résultats mettent en oeuvre de façon systématique les principes et les méthodes énoncés par R. A. Fisher (1890-1962). Ces principes et ces méthodes avaient été présentés par Fisher dans des ouvrages tels que *Statistical methods for research workers* (1925) et *The design of experiments* (1935) et avaient fait leur apparition en psychologie expérimentale vers 1938. Une formulation mathématique des problèmes relatifs aux communications a été utilisée en psychologie expérimentale vers 1951. Cette « théorie de l'information » avait été exposée d'abord par C. E. Shannon (1948), puis dans l'ouvrage de C. E. Shannon et W. Weaver, *The mathematical theory of communication* (1949). La statistique n'est plus en effet la seule méthode mathématique utilisée par les psychologues. Les mathématiques sont employées dans la formulation de «modèles» que l'expérimentateur met à l'épreuve des faits. Il en a été ainsi, par exemple, pour des modèles stochastiques d'apprentissage, dans la période qui a suivi 1950 (W. K. Estes, R. R. Bust et F. Hosteller, etc.). Le *British Journal of Statistical psychology* est devenu en 1965 le *British Journal of Mathematical and Statistical Psychology*. Ces renouvellements thématiques ou méthodologiques peuvent s'accompagner d'un retour ou d'un développement de procédures anciennes d'investigation : l'introspection par laquelle on demande au sujet d'analyser ses « processus cognitifs », la comparaison de temps de réponse en vue de cette même analyse.

Les applications de la psychologie expérimentale ont utilisé les études réalisées en laboratoire sur la perception, la motricité, la « charge » imposée par la pluralité des signaux à coder et à traiter en temps limité.

Les travaux sur le conditionnement opérant ont permis la mise au point de méthodes d'«enseignement programme» et de certaines méthodes de psychothérapie du comportement.

Ces études permettent en effet de définir les conditions dans lesquelles un certain travail est le plus aisé à accomplir et peuvent par conséquent inspirer des modifications des postes de travail en vue de les rendre accessibles à un plus grand nombre d'individus (human engineering, ergonomie). Ces applications datent surtout de la dernière guerre, au cours de laquelle les psychologues «de laboratoire» ont été appelés à utiliser leurs connaissances au profit de l'effort de guerre. Elles ont porté d'abord sur des problèmes militaires (disposition



du poste de pilotage d'un avion par exemple) et ont été étendues ultérieurement à des questions industrielles (commandes des machines, dispositifs de lecture d'instruments, etc.).

**Suggestions de lecture :**

- 1.2. L'objectivité en psychologie
- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 1.4. La méthode en psychologie
- 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la « boîte noire »
- 2.4. Les néo-béhavioristes
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme ?
- 3.1. La pensée
- 3.4. Le langage

**Extrait n°2**

**Reuchlin, M. (1977). Psychologie. Presses Universitaires de France : Paris.pp 147-148.**

La première orientation est celle des théories de l'apprentissage que l'on qualifie souvent de théories stimulus-réponse ou situation-réponse ou S-R. Un lien associatif de plus en plus étroit (liaison conditionnelle, habitude) se forme entre un stimulus et une réponse dont la conjonction s'accompagne plusieurs fois d'un événement agréable, essentiellement la réduction d'un besoin (renforcement). Avec beaucoup de nuances, cette orientation est celle de Thorndike, celle de Pavlov, et celle de béhavioristes comme Watson. Elle se prête bien à des hypothèses explicatives physiologiques, dont les recherches ultérieures ont pu établir sur certains points la réalité. Par contre, elle se prête mal, au moins sous sa forme initiale, à l'explication

d'apprentissages complexes. Aussi a-t-elle quelque peu évolué, en partie sous la pression des faits expérimentaux présentés par les tenants de théories rivales.

L'une de ces évolutions a été l'œuvre de C.L. Hull (1884-1952) dont les principaux ouvrages ont paru les dix dernières années de sa vie. Comme on l'a vu plus haut sur un exemple (p 134), Hull a fait un effort considérable pour formaliser les principes du conditionnement. Dépouillés du contenu physiologique hypothétique qu'ils avaient chez Pavlov, ces principes pouvaient être invoqués de façon plus large. Le modèle de Hull est plus général que le schéma S-R initial pour une autre raison. Il est plus articulé, faisant intervenir entre le stimulus et la réponse des variables intermédiaires : « force de l'habitude », c'est à dire intensité de la connexion, dépendant de l'intensité de renforcement, du besoin, du nombre des présentations renforcées de S, de l'intervalle temporel séparant la réaction du renforcement ; « potentiel d'excitation » nécessaire pour que l'habitude se manifeste en actes, en performances, et qui dépend de l'intensité de la connexion et de l'intensité du besoin (qui était déjà intervenu dans l'établissement de la connexion) ; « potentiel d'inhibition » suscité par une réaction venant d'avoir lieu ou lui-même conditionné (par présentation non renforcée du stimulus), et qui se retranche du potentiel d'excitation ; « potentiel d'excitation net, ou effectif », résultant des deux précédents et qui doit atteindre un certain niveau pour que la réponse se produise. En multipliant ainsi les variables intervenant dans l'apprentissage, Hull a pu rendre compte d'un ensemble beaucoup plus large de faits expérimentaux. On a pu se demander si l'adjonction d'un nombre élevé de notions supplémentaires dans un tel modèle ne lui permettait pas finalement, par construction, de rendre compte trop facilement de n'importe quel fait, ce qui est le danger auquel s'expose tout effort visant à élargir le champ d'application d'une théorie.

Un autre effort de ce type, concernant les théories S-R, a conduit à ce que l'on appelle les théories « médiationnelles » de l'apprentissage (C. Florès, 1966 ; J.F. Richard, 1974b). Au sens large, les variables intermédiaires de Hull introduisaient bien une médiation entre le stimulus et la réponse. Elles définissent des états de l'organisme (force de l'habitude, potentiels). L'expression de « médiateur » a pris par la suite (après 1950) un sens différent et plus précis. Elle s'applique à des réponses en général non directement observables au stimulus (réponses émotionnelles viscérales, réponses verbales « sub-vocales », c'est à dire non émises par la voix, ajustements de la posture intégrés dans le comportement, etc.). Ces réponses suscitent des stimulations proprioceptives, c'est à dire provenant de l'activité des organes qu'elles mettent en jeu. Ces stimulations ajoutent leurs effets à celles du stimulus (rétroaction, feed-back) ou se substituent à lui pour déclencher la réponse observable. On considère que les réponses intermédiaires implicites se conditionnent aux stimulus selon les mêmes lois que les réponses observables. Ces théories, dont il existe des formes différentes et même opposées (C.E. Osgood, W.A. Blousfield) ont permis au schéma S-R de s'appliquer à des résultats expérimentaux qu'il ne pouvait jusque là expliquer. Par exemple, si une réponse a été conditionnée, chez l'homme, au son du métronome, on observe qu'elle est déclenchée aussi par l'audition du mot « métronome » ou même de mots voisins. Cette « généralisation sémantique » s'explique ici par l'existence d'une réponse intermédiaire commune au son du métronome et au mot métronome, réponse intermédiaire qui est responsable du déclenchement de la réponse conditionnée observable. Les théories de la médiation ont fait l'objet de critiques portant notamment sur la facilité excessive avec laquelle une chaîne de réponses et de stimulations intermédiaires non observables peut être invoquée, sur la difficulté pour réaliser une observation effective de ces médiateurs, sur la difficulté pour comprendre les mécanismes intervenant dans les médiations ? On a pu au contraire produire des arguments expérimentaux tendant à établir qu'une théorie médiationnelle pouvait rendre compte de l'ensemble des

phénomènes de généralisation, y compris de la généralisation « primaire » du stimulus considéré jusqu'ici comme un effet de l'extension du renforcement (J.F. Richard, 1966).

Une adaptation plus récente encore du schéma S-R est liée au renouvellement apporté depuis 1960 environ à la notion *d'attention* (J.F. Richard, 1974a). Dans différents domaines, on a été conduit à invoquer un mécanisme de sélection de l'information fournie à l'organisme par les récepteurs, sélection qui n'est pas nécessairement dirigée par le sujet. Nous avons plusieurs fois rencontré cette notion dans le chapitre sur la perception. En matière d'apprentissage, la forme initiale du schéma S-R supposait que tous les éléments du stimulus présents au moment du renforcement se trouvaient associés à la réponse. Cet aspect de la théorie a été remis en question récemment par des auteurs comme N.S. Sutherland ou N.J. Mackintosh. Au moment de la réponse, tous les analyseurs sensoriels ne sont pas en action simultanément ou au moins la quantité d'information sensorielle pouvant être acceptée par le canal perceptif est limitée. La sélection des informations acceptées dépend du renforcement : elle est maintenue si ces informations sont renforcées, elle est déplacée vers d'autres éléments du stimulus si elles ne le sont pas. Le renforcement du lien S-R entre les attributs du stimulus et la réponses constitue une seconde phase suivant ainsi une phase de sélection des informations pertinentes. On comprend que cette extension du schéma S-R facilite l'explication des apprentissages de discrimination.

### **Suggestion de lecture**

2.1. De Watson à Skinner

2.4. Les néo-béhavioristes

### **Extrait n°3 :**

**Lieury, A. (1990). Manuel de psychologie générale. Paris : Bordas.pp 9-12.**

### Watson et le béhaviorisme

Les débuts de la psychologie scientifique sont plutôt caractérisés par un objectif de mesure (Fechner et la mesure des sensations ; Ebbinghaus et la mesure de l'oubli, 1885) qui se situe dans le sillage des laboratoires de physiologie et de physique. Mais la coupure avec la psychologie philosophique n'apparaît pas radicale ; c'est ainsi que pour Wundt «toute psychologie commence par l'introspection», et qu'il parle même d'une métaphysique scientifique (cit. Boring, 1957), ce qui peut nous paraître complètement incongru.

Les changements radicaux qui fondent conceptuellement la psychologie scientifique seront provoqués par l'américain John Watson vers les années 1920, comme une conséquence des idées darwiniennes. Son principe est d'étudier l'homme avec les mêmes méthodes objectives que celles utilisées pour l'animal qui ne peut s'observer lui-même. L'observation objective (par définition, qui permet un accord entre plusieurs observateurs) ne peut s'appliquer que sur deux sortes de variables vérifiables :

- Les variables de situation : *les stimulus* ; la variété de ces stimulations est illimitée, allant des longueurs d'onde d'un stimulus lumineux à une question posée ou une situation sociale ;
- Les variables de comportement : les réactions ou *réponses* ; réponses motrices comme dans un labyrinthe, temps de réponse, dessins et réponses verbales chez l'homme, indicateurs physiologiques, etc. L'homme comme tout autre organisme ne peut être connu, en fonction de critères d'objectivité, que par son comportement, en américain «béhavior» (comportement, conduite), d'où le nom de béhaviorisme donné par Watson lui-même à ce point de vue qu'il oppose à ce qu'il appelle la psychologie subjective (que l'on peut appeler aussi psychologie philosophique).

John Watson est nommé professeur et directeur du laboratoire de psychologie expérimentale et comparée de l'université John Hopkins à Baltimore. Il deviendra vice-président de l'agence de publicité J.W. Thomson. En 1913 est publié le premier article faisant connaître son point de vue «La psychologie telle qu'un béhavioriste la voit». Il publiera en 1924 son livre *Le béhaviorisme*, écrit dans un style simple et direct :

«Le béhaviorisme (...) tentait d'appliquer à l'étude expérimentale de l'homme le type de raisonnement et le vocabulaire que de nombreux chercheurs utilisaient depuis tant d'années dans l'étude des animaux inférieurs à l'homme. Nous croyions alors, et nous croyons toujours, que l'homme est un animal qui se distingue des autres uniquement par certains types de comportement. A mon avis, le fait d'imposer cette conviction causa le plus fort de la tempête. Elle suscita le même genre de résistance que celle qu'on observa lorsque De l'origine des espèces de Darwin fut publié pour la première fois...»

### Le néo-béhaviorisme

Dans son effort de rigueur, Watson ne considère que les stimulus et les réponses et est amené à rejeter toute hypothèse sur des mécanismes mentaux invérifiables. Il supprime donc du vocabulaire de la psychologie des concepts dont le contenu lui semble subjectif, comme image, mémoire, pensée, et crée un autre vocabulaire (réponses laryngées, apprentissage verbal, etc.). Cependant, les recherches s'accumulant à grande allure sur ces bases rigoureuses, les chercheurs vont être amenés progressivement à faire des hypothèses sur des mécanismes internes permettant de comprendre l'apparition de certains comportements en fonction de certaines stimulations (*infra* Clark Hull et Edward Tolman, chapitre 3).

### La psychologie expérimentale en France

La réticence des behavioristes à faire des hypothèses sur des mécanismes mentaux n'est pas complètement justifiée par des nécessités de rigueur scientifique. En Europe, en particulier en France, la définition par Théodule Ribot d'une psychologie scientifique est sans ambiguïté : «La psychologie dont il s'agit ici sera donc précisément expérimentale : elle n'aura pour objet que les phénomènes, leurs lois et causes immédiates ; elle ne s'occupera ni de l'âme ni de son essence, car cette question, étant en dehors de la vérification, appartient à la métaphysique» (1870, cit. Fraise, 1967). On retrouve la même attitude chez Alfred Binet (1857-1911), créateur du premier test d'intelligence, et directeur du laboratoire de psychologie physiologique en 1895 (créé en 1882 par le physiologiste Beaunis) : également chez Benjamin Bourdon, élève de Wundt, qui fonda à Rennes en 1896 le deuxième laboratoire français de psychologie expérimentale. Ribot, Binet, Bourdon, et d'autres dont Pierre Janet (1859-1947) et Henri Piéron (1881-1964), conserveront les grands concepts hérités de la psychologie philosophique (perception, mémoire, intelligence, etc.), n'ayant que l'objectif de redéfinir les contenus en fonction de résultats vérifiables.

### L'empirisme associationniste

Les limites, qui sont apparues dans le behaviorisme, proviennent du fait que Watson et les behavioristes sont loin d'être totalement indépendants de toute idéologie philosophique. Ces psychologues ont été éduqués dans le contexte d'une tradition philosophique anglaise, l'empirisme associationniste, dont ils conserveront certains principes sans prendre conscience apparemment que d'autres options sont possibles. Les philosophes empiristes anglais, notamment David Hume (1711-1776), James Mill (1773-1836) développent des principes déjà présents chez Aristote (384-392 av. J.C.).

- *L'empirisme* : l'esprit est à la naissance une table rase où vont s'imprimer les images, résidus des sensations (dans l'Antiquité, on prenait l'analogie des caractères gravés sur une tablette de cire), c'est l'expérience vécue qui produit l'esprit (Hobbes, 1638-1679) ;

- *L'associationnisme* : principe selon lequel images, idées, etc., ne sont pas enregistrées en désordre mais associées entre elles, d'où les expressions «association d'idées», «le fil de la pensée». Les behavioristes américains s'inspireront essentiellement des thèses réductionnistes de James Mill, en insistant sur la condition de contiguïté temporelle tout en admettant l'importance de la similitude entre stimulus.

L'idéologie de la jeune Amérique est celle du «*self-made man*». L'individu (dont l'immigration ne remonte pas à longtemp) ne doit rien à ses ancêtres mais à ses acquis et son dynamisme personnel. Ces principes s'accordent totalement à la doctrine de l'empirisme, selon laquelle les capacités proviennent des expériences individuelles et non de l'hérédité. Deux découvertes scientifiques considérables vont conforter cette attitude, le *conditionnement* et les *synapses*. Le conditionnement, découvert par Pavlov, indique qu'un nouveau stimulus peut déclencher une réaction réflexe ; par exemple, un son peut déclencher la salivation chez un chien. Watson, et à sa suite les behavioristes, verra dans le conditionnement le prototype du fonctionnement psychologique. Le behaviorisme est essentiellement une psychologie de l'apprentissage. Enfin, la découverte par le physiologiste anglais Sherrington (1897) que le tissu nerveux n'est pas continu mais que les neurones s'associent en des points de jonction, les synapses, justifiera implicitement les associations.

**Suggestion de lecture :**

1.2. L'objectivité en psychologie

1.4. La méthode en psychologie

2.1. De Watson à Skinner

2.2.3. Le débat inné-acquis

2.4. Les néo-béhavioristes

**Extrait n°4**

**Rathus, S. P.(1991). Psychologie générale. Québec: Éditions Études Vivantes.pp10-11.**

## Le béhaviorisme

Imaginez que vous placez un rat affamé dans un labyrinthe. Il serpente un chemin qui prend fin. Il peut ensuite tourner à gauche ou à droite. Si vous récompensez inmanquablement le rat avec de la nourriture quand il tourne à droite à cette intersection, il apprendra à tourner à droite lorsqu'il arrive à ce point, du moins lorsqu'il a faim. Mais que pense le rat lorsqu'il apprend à tourner à droite ? « Hmm, la dernière fois que j'étais dans cette situation et que j'ai tourné à droite, j'ai reçu de la nourriture. Je pense que je vais essayer encore. »

Trouvez-vous absurde d'essayer de vous « mettre à la place » d'un rat ? C'était du moins l'avis de John Broadus Watson (1878-1958), le fondateur du béhaviorisme américain. Le courant fonctionnaliste était partout au pays et il dominait à l'Université de Chicago, où étudiait Watson. Les fonctionnalistes étaient préoccupés par la vie mouvante et insaisissable de la conscience, ainsi que par le comportement observable. Watson délaissa les luttes introspectives des fonctionnalistes pour étudier la conscience, surtout celle des espèces animales. Il affirma que si la psychologie voulait être considérée comme une science naturelle, au même titre que la physique ou la chimie, elle devait se limiter aux évènements observables et mesurables, c'est-à-dire au comportement.

Toutefois, Watson était d'accord avec l'importance accordée à l'apprentissage, et il proposa que la psychologie étudie l'apprentissage des réponses mesurables aux stimuli de l'environnement. A titre de modèle, il signala les expériences de laboratoire réalisées par Ivan Pavlov, en Russie. Pavlov avait découvert que les chiens apprennent à saliver lorsqu'une cloche sonne, si le son de la cloche avait été associé à plusieurs reprises à la nourriture. Pavlov expliqua la salivation en fonction des conditions de laboratoire, où conditionnement, qui la déclenchaient, et non pas d'après des processus mentaux imaginés chez les chiens. En outre, la réponse que Pavlov choisit d'étudier, la salivation, était un évènement observable qui pouvait être mesuré au moyen d'instruments de laboratoire. Il était absurde d'essayer de déterminer ce qu'un chien, ou une personne, pensait.

Le psychologue B. F. Skinner reprit l'appel béhavioriste et y introduisit le concept de renforcement. Selon Skinner, l'organisme apprend à se comporter d'une certaine façon parce qu'il est renforcé à le faire. Il démontra que les animaux de laboratoire parviennent à exécuter divers comportements simples et complexes à la suite de renforcements. Ils réussissent à picorer des boutons de commande ou à tourner en rond, puis à escalader une échelle et à pousser des jouets sur le plancher). De nombreux psychologues adoptèrent la théorie selon laquelle on pourrait, en principe, considérer qu'un comportement humain complexe résulte d'occasions d'apprentissage par le renforcement. Néanmoins, dans la pratique, ils reconnaissaient l'impossibilité d'expliquer tous les comportements d'une personne en énumérant son histoire complète de renforcements.

### **Suggestions de lecture :**

1.2. L'objectivité en psychologie

1.4.1. De l'introspection...

3.1. La pensée

### Extrait n°5

**Parot F. et Richelle M. (1992). Introduction à la psychologie. Paris : Presses Universitaires de France.pp188-194.**

#### *La psychologie, science du comportement*

Le changement profond qui affecte la psychologie américaine au début du siècle est principalement l'œuvre d'un homme : il va faire de la psychologie une science non plus de la conscience (de ses fonctions ou de ses structures) mais du comportement.

Pour accomplir une telle « révolution » (la « révolution béhavioriste » ; béhavior signifie comportement), il fallait sans doute que John Broadus Watson fut différent de ses contemporains. Contrairement à eux en effet, il vient du sud des États-Unis ; contrairement à eux qui sont fils de pasteur ou de médecin, il est le fils de fermiers pauvres ; contrairement à eux, rien ne le destine à l'université. Après une enfance durant laquelle il « frôle » la délinquance, après quelques études de philosophie dans l'Université Baptiste (sa mère, baptiste dévote, voue une profonde admiration au pasteur local, John Broadus), il devient instituteur dans une petite école où il se fait remarquer pour ses talents de dresseur de rats.

Le rat va devenir l'animal symbole de la psychologie américaine. C'est au début du XIX<sup>e</sup> siècle qu'avait commencé la domestication du rat brun en raison de la popularité des combats de rats. Parmi ces rats bruns, naissaient des rats albinos et les éleveurs remarquèrent qu'ils étaient plus faciles à domestiquer, moins agressifs, que les rats bruns. Le rat blanc fit son entrée dans un laboratoire scientifique en France, en 1860 et un peu plus tard aux États-Unis grâce à un médecin suisse qui avait fait des études avec H. Jackson en Angleterre : Adolf Meyer. Arrivé à Chicago en 1892, il se fait envoyer d'Europe des rats blancs afin d'étudier leur système nerveux. D'autres chercheurs utilisèrent bientôt eux aussi le rat blanc pour leurs expériences, à tel point que certains purent accuser la psychologie américaine d'être une science du comportement du rat.



Watson, qui s'est d'abord adressé à Dewey pour lui demander de diriger ses études de philosophie à l'Université de Chicago, prend alors connaissance des recherches que Loeb mène dans le laboratoire de psychologie de cette université, laboratoire dirigé par James Angell. C'est finalement Angell qui dirige la thèse de Watson sur le rôle de la myélinisation des fibres du cerveau dans l'apprentissage. Dans cette thèse, qui paraît en 1903 sous le titre de *Animal Education*, Watson montre, grâce à une comparaison, à différents âges, entre les différents états des fibres du cerveau et les capacités d'apprentissage, que les animaux peuvent apprendre des comportements bien avant que la myélinisation ne soit achevée. Ces travaux constituent les premières études de psychobiologie (d'après un terme inventé par A. Meyer).

Pour pouvoir continuer ses travaux sur les relations entre capacités et états du cerveau, Watson va passer l'année 1905 à l'Université Johns Hopkins et s'y perfectionner en chirurgie. Il y fait la connaissance de James M. Baldwin qui lui demande, en 1908, de venir monter un laboratoire de psychologie comparée et d'être professeur. Lorsque Baldwin est contraint, en 1909, de quitter les États-Unis, Watson est appelé à lui succéder à la direction du département de psychologie et de la prestigieuse *Psychological Review* ; Watson a trente et un ans. Sa situation est paradoxale : il exerce dès lors un pouvoir considérable sur des psychologues qui jugent que ses travaux relèvent plus de la biologie que de la psychologie. En 1913, il a l'opportunité de présenter son opinion sur cette situation lors de conférences qu'il est invité à faire à l'Université de Columbia. La première de ces conférences est intitulée *Psychology as the behaviorist views it*; ce texte constitue ce qu'on considère comme l'acte de naissance de la psychologie behavioriste. C'est un *manifeste*, une profession de foi qui résume et synthétise des positions éparses jusqu'alors, soutenues ici et là par quelques hommes. L'argumentation de Watson est simple : il faut avec l'homme procéder comme avec l'animal en psychologie et ce pour deux raisons ; tout d'abord l'approche subjectiviste (celle de Titchener) n'a pas permis à la connaissance en psychologie de devenir scientifique et de progresser puisque ses données sont invérifiables : elles ne peuvent faire l'objet d'un accord entre plusieurs observateurs, critère que Watson érige ici en véritable critère épistémologique de la véracité d'un fait. Ensuite, cette psychologie n'a fourni aucune donnée utilisable hors laboratoire, dans la vie pratique. La psychologie animale a montré la voie : elle se passe de l'introspection, de la conscience, du langage et cependant elle permet de prévoir et donc de contrôler les conduites des animaux. L'étude de l'animal produit des connaissances fiables en considérant l'«esprit» (*mind*) de l'animal comme une « boîte noire », sans se préoccuper des traitements que cet «esprit» fait subir aux stimulations avant de produire des réponses. Il faut donc utiliser en psychologie humaine la méthode de la psychologie animale.

Bien entendu, une telle recommandation ne peut qu'avoir des conséquences qui dépassent la stricte méthodologie : utiliser la méthode des études sur l'animal pour étudier l'homme, c'est accepter de n'étudier dans l'homme que ce qui fait qu'il est aussi un animal (ce qu'un matérialiste comme La Mettrie exprimait au XVIII<sup>e</sup> siècle -voir p. 70). La méthodologie behavioriste, qui se présente comme une garantie de scientificité bienvenue pour la psychologie, impose à celle-ci de réduire son champ d'étude : d'en exclure tout ce qui fait que l'homme n'est pas qu'un animal (ses activités symboliques, sa conscience, sa subjectivité, etc.) ou d'en reconsidérer ce qui fait sa spécificité : ainsi Watson propose-t-il du langage une conception qui le réduit à un comportement «comme les autres ». Ce que le

béhaviorisme « neutralise », c'est l'espace du dedans, en le postulant comme strictement homogène à celui du dehors, celui du comportement observable : « Nous vous demandons d'abandonner l'idée selon laquelle l'intérieur de votre corps est différent ou plus mystérieux que l'extérieur », écrit Watson (*Le béhaviorisme*, p. 17). Le béhaviorisme s'affirme comme un *monisme* radical, dont le projet est de soumettre l'intériorité (les idées, les sentiments, toutes ces « fictions ») aux mêmes prédictions et aux mêmes contrôles que les comportements « publics ».

Ce que la psychologie du comportement perd, en conquérant le terrain de la scientificité positiviste (terrain des observables, de l'objectivité, etc.), c'est la capacité d'aborder la question de la signification des comportements. En effet, le comportement devient en lui-même l'objet de cette psychologie, il n'est plus considéré comme l'expression de structures psychiques ou mentales sous-jacentes que l'autre psychologie voulait connaître. D'ailleurs Watson affirme que la psychologie n'a pas à expliquer ; l'observation et la description suffisent à la prédiction et au contrôle. Expliquer, c'est dire le sens d'un comportement en le référant à autre chose que lui-même, l'interpréter dans les termes d'une structure, d'un ensemble, dont il dépend, par exemple la conscience (voir encart 13). Dans le béhaviorisme, le comportement n'a pas à être interprété, il n'est pas un signe ; ainsi, la névrose est une construction des psychologues (voir encart 3), elle n'existe dans leur esprit que pour expliquer les symptômes observés, elle est donc une fiction, un concept non scientifique, même s'il est commode.

### ENCART 13

A propos des théories de la conscience, Watson écrit avec son ton habituel de polémiste: « La conscience : oui, tout le monde doit savoir ce qu'est "la conscience" ! Quand nous avons une sensation de rouge, une perception, une pensée, quand nous voulons faire quelque chose, quand nous avons l'intention de faire quelque chose, ou quand nous désirons faire quelque chose, nous sommes conscients. Tous les chercheurs en psychologie introspective sont illogiques. En d'autres termes, ils ne disent pas ce qu'est la conscience, mais commencent simplement à mettre des choses dedans à l'aide de suppositions ; ensuite, lorsqu'ils entreprennent d'analyser la conscience, ils y trouvent naturellement ce qu'ils y ont mis. En conséquence, dans les analyses de la conscience faites par certains psychologues, vous trouverez des éléments tels que les sensations et leurs fantômes, les images ; avec d'autres, vous trouverez non seulement les sensations, mais lesdits éléments affectifs ; chez d'autres encore vous trouverez des éléments tels que le vouloir, lesdits éléments conatifs de la conscience. (...) Littéralement, des centaines de milliers de pages imprimées ont été publiées sur l'analyse minutieuse de ce quelque chose d'intangible appelé "conscience". » (J.-B. Watson, *Le béhaviorisme*, Paris, CEPL, 1972, p. 12; publiée en américain en 1924.)

La conception béhavioriste de la réalité (la réponse à la question ontologique : qu'est-ce qui existe ?) est celle d'un *atomisme* et d'un *nominalisme* appauvris : je ne crois que ce que je vois ; il n'existe que des choses tangibles. Comme le dit Watson, de façon imparable : « Personne n'a jamais touché une âme. » Cet appauvrissement de l'objet de la psychologie fut la source des nombreuses critiques qui lui furent adressées au cours du siècle.

## La postérité béhavioriste

Dès 1920, on a coutume de dire parmi les psychologues que tout le monde est devenu béhavioriste ; le point de vue de Watson va connaître des développements considérables : expérimentaux tout d'abord avec un grand nombre de recherches sur l'apprentissage et les conditionnements (Watson prend en 1914 connaissance des travaux de Bechterev et de Pavlov et s'en inspire) ; pratiques ensuite puisque le béhaviorisme a justement la vocation de prédire et de contrôler tout type de comportement. Ainsi va se constituer par exemple une approche béhavioriste des troubles mentaux : la béhavior therapy (voir vol. HP), ou une approche béhavioriste de la pédagogie. Watson affirme lui-même, dans *Le béhaviorisme*, que la psychologie du comportement est un instrument très efficace d'éducation : qu'on lui confie une douzaine d'enfants, et il se fait fort de les élever pour qu'ils deviennent médecin, commerçant, mendiant, etc., sans se préoccuper de leurs antécédents familiaux ou de leurs prétendus goûts et capacités.

Cependant Watson est contraint, lui aussi, de quitter Johns Hopkins en 1920. La vie privée de ces psychologues américains du début du siècle, de J. M. Baldwin ou de J. B. Watson, ne présenterait aucun autre intérêt qu'anecdotique si elle ne pouvait servir de révélateur du milieu universitaire de cette période. Baldwin fut photographié une nuit alors qu'il sortait d'une maison close ; la photo, gardée sous le coude par les journalistes, fut publiée lorsque Baldwin s'investit dans la politique éducative de Baltimore. Il dut s'exiler immédiatement à Mexico. Quant à Watson, il fut contraint de quitter l'université lorsque sa femme publia les lettres enflammées qu'il échangeait avec son assistante. L'institution universitaire, marquée par le puritanisme, ne pouvait tolérer que ce qu'elle considérait comme des manquements aux valeurs morales fut connu du public.

Il se reconvertit dans la publicité, activité pour laquelle ses talents de conditionneur vont faire merveille. Évincé du milieu des universitaires au sein duquel il était demeuré socialement un marginal, il poursuit cependant ses publications béhavioristes (*Béhaviorism*, paraît en 1924) et ses polémiques avec des psychologues ; avec McDougall par exemple, devenu professeur aux États-Unis.

Ce que le béhaviorisme va modifier en quelques décennies, c'est la représentation de l'être humain. Certes, Watson n'a pas tiré toutes les conséquences philosophiques de ses conceptions (ce qui l'intéressait vraiment, c'était expérimenter avec ses rats) et cela sans doute les a exposées à des retours du mentalisme : des psychologues (comme E. Tolman) influencés plus ou moins directement, à partir des années 30, par les théoriciens de la Gestalt exilés d'Allemagne (voir p. 174) tentent de remplir à nouveau la boîte noire en proposant des théories du traitement ou de la résolution de problèmes. Mais le béhaviorisme constitue, pendant une grande partie du siècle, la philosophie dominante des États-Unis en matière de conception de l'individu. Burrhus F. Skinner, étudiant puis professeur à Harvard, entreprend d'exprimer cette philosophie avec un radicalisme qui la clarifie et révèle que sa puissance provient de son articulation profonde avec l'« idéologie » et le mode de vie américain.

Ainsi s'est installée une division fondamentale entre deux attitudes constitutives de la psychologie : d'un côté l'interprétation des conduites et des dires, à la recherche de leur source, un sujet unique, structure invisible mais pourvoyeuse de sens ; cette psychologie-là, en un siècle où « La Science », si possible biologique, est devenue maîtresse de la vérité, s'est heurtée à ses exigences positivistes et donc, bien souvent, s'est trouvée dépréciée ; elle a été considérée par les spécialistes et par les institutions comme proposant « des vérités moins vraies », moins

sûres que l'autre psychologie dont elle a été finalement l'antidote ; cette autre psychologie, celle qui mesure et valide, celle qui vérifie et n'affirme rien de suspect, n'explique rien, celle qui dans l'homme voit d'abord l'animal, ses comportements ou même ses capacités sans que le sens de ces activités soit établi par rapport à l'individu lui-même, cette autre psychologie s'est imposée comme « scientifique », et a été reconnue comme telle par les institutions. Comme l'avaient prévu et souhaité tant Hobbes que Bentham, Pavlov que Piéron, elle a proposé une représentation de l'être humain compatible avec (sinon fondatrice) des systèmes de gouvernement des hommes qui ont dominé le siècle.

Le xx<sup>e</sup> a été, pendant une large partie de son cours, traversé par l'affrontement politique entre deux idéologies souvent considérées comme incompatibles : celle du libéralisme, celle du communisme (de l'artificialisme étatique). Le plus surprenant en apparence face à cette incontournable opposition, c'est que ces deux systèmes se sont établis sur une même conception de l'individu, qu'ils ont diffusée, généralisée, répandue de telle manière qu'elle semble aujourd'hui naturelle, incontestable et inévitable : celle d'un organisme malléable à volonté, telle une cire molle, *objet* de contrôles et de maîtrises et jamais *sujet* de lui-même. Pour Pavlov comme pour Watson, rien ne peut entraver le pouvoir de la science sur cet homme-là, pas plus que sur la nature. Comme l'écrivait Skinner avec la plus grande lucidité, le monde est comme un immense laboratoire dans lequel toute expérience de psychologie est possible et finalement permise. L'utopie dans laquelle s'expriment si souvent des projets de contrôle d'une société peut devenir réalité dès lors qu'elle est fondée sur une approche scientifique ; approche défendue, illustrée, poursuivie à l'Ouest comme à l'Est. L'utopie est un genre littéraire pour ambitions de pouvoir, et le pouvoir, à l'Est comme à l'Ouest, est installé toujours sur la même conception de l'individu, que la psychologie behavioriste et la réflexologie ont exprimée.

Ce qui est absent de ces scènes politiques, c'est ce que les Lumières avaient appelé à gouverner, ce qu'elles avaient universalisé, ce que la psychologie, tard encore dans le XIX<sup>e</sup> siècle, avait pris pour objet avec l'espoir de le maîtriser : la conscience. Dans la réflexologie comme dans le behaviorisme, la conscience est superflue, c'est un accessoire, le plus souvent embarrassant. L'homme de ces psychologies là peut bien être conscient, c'est sans intérêt ; cet homme-là n'est plus un citoyen.

D'autres d'ailleurs, et à la même époque, et avec le même succès, ont chassé la conscience individuelle : Freud comme Marx l'ont dénoncée comme mensonge, fausse conscience, faux-semblant avec la conviction que la conscience de classe ou l'inconscient, inaccessibles l'un et l'autre à la conscience individuelle donc transcendants à cette conscience, recèlent plus de vérité.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 1.4. La méthode en psychologie
- 1.5. Le but du behaviorisme
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.4. Les néo-behavioristes
- 3.4. Le langage

### Extrait n°6

**Godefroid J.(1993). Les fondements de la psychologie. Science humaine et science cognitive. Québec : Éditions Études Vivantes.pp77-78 et 589-590.**

#### *L'étude des lois du comportement*

L'approche behavioriste émane de John Watson, un élève de Dewey, qui va affirmer en 1913 que la psychologie fait fausse route en cherchant à expliquer des phénomènes qui ne peuvent être étudiés de façon objective. D'après lui, le fonctionnement de la conscience est de ceux-là et doit donc être rejeté au profit de l'étude du comportement, seule réalité pouvant être observée et quantifiée. Cette quantification doit permettre de mesurer la force du lien entre une stimulation et le comportement qui constitue la réponse de l'organisme à cette stimulation. Il proposera de traduire ce lien par le schéma S-R, afin de montrer que tout comportement peut s'expliquer sans avoir à tenir compte de la conscience.

Les behavioristes croient, eux aussi, au rôle fondamental de l'apprentissage. Mais, contrairement aux fonctionnalistes, ils cherchent à découvrir les lois qui régissent l'apprentissage à partir des connexions élémentaires qui s'établissent entre stimulations et réponses, et de leur combinaison dans des connexions plus complexes.

Comme les structuralistes, les behavioristes sont également à la recherche de «briques», mais qui sont, cette fois, représentées par les comportements observables qui se mettent en place tout au long du développement de l'individu. Cette vision réductionniste fera l'objet de la critique des gestaltistes de l'époque qui avançaient que l'apprentissage, tout comme les perceptions, est bien plus le fait d'une production des processus mentaux que d'une simple association s'effectuant de façon mécanique. Ce sera également l'avis de la psychologie cognitive qui va en reprendre l'étude à la fin des années 60.

## L'approche behavioriste

Les théories des traits fournissent des informations sur la façon habituelle de réagir d'une personne. Elles n'indiquent cependant pas comment ces traits se mettent en place. C'est à cette question que les behavioristes répondent en partie en insistant sur l'influence exercée à tout moment par l'environnement social.

Selon les théoriciens de l'apprentissage social, c'est, rappelons-le, par l'observation de modèles, tels que les parents, les professeurs, les camarades de jeu, les héros de romans ou de séries télévisées, que seraient déterminés les rôles, notamment les rôles sexuels, ainsi que la plupart des comportements sociaux qui constitueront les bases de notre adaptation à l'environnement.

La personnalité est donc la résultante des interactions entre, d'une part, l'organisme avec ses capacités, ses expériences antérieures et ses attentes, et, d'autre part, l'environnement dont il va apprendre à décoder les situations dans lesquelles un comportement est ou n'est pas approprié, compte tenu des récompenses ou des punitions qui y sont associées.

Ce type de théorie permet donc de comprendre la manière dont nos réactions peuvent se modifier à partir des conséquences qu'elles entraînent dans des situations particulières. Elle ne permet cependant pas d'expliquer la personnalité globale et les constantes qui la caractérisent chez un individu donné. Elle ne rend surtout pas compte de la maîtrise que de nombreux individus tentent de conserver sur leur existence en essayant de lui donner un sens, comme prétend le faire l'approche cognitive.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.2. L'objectivité en psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.2.2. L'être humain, une histoire d'interaction
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du behaviorisme ?

### **Extrait n°7**

**Feldman et coll. (1994). Introduction à la psychologie. Approches contemporaines. Montréal : McGraw-Hill, Editeurs.pp 27,279-280 et 325.**

Le modèle béhavioriste : observer les manifestations extérieures.

Le modèle béhavioriste adopte une approche très différente des approches neuropsychologique, psychodynamique et cognitive, qui attribuent les causes de nos comportements à des mécanismes internes (les mécanismes biologiques, les pulsions ou les processus mentaux). Le rejet de la tendance initiale de la psychologie à se concevoir comme la science du fonctionnement de l'esprit a donné naissance au modèle béhavioriste, qui suggère que la psychologie devrait se limiter à l'étude du comportement observable.

Au cours des années 1920, John B. Watson fut le premier psychologue américain d'importance à défendre l'approche béhavioriste. Farouchement convaincu, il considérait qu'une complète compréhension du comportement pouvait être obtenue par l'étude et la modification de l'environnement dans lequel les gens vivaient. En fait, il croyait, de façon très optimiste, que par un contrôle adéquat de l'environnement il était possible de faire apparaître tout comportement désiré. C'est lui qui a prononcé ces paroles célèbres: «Donnez-moi une douzaine d'enfants en bonne santé et mon propre monde pour les y élever, et je vous garantis que je peux prendre chacun d'eux au hasard et en faire n'importe lequel des spécialistes que je choisirai: médecin, avocat, artiste, marchand exceptionnel, et même un voleur ou un mendiant, peu important ses talents, ses tendances, ses habiletés, sa vocation ou la race de ses ancêtres» (Watson, 1924). Plus récemment, et jusqu'à sa mort en 1990, B.F. Skinner fut le plus grand défenseur du modèle béhavioriste et un des psychologues contemporains les plus réputés. Une grande partie de nos connaissances sur les façons dont les individus apprennent de nouveaux comportements (les mécanismes d'apprentissage) est basée sur le modèle béhavioriste. Certains psychologues béhavioristes, dont Skinner, étaient d'avis que la psychologie pouvait très bien être qualifiée de «science du comportement\*» sans entrer dans l'explication des mécanismes cachés (physiologiques, psychodynamiques ou cognitifs) sur lesquels reposait, en dernière analyse, le comportement. Prédire et modifier efficacement le comportement étaient deux objectifs bien assez nobles, selon Skinner, pour que l'on considère la psychologie comme une véritable science.

Comme nous le verrons plus loin, le modèle béhavioriste a étendu ses ramifications dans toutes les sphères de la psychologie. En plus de l'influence qu'il a eu dans le domaine de l'étude des processus d'apprentissage, ce modèle a enrichi des domaines aussi divers que le traitement de troubles psychiatriques, la maîtrise de l'agressivité, la résolution de problèmes sexuels et la réduction de la dépendance aux drogues.

---

\* Remarquez que, pour Skinner, il n'est pas question d'ajouter «et des processus mentaux».

## L'évolution de la psychologie de l'apprentissage : un entretien avec Louis Dubé

Professeur titulaire et directeur du département de psychopédagogie de la faculté des sciences de l'éducation de l'université Laval pendant de nombreuses années, Louis Dube est aussi l'auteur d'un livre minutieusement documenté sur la psychologie de l'apprentissage intitulé *Psychologie de l'apprentissage*. Nous avons rencontré le professeur Dubé à son appartement sur les rives du fleuve Saint-Laurent à Québec.

Comme Louis Dubé le souligne dès les premières pages de son ouvrage, la psychologie de l'apprentissage date de longtemps. Elle étend ses racines chez les philosophes qui ont marqué la philosophie occidentale, parmi lesquels plusieurs ont aussi influencé le cours de l'évolution de la psychologie de la perception. Aussi ces deux domaines d'étude sont-ils les plus anciens de la psychologie.

C'est avec la naissance du mouvement behavioriste que la psychologie de l'apprentissage a pris son envol. On attribue généralement la paternité de ce mouvement à John B. Watson. Dubé décrit cet américain de la Caroline du sud de la façon suivante: «il possédait une intelligence vive, une belle apparence et une élocution facile». De plus, ce jeune psychologue (il a 32 ans en 1910) diplômé en psychologie animale a de bonnes relations avec l'Association américaine des psychologues (APA). Le 24 février 1913, il prononce une conférence devant des membres de l'APA intitulée "Psychology as the Behaviorist Views it" («La psychologie telle que la voit un behavioriste»). Il avance dans ce manifeste trois principes fondamentaux. Selon le premier principe, la psychologie doit rejeter l'introspection, qu'il considère comme une méthode non scientifique, et adopter la même méthode que les sciences physiques, à savoir (l'observation des seuls phénomènes concrets; pour la psychologie, il s'agit du comportement. De là découle le deuxième principe de son manifeste : la psychologie doit avoir pour objet d'étude le comportement (d'où le nom de «behaviorisme», behavior en anglais signifiant «comportement»), et non les processus mentaux. Avec le troisième principe il accole un but à la psychologie : prédire et contrôler le comportement. Le dernier objectif sera celui qui passera le plus facilement, les Américains étant culturellement orientés vers les actions efficaces plutôt que vers les réflexions profondes (qu'ils qualifieraient, eux, de «métaphysiques», c'est-à-dire susceptibles de n'apporter aucun changement concret), les psychologues voulant acquérir une reconnaissance professionnelle que seule une efficacité certaine saura leur conférer. Les deux autres principes avancés par Watson prendront beaucoup plus de temps à s'enraciner chez l'ensemble des psychologues américains, mais vers 1927-1928, on peut dire que le manifeste de Watson est totalement accepté.

Pour des raisons personnelles, Watson quitte le monde universitaire alors qu'il n'a pas encore 50 ans.

C'est B.F. Skinner qui prend la relève de Watson et devient le porte-parole du behaviorisme, ce mouvement qui nie la nécessité et même l'intérêt pour le psychologue d'étudier autre chose que le comportement (les structures biologiques ou les processus mentaux, par exemple). Bien que certains behavioristes se penchent sur la perception (comme Gibson, dont nous avons parlé au chapitre 5), sur la psychologie sociale (comme Gordon Allport) et même sur la psychologie cognitive (tels Berlyne et Bourne), la majorité d'entre eux se sont tournés vers la psychologie de l'apprentissage. Pourquoi ? Probablement en grande partie parce que la société américaine place au centre de ses valeurs l'individu et ses réalisations personnelles et que l'apprentissage



favorise ces réalisations. En effet, la découverte des lois de la perception et la connaissance des processus biologiques qui sous-tendent l'exécution des comportements, pour ne nommer que ces deux domaines de la psychologie, semblent, de prime abord, moins susceptibles de déboucher sur une science capable d'influencer le cours des productions personnelles que la psychologie de l'apprentissage, laquelle s'insère bien dans une psychologie de l'éducation. Ce potentiel du béhaviorisme a sans doute eu beaucoup d'importance dans la mesure où les nombreux pionniers de la psychologie américaine, dont Stanley Hall et James Baldwin, étaient très soucieux d'établir une science de l'éducation capable de servir les intérêts de la nation américaine en permettant à chaque citoyen de développer au maximum ses capacités personnelles.

Pendant quarante ans, le béhaviorisme sera roi et maître. Les recherches en laboratoire (souvent sur des animaux) seront très nombreuses et l'on tentera de comprendre comment se créent les liens entre les stimuli devant lesquels est placé l'organisme et les réponses qu'il produit en réaction à ces stimuli, toujours en évitant d'utiliser des concepts qui font référence à des éléments du fonctionnement mental (pas question de parler de représentation mentale, de planification, d'imagerie mentale, d'organisation de la mémoire, ou de toute autre chose qui fasse allusion à ce qui survient «entre les deux oreilles»).

Pendant tout ce temps, il y avait bien sûr quelques rebelles, comme nous l'avons souligné dans la Mise au point 6.1, qui refusaient de ramener toute explication psychologique aux concepts de « stimulus » et de « réponse ». La domination béhavioriste commença toutefois à s'effriter véritablement quand, vers les années 1950-1960, de jeunes psychologues américains se prirent à douter de leurs maîtres. Ils se mirent à flirter avec l'ordinateur, trouvant dans ce joujou issu de la Deuxième Guerre mondiale un modèle intéressant auquel on pouvait comparer l'activité intellectuelle humaine.

La psychologie de l'apprentissage n'a pas cessé d'exister à partir de ce moment, mais on n'envisage plus l'apprentissage sous l'angle des relations stimulus-réponse. On conçoit plutôt celui-ci comme le résultat de la modification continue des schèmes de pensée dans le but de maintenir son adaptation son environnement. En un sens, tout est apprentissage, nous dit Dubé ; on apprend dès les premiers instants de la vie et jusqu'aux derniers avant la mort.

Devons-nous croire que le béhaviorisme a été un frein au développement de la psychologie ? Il faudrait être bien naïf pour répondre par l'affirmative à cette question. Le béhaviorisme a aiguisé notre compétence méthodologique. Nous sommes beaucoup plus conscients aujourd'hui que nous ne l'étions il y a cinquante ans des nombreux pièges qui se cachent dans la réalisation d'une recherche et qui sont susceptibles de distordre les données recueillies. Par ailleurs, malgré leur échec, les tentatives légitimes des béhavioristes pour expliquer l'ensemble de nos comportements dans des termes simples comme ceux de « stimulus » et de « réponse » ont démontré que le comportement humain est quelque chose de très complexe, affirme Dube. De plus, grâce aux nombreuses techniques mises au point pour enregistrer le comportement, le béhaviorisme a ouvert la voie à une foule de recherches. On pensera, d'une part, aux études menées chez les animaux et chez le jeune enfant incapable de s'exprimer par la parole et, d'autre part, aux recherches portant sur des processus qui échappent au contrôle conscient. Dans les deux cas, la finesse des mesures du comportement élaborées par les béhavioristes nous permet de trouver des traces objectives qui sont des témoins de ces processus inaccessibles directement. Maintenant que nous avons tracé le portrait de l'évolution de la psychologie de l'apprentissage, il est temps de nous attarder aux différents phénomènes découverts par les béhavioristes et aux

techniques que ces derniers ont établies afin d'étudier le comportement, qui constitue, rappelons-le, avec les processus mentaux, le second volet de l'objet d'étude de la psychologie moderne.

*La controverse entourant la théorie cognitive de l'apprentissage: ouvrir la «boîte noire»?*

La part de l'apprentissage attribuable à l'effet des facteurs internes plutôt qu'à celui des facteurs externes demeure, aujourd'hui, un des sujets majeurs de discordance entre les psychologues de l'apprentissage. Les théories du conditionnement classique et du conditionnement opérant considèrent toutes deux l'apprentissage en tant que stimuli externes et réponses; tout ce qui importe alors, ce sont les caractéristiques observables de l'environnement, et non pas ce qui se passe dans la tête de la personne (la «boîte noire»). Selon les théoriciens cognitivistes de l'apprentissage, une telle analyse manque la cible, car ce qui est le plus important, ce sont l'activité mentale, les pensées et les attentes, c'est-à-dire la «boîte noire».

Certains chercheurs en psychologie diront qu'aucune approche ne peut expliquer à elle seule l'apprentissage. Plutôt que d'opposer les approches behavioriste et cognitive, ils voient dans celles-ci des moyens différents et complémentaires de comprendre l'apprentissage.

Alors que la controverse qui entoure les différentes approches de l'apprentissage fait toujours rage, constituant une question importante de la psychologie, des progrès énormes sont faits dans l'application clinique des principes qui découlent de ces diverses théories, comme nous le verrons dans les dernières pages de ce chapitre.

**Suggestions de lecture :**

- 1.2. L'objectivité en psychologie
- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 1.4. La méthode en psychologie
- 1.5. Le but du behaviorisme
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.2. Le rôle de l'environnement
- 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la « boîte noire »
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du behaviorisme ?

### Extrait n°8

**Prevost C.M.(1994). La psychologie fondamentale. Paris : Presses Univesitaires de France.pp 39-43.**

#### Le XX<sup>e</sup> siècle (de 1914 a 1945)

*Deux tentatives fondatrices.* La grande tourmente ne modifie pas sensiblement un paysage incertain, mais on voit, juste avant 1914, et quelque temps après 1918, deux propositions qui ont incontestablement valeur fondatrice. Watson, en 1913, à New York, Pierre Janet en 1926 à Paris, vont tâcher de définir la psychologie, non sans que le second ait eu connaissance des propositions du premier, mais l'un et l'autre, et chacun à leur manière, en des termes diplomatiques qu'on ne comprendra pas toujours.

J. Watson (1878-1953), fonde le béhaviorisme. Partant du schéma situation-personnalité-réponse, soit S-P-R, il récuse paradoxalement la personnalité comme objet de la psychologie en imposant qu'on la tienne pour une boîte noire, dans laquelle il est interdit d'entrer. Si l'on entrait, qu'y trouverait-on ? La conscience ? Sans doute. Watson est convaincu du rôle de la conscience (il n'est pas scientifique et ne juge pas que la science doive rendre compte de tout) ; mais il ne croit pas qu'elle puisse être objet de science. Donc la conscience est exclue non pour des raisons ontologiques, mais pour des motifs simplement épistémologiques. Dans la personnalité, on trouve aussi le corps, mais c'est déjà l'objet d'autres sciences notamment biomédicales : inutile de pousser aux conflits de territoire.

Si la personnalité doit être exclue, Watson impose aux psychologues du comportement (béhavioristes) de s'en tenir à la relation S-R et de faire de la personnalité une « boîte noire ». Tel est le projet apparent. Mais c'est au détour de propos écrits comme en se jouant, que Watson, à nos yeux du moins, dissimule une stratégie cachée, qui pourrait viser la réintroduction du mentalisme (ce qui relève du *Mind*). Pour Watson, les sciences biomédicales utilisent le scalpel et découpent. Pour s'en différencier, la psychologie doit tenir la situation et la réponse « comme des totalités » (*as a whole* : Politzer remarque l'injonction et s'en intrigue fort). Nous voyons mal comment la science pourrait dire une totalité d'un coup, sans se référer à un « ciment » qui ne peut être ici que le « sens des comportements ». Or ce sens

n'existe qu'au niveau mental. Il ajoute, comme le fera Janet (en se référant à Watson), que la conscience est un langage intériorisé ; or, le langage est un comportement (verbal). La pensée est donc un mode du comportement. Enfin, il est bien clair qu'un comportement avec la conscience est différent d'un comportement sans la conscience. Une étude fine et comparative de la relation S-R fera apparaître la conscience : le *mind* reprend place en psychologie. Cependant les disciples ont pris à la lettre l'injonction première de Watson, et, la jugeant excessivement ascétique, se sont laissé entraîner vers la réflexologie de Pavlov et surtout de Bechterev (pour qui le comportement a pris alors cette allure excessive qu'ont dénoncée plus tard Politzer et les cliniciens).

La diplomatie de Watson était fort bien cachée. Celle de Janet se montre trop. Il ose, en 1926, enfin, définir la psychologie comme science des conduites (terme qui demeure encore aujourd'hui le plus fréquemment admis comme objet de la psychologie), mais il sait que le mot conduite a deux traductions anglaises : *conduct* (conduite d'une automobile, d'une réunion) et *behaviour* (comportement). Il va donc osciller d'un terme à l'autre. La conduite, certes, est « simplement » un comportement qui a un sens, mais le sens est-il dans le comportement, ou caché derrière et par lui ? Cette dernière position, qui est celle de Freud — même si Lagache vient montrer, en 1949, que le psychanalyste ne peut finalement interpréter qu'à partir du seul comportement — crée déjà un clivage. Mais surtout, au regard du béhaviorisme, Janet recouvre de sa diplomatie ce qu'il ressent déjà comme contradictoire. Le béhaviorisme, dit-il, traduisant implicitement conduite par *behaviour*, est ce qu'il fait depuis vingt-cinq ans. A cet égard, il aurait précédé largement Watson. Cependant, à quelques lignes de là, il indique que l'objet typique du béhaviorisme est la psychologie animale, ce que Janet lui-même n'a jamais pratiqué. A force de diplomatie, la notion de conduite pourrait apparaître comme une manière d'auberge espagnole : c'est ce que prouvent Fraisse et Piaget dans leur futur *Traite de psychologie expérimental* (fin des années 1960).

En fait, l'idée de conduite peut être utilisée de deux manières : comme principe ou matrice classificatoire d'abord : en ce sens on distingue les conduites inférieures, le comportement; au-dessus, les conduites moyennes qui sont affectives; au-dessus encore, les conduites cognitives, bientôt étudiées par Jean Piaget. Rien à reprendre à ce schéma sauf qu'il est simplement une classification et qu'une classification n'est pas fondatrice. On peut ensuite chercher à voir, chez Janet, derrière la définition de la psychologie une « psycho-philosophie », selon son terme, qu'on a pu nommer « psychologie des conduites », système évolutionniste et jacksonien d'une extrême complexité (dont on retrouve des traces chez Foucault et Deleuze) et porte à offrir de nombreux paradoxes (la mort est une illusion : il n'existe que les conduites de la mort). La conduite est alors un fondement non pour la psychologie tout entière, mais pour une psychologie particulière à son auteur en tant que celui-ci est porteur d'une philosophie très originale dont la psychologie est une expression. On serait là au niveau scientifique de la « Grande théorie », à cela près qu'elle ne s'imposerait pas un temps comme « vraie », comme cela se passe en physique, mais qu'elle se juxtaposerait à d'autres, comme en mathématiques ou en philosophie. Encore faut-il la percevoir et ce n'est guère aisé. Cette ambiguïté va nous apparaître, sans doute, dans toute tentative « fondamentaliste » : ou bien elle n'est qu'une manière ou matrice classificatoire pour les diverses orientations psychologiques, ou bien elle est, pour parler au plus simple, la vue philosophique d'un penseur particulier sur l'ensemble du domaine mental : dans ce second cas, elle perd son rôle de fondement scientifique, si elle reste utile pour l'épistémologie.

*NB.* -- Encore que cela touche l'extrême fin de la période que nous examinons présentement, nous souhaiterions dire un mot de Skinner, fondateur du néo-béhaviorisme et, comme Watson, personnage à double face. Dans ses ouvrages « grand public » (traduits en français) Skinner se montre « pire que Watson » selon

l'expression, un peu légère, de Gérald Edelman, dans le sens du conditionnement opérant. Mais il est tout de même, dans ses travaux, celui qui a, entre S et R, imposé l'existence de variables intermédiaires, les motivations, qui sont la dynamique interne de la personnalité. La boîte noire est donc ouverte et rien n'interdit — même si, sur cette entreprise, Skinner aurait été réservé -qu'on décrive, sur un mode jacksonien par exemple, comment s'organisent, en niveaux d'intégration de plus en plus complexes, et en rapport avec le milieu, les motivations dans la personnalité. Les expériences sur l'agressivité, connues en France par leur présentation littérale dans le film *comme Icare* d'Henri Verneuil, vont en ce sens. Et au demeurant, s'il reste, du béhaviorisme, des traces « tentantes » du côté de la publicité par exemple, ou encore de la *comportemental therapy* (avec nuances de ce côté), on a tout de même vu les psychologues du comportement basculer dans la psychologie cognitive, ce que Skinner a pu constater sans plaisir. Preuve encore une fois apportée que, si l'on biaise, par diplomatie ou par goût du divertissement, dans la définition rigoureuse des fondements de la psychologie, on manque son but.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme ?
- 3.4. Le langage

### **Extrait n°9**

**Richard M.(1994). Les courants de la psychologie. Lyon : Éditions Chronique Sociale .pp 41-46.**

*Le béhaviorisme : Watson (1878-1958), Américain*

*Pour une psychologie scientifique*

1913 marque une ère nouvelle pour la psychologie. Si Pavlov a le premier étudié les comportements sans se référer à des concepts psychologiques, il n'a posé les bases d'une véritable expérimentation que dans le cadre d'une conception physiologique du cerveau, et en limitant son champ d'action à la psychologie animale. Watson au contraire revendique "une psychologie telle que le comportementaliste la voit". Le béhaviorisme qu'il fonde à cette date, repose sur une conception totalement scientifique de la psychologie. Il ne s'agit plus de reprendre les traditions expérimentales de Fechner et de Wundt, encore encombrées de lourds postulats philosophiques, où régnaient encore L'esprit, l'âme, le cogito, la psyché, la conscience, etc.

Mais le béhaviorisme est en même temps l'héritier de nombreux courants du XIXe siècle, qui concevaient l'être humain à partir d'une démarche la seule légitime à leurs yeux, celle de la science. Le béhaviorisme postule que l'étude du comportement doit mettre entre parenthèses, voire nier toute subjectivité en l'homme, la démarche scientifique étant à ce prix. Watson se fonde tout à la fois sur l'héritage de la biologie de Darwin, de la psychologie animale américaine, des tests mentaux de Binet et du scientisme et positivisme d'A. Comte qui, au XIXe siècle, a érigé la science en vérité universelle.

### Ce que le comportement des rats nous enseigne

Le béhaviorisme dont la méthode d'observation est d'expliquer l'homme de l'extérieur, analyse les réactions d'un organisme (comportement) et établit les lois qui permettent de prévoir quelles seront ses réactions à une modification du milieu. Watson travaille sur les rats à partir de 1907 et observe que cet animal arrive à distinguer le vert du bleu à l'issue d'un dressage qui consiste à lui envoyer des stimuli électriques répétés et renouvelables expérimentalement en laboratoire. C'est la preuve que le comportement n'est pas inné, mais qu'il peut être acquis et entièrement dirigé de l'extérieur. Ce qui vaut pour le rat sert d'enseignement pour connaître l'être humain. Il n'est nul besoin de postuler une conscience et une subjectivité pour rendre compte des phénomènes psychologiques puisque ces phénomènes peuvent être reproduits en laboratoire.

Les rats de Watson font des petits car, à la même époque aux USA, des psychologues comme E.G. Tolman réalise lui aussi des travaux sur les rats, K.S. Lashley fait des recherches sur les localisations cérébrales et C.L. Hull introduit l'emploi en psychologie expérimentale de la formalisation mathématique. Nous sommes en présence d'une deuxième génération de psychologues qui reprennent les intuitions fondatrices de Fechner dans l'emploi de la mesure, celles de Sherrington dans l'étude des stimuli sur l'organisme et les recherches de von Helmholtz sur les localisations cérébrales. Le XIXe siècle a porté ses fruits scientifiques, mais la recherche systématique a changé de continent car c'est l'empirisme américain qui permet d'établir les bases scientifiques d'une nouvelle psychologie. Ne portant pas le poids des traditions philosophiques de l'Europe, l'Amérique peut concevoir les relations entre la science et la psychologie d'un point de vue pratique et expérimental, entièrement libéré des querelles doctrinales et des préjugés philosophiques. L'analogie établie par Watson entre le comportement du rat et celui de l'homme allait se révéler féconde.

### Le comportement

Le concept : Watson énonce que seules les techniques objectives sont sûres et que "le temps semble venu où la psychologie doit rejeter toute référence à la conscience". Méthodologiquement ce manifeste s'énonce de la façon suivante : toute proposition psychologique doit s'énoncer selon le schéma stimulus-réponse (S-R). D'où l'hypothèse de travail sur laquelle se fonde le béhaviorisme : étant donné tel stimulus on doit pouvoir prévoir la réponse, ou, une réponse étant donnée, on doit pouvoir repérer le stimulus. Le comportement n'est donc ni à comprendre, ni à interpréter, mais à observer et à reproduire.

### Que veut dire ce schéma S - R ?

- S (stimulus) désigne une énergie physique, qui excite les récepteurs spécialisés, (oeil, ouïe ou estomac par exemple)

- R (réponse) est un résultat qui se traduit par une contraction musculaire ou une sécrétion glandulaire.

Il y a entre S et R un lien de causalité comme en physique, selon lequel telle cause engendre automatiquement tel effet. Pour Watson S désigne l'ensemble des stimuli au sens large, d'influence du milieu, d'où S = situation ; tandis que R désigne une réponse qui peut être simple ou complexe et aboutit à un acte ou à une adaptation. Watson transpose ce schéma d'origine physiologique dans la psychologie. Toute psychologie n'a d'intérêt scientifique que dans la mesure où

elle est l'étude des relations entre stimuli et réponses, situations et comportements. Watson pose ce postulat fondamental pour l'étude psychologique de l'être humain : le psychisme est sans conscience et sans intériorité, le psychisme est désigné alors comme "case vide".

### L'apprentissage

Watson étend son schéma S - R à l'étude plus complexe des images et de la pensée qui étaient les domaines traditionnels de l'introspection. Les processus de la pensée ne sont que le reflet des réponses musculaires impliquées dans la parole et le comportement moteur. Cette formation des images et des idées se fait selon le schéma S - R : le mouvement musculaire est un stimulus qui induit en retour un autre mouvement par connexion innée ou par apprentissage. Watson construit ici la théorie du feed-back causal selon lequel les séquences de pensées ou d'images sont des comportements reliés entre eux par interactions. Il en est de même pour les émotions et les sentiments : le plaisir et le déplaisir sont des réponses à des inductions que l'on peut reproduire. L'émotion n'a pas d'intériorité, elle est une réaction type (pattern-réaction) qui se constitue à partir de phénomènes d'ordre physiologique. Ainsi Watson donne de la formation des idées, des images et des émotions une explication simple pour des phénomènes complexes. Non seulement pensées et images ne supposent aucune intériorité, mais sont de simples effets de mécanismes physiologiques élémentaires, faciles à reproduire en laboratoire.

On comprend alors que l'apprentissage occupe une place de choix dans le béhaviorisme car Watson s'intéresse aux travaux de Pavlov et de Bechterev sur les réflexes conditionnés. Puisque les conduites en effet sont entièrement conditionnées, elles peuvent être produites par le milieu à partir d'un apprentissage (learning). En 1916 Watson recommande l'emploi des méthodes d'apprentissage du physiologiste russe par conditionnement des comportements moteurs et sensoriels. En 1924 ses travaux sur le conditionnement de la peur chez l'enfant l'amènent à concevoir des apprentissages entièrement conditionnés par le milieu éducatif et familial. Nous verrons que nous retrouvons cette démarche de nos jours dans le domaine de l'éducation et des thérapies comportementales.

### Synthèse du béhaviorisme

1. *Les concepts* : comportement, environnement, apprentissage

2. *Origine*

Philosophie positiviste et scientiste du XIXe siècle et philosophie empiriste américaine du début du XXe s..

3. *Definition*

- Exclusion du je et de la conscience des expériences psychologiques
- Réduction du comportement humain à celui de l'animal
- Prédominance totale de l'acquis sur l'inné
- Le comportement est la conséquence de stimulations dont il est le résultat
- Le schéma stimuli-réponse est la base du comportement en même temps qu'il en est l'hypothèse scientifique

4. *Fonction*

- Seul le comportement est observable et expérimentable, on peut en élaborer les lois scientifiques
- Le comportement a une fonction de pure extériorité excluant une intériorité psychique
- Il est la synthèse organisatrice de tous les actes psychologiques

- Le comportement a une fonction de pure production psychique et peut-être reproduit, de ce fait, en laboratoire

#### *5. Destination*

- Donne naissance à une psychologie de l'extériorité
- Invente une conception entièrement scientifique de la psychologie
- Ouvre la voie aux études sur la psychologie animale, les apprentissages et la psychologie de l'adaptation

#### Actualité du béhaviorisme

L'application stricte du schéma stimuli-réponse a pour conséquence de nier l'instinct, l'innéité ou les prédispositions des individus. Pour Watson le comportement est entièrement déterminé par conditionnement externe ou interne. Il ne s'explique pas par des structures appartenant à l'individu (qu'il soit homme ou animal) mais par l'environnement qui est la deuxième notion clef du béhaviorisme. Tout comportement peut être modifié par l'environnement de telle sorte que le contrôle des conduites est possible et les phénomènes psychiques sont prévisibles, donc reproductibles.

Si le béhaviorisme a connu et connaît encore tant de succès, il le doit à la simplicité de sa méthode et à la cohérence de ses présupposés : les actes complexes sont réductibles à leurs composantes élémentaires. La psychologie du système nerveux lui sert de modèle explicatif. Les émotions sont des réponses essentiellement corporelles, fondées sur des réactions de peur, d'amour ou de colère, elles sont des réponses adéquates à un conditionnement (par exemple, l'environnement maternel du petit enfant qui manifeste sa crainte et son sentiment d'insécurité lorsque son estomac se contracte dans l'attente du biberon). Dans un environnement normal, le comportement l'est aussi. Les conduites pathologiques sont le résultat d'un conditionnement aberrant. Le traitement consiste à utiliser des méthodes de déconditionnement et de re-conditionnement pour faire disparaître les symptômes, angoisses ou phobies par exemple.

En adoptant ainsi les principes méthodologiques relevant de la neurophysiologie, Watson a cru échapper à toute tentative d'explication idéaliste en psychologie. Mais le béhaviorisme étant "physiologiste", Watson ne reconstitue-t-il pas une psychologie dualiste inversée en privilégiant le corps comme principe explicatif, se rendant par là inapte à expliquer des phénomènes complexes relevant de la "conscience" ou d'une "intériorité" qu'il a totalement exclue ? Nous verrons comment les néo-béhavioristes ont tenté d'échapper partiellement à ce nouveau dualisme.

#### Méthode expérimentale et méthode clinique

La cohérence du béhaviorisme, et ses présupposés violemment scientistes, ont permis à la psychologie de se revendiquer totalement comme science. Mais de quelle psychologie s'agissait-il ? En excluant le sujet méthodologiquement de même que la conscience et la subjectivité, le béhaviorisme américain réduit l'individu à être objet de science parmi les autres objets. Peut-on assimiler à ce point l'animal et l'homme et réduire leur comportement à une simple causalité interne et externe ? N'y a-t-il pas, dans le béhaviorisme, une tentative, partiellement réussie, d'exclure le vécu, ce qui est ressenti, la dimension symbolique de l'existence humaine ?

C'est à partir de ces questions qui ont donné lieu à des débats théoriques et pratiques qu'est née la psychologie clinique (observation directe du malade) qui réfute à la fois la psychologie en première personne de Wundt et de son École et la psychologie expérimentale telle qu'elle s'exprime dans le béhaviorisme. L'homme en effet non seulement parle, sent, agit, éprouve des émotions, mais il a la conscience de son histoire et de sa situation. Il est



certes déterminé par l'environnement, mais il n'y est que partiellement soumis car il modifie à son tour à la fois l'environnement et son rapport aux autres et à lui-même. Le béhaviorisme, s'il a permis à la psychologie une évolution décisive, a introduit une nouvelle dualité entre le comprendre et l'expliquer. Et c'est précisément en réduisant cette dualité, en faisant la synthèse des deux, que la méthode clinique aborde la psychologie sous un angle qui respecte la démarche expérimentale si nécessaire mais qui réintroduit en l'homme cette subjectivité sans laquelle on ne peut le comprendre. Mais la leçon béhavioriste aura porté ses fruits psychologiques en insistant sur le « devoir d'expérimentation » avec lequel se constitue toute science. C'est à partir des limites du béhaviorisme que s'est constitué le courant clinique qui tente une approche nouvelle elle aussi, de la complexité du psychisme.

### **Suggestions de lecture :**

1. Le béhaviorisme ou l'objectivité en psychologie : une démarche logique et cohérente
  - 2.1. De Watson à Skinner
  - 2.2. Le rôle de l'environnement
  - 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la « boîte noire »
  - 2.4. Les néo-béhavioristes
    - 3.1. La pensée

### **Extrait n° 10**

**Travis, C. et Wade, C. (1997). Introduction à la psychologie. Les grandes perspectives. Québec : Éditions Le Renouveau Pédagogique. pp 207, 227-232**

#### *Le monde selon les béhavioristes*

L'article de John Watson publié en 1913, « Psychology as the Béhaviorist Views It », (auquel on fait parfois référence comme étant le « manifeste du béhaviorisme ») a transformé la psychologie aux États-Unis en faisant accéder le béhaviorisme au statut de théorie majeure dans cette discipline. Le béhaviorisme a immédiatement gagné la faveur des Américains grâce à ses aspects pragmatiques ; par contre, il a rebuté les Européens à cause

de ses aspects mécanistes et réducteurs. Le behavioriste le plus connu et le plus influent est B. F. Skinner, le plus grand psychologue américain selon certains. Mais, en dépit de sa célébrité, la vision de Skinner a souvent été déformée par le grand public et même par d'autres psychologues. Ainsi, bien des gens pensent que Skinner a nié l'existence de la conscience humaine et qu'il s'est opposé à l'étude de la pensée. Son prédécesseur, John Watson, pensait effectivement que les psychologues devraient s'intéresser uniquement aux événements publics (ou extérieurs), à l'exclusion des événements privés (ou intérieurs). Skinner par contre a toujours soutenu qu'il nous est *possible* d'étudier les événements privés en examinant nos propres réponses sensorielles ainsi que les rapports verbaux fournis par d'autres personnes et en analysant les caractéristiques de la situation dans laquelle ces événements se produisent. Selon Skinner, les événements privés qu'on « voit » en examinant sa propre « conscience » sont en fait les premiers stades du comportement, avant que ce dernier commence à exercer véritablement une action sur l'environnement. Pour Skinner, ces événements sont tout aussi réels, ou matériels, que les événements publics, même s'ils sont plus difficiles à observer et à décrire (Skinner, 1972, 1990). Selon une autre fausse croyance fort répandue, Skinner niait l'influence des gènes et de la biologie. Pourtant il savait aussi bien que quiconque que les caractéristiques d'un organisme limitent ses apprentissages ; on ne peut apprendre à un poisson à grimper à la corde. Si Skinner a peu traité des influences biologiques, ses successeurs y ont prêté une plus grande attention en intégrant ces notions à leurs théories.

Une des prises de position les plus controversées de Skinner vise la notion de *libre arbitre*, théorie selon laquelle les individus décident librement de leur conduite. Tandis que certains psychologues, notamment les psychologues humanistes, soutiennent que le libre arbitre existe, Skinner pensait que le libre arbitre est une illusion et il s'était fermement prononcé en faveur du *déterminisme*. Selon cette dernière position, même si elles ne «gravent» pas automatiquement le comportement opérant, les influences de l'environnement déterminent néanmoins la probabilité qu'une conduite soit émise. Logique dans sa pensée, Skinner a refusé d'attribuer de quelque façon que ce soit les réalisations des êtres humains — y compris les siennes — à des traits de personnalité tels que la curiosité ou à des processus mentaux tels que les buts, les pensées ou les motivations. Ainsi, il ne se voyait pas lui-même comme un « soi » mais comme un «répertoire comportemental» produit par un environnement qui encourageait l'observation, la recherche et l'étude (Bjork, 1993). «Autant que je sache, écrit Skinner dans le troisième tome de son autobiographie (1983), mon comportement n'a été, à chaque instant, rien de plus que le résultat de mon bagage génétique, de mon histoire personnelle et des conditions environnementales.»

Les théories behavioristes continuent encore aujourd'hui d'offrir des explications objectives sur des événements qui sembleraient bien plus complexes vus sous un autre angle théorique. Pour illustrer le point de vue behavioriste, nous allons examiner deux phénomènes rarement expliqués dans l'optique du conditionnement, soit la superstition et l'insight.

### Évaluation de la perspective behavioriste

B. F. Skinner avait le don de susciter la controverse. L'un des célèbres débats dont il fut à l'origine concerne un milieu clos qu'il avait conçu pour sa fille cadette, Deborah, alors bébé. Il avait noté que c'est souvent parce

qu'ils sont mouillés, qu'ils ont chaud ou froid, ou que leurs couvertures ou leurs vêtements restreignent leurs mouvements que les nourrissons pleurent. Comme sa femme et lui ne pouvaient s'occuper constamment de leur enfant, le chercheur a inventé le «berceau climatisé» (que le grand public a appelé «boîte à bébé») qui se substituerait à eux. La paroi avant de ce berceau était un panneau de verre de sécurité et le fond, une toile tendue ; des appareils réglant automatiquement la température et le taux d'humidité y maintenaient une atmosphère douillette, de sorte que Déborah portait seulement une couche et n'était aucunement gênée dans ses mouvements. En tournant une manivelle, les Skinner pouvaient en quelques secondes amener à l'endroit voulu une section propre d'une longue bande de tissu se déroulant sur le fond de toile. La «boîte à bébé» est un exemple d'application des principes de l'apprentissage : pour modifier le comportement, il faut changer l'environnement.

Après avoir décrit son invention dans un article public dans le *Ladies' Home Journal*, Skinner a essayé de la faire accepter par d'autres parents. On ne peut pas dire que ces derniers aient manifesté un enthousiasme débordant. Même si quelques personnes ont commandé le berceau climatisé et que d'autres en ont construit un d'après le plan fourni par Skinner, l'entreprise s'est soldée malgré tout par un échec. De nombreuses personnes considéraient qu'il s'agissait d'une cage, d'une énorme boîte ou le chercheur soumettait sa propre fille au même type d'expériences qu'il effectuait avec des rats ou des pigeons (Skinner, 1978). Le grand public s'est imaginé à tort que les Skinner laissaient leur enfant dans le berceau jour et nuit, la privant de caresses et du réconfort que procure le contact physique, indispensables à un développement harmonieux. Pendant des années, on a fait courir la rumeur que Déborah était devenue folle ou qu'elle s'était suicidée. En réalité, les filles des Skinner sont toutes deux parfaitement normales. Déborah a connu un certain succès en tant qu'artiste et écrivaine; quant à Julie, elle est devenue behavioriste et elle a élevé ses deux filles dans un berceau climatisé.

### Apport de la perspective behavioriste

L'anecdote du berceau climatisé illustre bien la méfiance que de nombreuses personnes entretiennent à l'égard du behaviorisme. Certains critiques s'insurgent contre le vocabulaire mécaniste des behavioristes et interprètent la modification planifiée du comportement comme de la manipulation ou de l'insensibilité. Ces propos irritent les behavioristes. Leurs recherches comptent parmi les plus fiables en psychologie, et les principes d'apprentissage, lorsqu'ils sont bien employés, ont de nombreuses applications fort utiles. Nous présentons ci-dessous les principaux apports de la perspective behavioriste.

### 1 Reconnaître que chaque individu influence les autres et est en retour influencé par eux, et ce chaque jour de sa vie, qu'il en soit conscient ou non

La dernière fois que vous avez cherché à séduire quelqu'un, discuté de politique avec quelqu'un ou demandé à quelqu'un de faire quelque chose, vous avez en fait essayé de modifier le comportement d'une personne. Même les gens les plus conciliants exercent inévitablement une influence sur les autres par leurs conduites, leurs réponses, l'expression de leur visage et leurs silences. En fait, nous sommes tous appelés à réagir aux renforcements ou aux punitions des autres, à en produire nous-mêmes, à observer et à imiter d'autres personnes

et à devenir nous-mêmes un modèle pour d'autres individus. Selon les psychologues adeptes du béhaviorisme, nous ne pouvons éviter les lois de l'apprentissage et, puisque les gens modifient constamment l'environnement, de façon planifiée ou non, la question importante réside dans l'application planifiée et réfléchie de ces principes, de manière à améliorer notre propre vie et celle des autres. Comme l'observait Skinner, cité dans Bjork (1993), à propos des critiques à l'encontre de sa société idéale « Walden Two » planifiée selon les principes de l'apprentissage: « Laisser le hasard modeler un milieu de vie, c'est acceptable. Laisser une personne le modeler, c'est nocif. »

## 2 Comprendre que le simple fait de nommer un comportement ne l'explique pas

Par l'analyse détaillée des mécanismes qui assurent la constance et le changement dans le comportement, les béhavioristes ont amené de nombreux psychologues à préciser de façon scientifique leur explication du comportement. Qu'apprend-on en disant qu'un homme est incapable de s'empêcher de boire parce qu'il est alcoolique? On pourrait tout aussi bien dire que cet homme boit parce qu'il boit ! De même, affirmer qu'un garçon refuse de faire le ménage dans sa chambre en raison d'une disposition interne appelée « paresse » (il est paresseux à cause de sa paresse) n'explique rien et n'indique sûrement pas comment réagir à ce comportement. Un béhavioriste chercherait plutôt à déterminer ce qui renforce la « paresse » du garçon : l'occasion de faire quelque chose de plus intéressant, comme s'allonger et regarder la télévision ? Un théoricien de l'apprentissage social et cognitif chercherait à en savoir davantage sur les modèles de ce garçon (ses parents sont-ils également paresseux?), sur ses attitudes (peut-être ne voit-il aucune raison de mettre de l'ordre dans sa chambre), sur sa socialisation sexuelle (peut-être a-t-il appris qu'un « vrai » garçon ne passe pas l'aspirateur).

## 3 Rendre possible un grand nombre d'applications pratiques

Le béhaviorisme est surtout connu pour son côté pragmatique, terre-à-terre si l'on peut dire. Là où d'autres psychologues chercheraient à analyser vos motivations ou à vous convaincre d'accepter votre tempérament inné, les béhavioristes vous indiqueraient quoi *faire*. On a parfois accusé les théoriciens de cette perspective de considérer les gens comme des pantins à la merci de l'environnement, mais ce reproche est injustifié. L'ensemble des béhavioristes considère que les individus peuvent et doivent jouer un rôle actif dans la création de milieux mieux adaptés, pour eux-mêmes et pour autrui. Si nous voulons que les enfants soient équilibrés sur le plan émotionnel, il faut apprendre à les éduquer de manière à favoriser cet équilibre émotionnel. Si nous voulons vivre dans un monde paisible, il vaut mieux ne pas attendre que les gens et les choses changent tout seuls; on doit plutôt intervenir pour modifier l'environnement de façon à ce que la coopération soit citée en exemple et renforcée, que les gens malhonnêtes ne puissent triompher ni se maintenir au pouvoir.

Les théories de l'apprentissage social et cognitif sont facilement applicables à la résolution de problèmes personnels et sociaux, parce qu'elles mettent l'accent sur l'interaction de l'individu et du milieu et, plus particulièrement, sur les attitudes et les attentes que doit développer une personne pour acquérir la motivation de changer son environnement. Voici quelques-uns des apports de recherches issus de cette approche.

## Accroître le sentiment d'efficacité personnelle

L'acquisition et l'accroissement du sentiment d'efficacité personnelle peut résulter de programmes enseignant certaines habiletés, fournissant des modèles et procurant des renforcements appropriés (Ozer et Bandura, 1990). Par exemple, au cours d'une étude menée auprès de 24 étudiants de deuxième cycle en études commerciales, les chercheurs ont incité certains étudiants à percevoir la capacité à prendre des décisions de gestion comme une habileté qui s'acquiert et s'améliore par la pratique, et ils ont amené les autres à croire au contraire que les habiletés de gestion découlent de «processus cognitifs fondamentaux» présents chez certains individus seulement (Wood et Bandura, 1989). Les chercheurs ont constaté que le fait d'apprendre à concevoir les habiletés de gestion comme des *habiletés acquises* «a entretenu chez les étudiants un sentiment très persistant de leur propre efficacité», si bien qu'ils se sont évertués à atteindre des objectifs organisationnels très difficiles, ce qui leur a permis d'améliorer leur performance, et les a convaincus par conséquent de leur efficacité personnelle.

### Se fixer des objectifs

Un individu réalisera plus de projets s'il se fixe des objectifs élevés mais réalistes. Si deux personnes ont les mêmes habiletés, celle qui se fixe des buts précis, de difficulté moyenne, travaillera plus longtemps et accomplira plus de choses que celle qui se fixe des buts vagues et faciles à atteindre, ou qui ne se fixe aucun but (Locke et Latham, 1990). Lorsque l'objectif visé est imprécis, comme «Je vais travailler plus fort», l'individu ne sait ni quelle ligne de conduite suivre pour l'atteindre ni quels critères appliquer pour décider s'il l'a atteint (que signifie « plus fort»? ). La personne qui se fixe un but bien déterminé, comme «Je vais étudier deux heures chaque soir, plutôt qu'une, et je vais lire 25 pages, plutôt que 15 », définit en même temps une ligne de conduite et des critères d'évaluation. De plus, comme on l'a vu précédemment, les personnes qui déterminent leurs buts en fonction de l'apprentissage plutôt que de la performance ont tendance à persister davantage dans leurs efforts même si elles essuient des échecs.

### Améliorer ses habitudes de vie

Comment peut-on amener des individus à modifier leurs habitudes de vie et à mieux prendre soin d'eux-mêmes, surtout s'ils ont déjà un problème de santé, comme le diabète ou une maladie cardiaque, ou s'ils sont particulièrement susceptibles de contracter certaines maladies? Une solution fréquemment employée consiste à leur faire peur et à les submerger d'informations. A l'opposé, les adeptes du comportementisme social et cognitif ont remporté beaucoup plus de succès en visant à accroître le sentiment d'efficacité personnelle de ces personnes (Lau, 1982), en leur procurant des modèles sachant faire face à un échec ou à une défaillance, ou encore en leur enseignant à examiner leurs symptômes physiques sous un autre angle et à les surmonter (Bandura, 1992; Meyerowitz et Chaiken, 1987; Taylor, 1995).

Les stratégies de vente dont le but premier est la modification des comportements des consommateurs fournissent peut-être l'exemple le plus éloquent de l'utilisation des principes de l'apprentissage dans la vie courante. Les efforts des publicitaires peuvent être observés partout : les programmes de vols gratuits alloués aux grands voyageurs, les soldes offerts par les manufacturiers d'automobiles ou les rabais consentis par les assureurs aux

non-fumeurs et aux bons conducteurs. Néanmoins, comme toutes les autres approches, le béhaviorisme a des limites, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique.

### Limites de la perspective béhavioriste

Les nombreux succès du béhaviorisme n'occulent pas une de ses limites inhérentes. Les béhavioristes traditionnels et les partisans du béhaviorisme social et cognitif ont tendance à étudier une influence de l'environnement à la fois : un modèle parental, les réactions d'un professeur, les formes de renforcement dans une situation donnée, la croyance d'efficacité personnelle, etc. Pourtant, dans la vie de tous les jours, chaque personne est susceptible d'être influencée par une multitude d'éléments. Il s'agit d'un problème difficile à résoudre pour les chercheurs de cette perspective. Lorsque presque tout *peut* avoir une influence sur un comportement donné, il peut s'avérer très ardu de démontrer qu'un aspect particulier de l'environnement a une influence précise sur le comportement visé. C'est comme essayer de prendre avec sa main un peu de brouillard : on sait qu'il est là mais on n'arrive pas à le saisir. C'est pourquoi les explications que les chercheurs adeptes du béhaviorisme apportent à des phénomènes complexes comme les traits de personnalité, les préférences liées au genre, l'agression, etc., semblent ne pas décrire l'ensemble du phénomène en question. Leurs réponses prennent souvent la forme suivante : «Bien, vos parents jouent un rôle dans votre vie, ainsi que vos attitudes et les expériences particulières que vous avez connues, de même que les coutumes issues de votre culture, et ce que votre religion enseigne, et...» Il faut donc faire preuve de prudence dans l'analyse de certaines conduites, et tâcher notamment d'éviter les écueils suivants.

#### 1 La réduction aux influences environnementales

Il est entièrement faux de penser que le béhaviorisme considère les individus comme des êtres aussi malléables que de la pâte à modeler, ou que l'on peut transformer tout individu à notre guise si on le place dans l'environnement approprié. Essayer de réduire le comportement humain aux facteurs environnementaux correspond à la même erreur que de vouloir tout réduire aux facteurs biologiques. Ce qu'il importe de savoir, c'est que les caractéristiques génétiques et les attributs biologiques imposent des limites bien définies à ce qu'un individu ou une espèce peut apprendre, et ce quel que soit l'environnement où ils sont appelés à évoluer.

Les théoriciens modernes de l'apprentissage, béhavioristes ou autres, ont inclus ce fait dans leurs théories. Ils reconnaissent que tout organisme semble avoir des prédispositions biologiques qui lui permettent d'apprendre certaines choses plus facilement que d'autres, et que les procédures de conditionnement donnent de meilleurs résultats lorsque l'on tire parti de ces tendances innées. L'exemple de Keller et Marian Breland (1961), deux psychologues devenus dresseurs, illustre bien ce qui peut arriver lorsque l'on ne tient pas compte des contraintes biologiques. Ils ont constaté que les animaux avaient souvent de la difficulté à apprendre des tâches qui semblaient faciles. Par exemple, un cochon qu'on avait entraîné à transporter un gros jeton en bois et à le mettre dans une tirelire, laissait tomber celui-ci par terre, le poussait du groin, le lançait en l'air, puis fouillait le sol pour le reprendre. Ce comportement bizarre retardait l'administration de l'agent de renforcement, de sorte qu'il s'expliquait difficilement à l'aide des principes du conditionnement opérant. Ce comportement instinctif propre au cochon, soit la tendance à utiliser son groin pour déterrer des racines comestibles, l'empêchait d'effectuer la tâche à laquelle il avait été entraîné. Les Breland ont appelé tendance instinctive ce retour à un comportement instinctif.

Les tendances innées des êtres humains sont également susceptibles d'influer sur la rapidité de l'apprentissage, ou même sur le fait que celui-ci se produise ou non. Rappelez-vous ce psychologue, dont nous avons parlé au chapitre 6, qui, à la suite d'une procédure de conditionnement répondant, a fini par détester la sauce béarnaise. En laboratoire, le conditionnement exige habituellement plusieurs essais et il a plus de chances de se produire si le stimulus inconditionnel suit immédiatement le stimulus conditionnel. Pourtant, dans le cas de la sauce béarnaise, l'apprentissage a eu lieu au moyen d'une unique association de la sauce avec la maladie, même si un long intervalle temporel a séparé les stimuli inconditionnel et conditionnel. De plus, ni la femme du psychologue ni l'assiette dans laquelle il avait mangé ne sont devenues des stimuli conditionnels provoquant la nausée, même si ces deux éléments ont été eux aussi associés à la maladie. Des recherches suggèrent que les êtres humains, de même que certains animaux, sont biologiquement prédisposés à associer la maladie à une saveur plutôt qu'à une lumière ou à un son par exemple (Garcia et Koelling, 1966; Seligman et Hager, 1972). Cette tendance favorise la survie des espèces : le fait de manger un aliment avarié risque davantage d'entraîner une maladie que le fait d'être exposé à une lumière ou d'entendre un son. C'est probablement la raison pour laquelle le conditionnement qui s'est produit à l'égard de la sauce béarnaise a été si rapide en dépit du délai entre les deux stimuli. Inversement, lorsque l'on s'efforce de modifier le comportement humain sans tenir compte des données biologiques, on aboutit souvent à un échec.

## 2 L'erreur de croire que, si un comportement est appris, il peut facilement être modifié

Certains théoriciens ont tort de penser que toutes les influences biologiques sont nécessairement permanentes, et d'autres que tous les apprentissages acquis dans le passé peuvent être modifiés. Ainsi, les études effectuées par des chercheurs dans le domaine de la perspective biologique ont montré que les comportements fortement influencés par la génétique peuvent changer jusqu'à un certain point, en fonction des attitudes, des attentes de la culture et des expériences personnelles. A l'opposé, on observe que des conduites et des croyances apprises au fil des ans, telles les convictions religieuses, peuvent devenir quasiment impossibles à changer.

Tout au long de l'histoire, comme nous l'avons souligné dans la partie consacrée à la perspective biologique, des individus ont eu recours à des arguments biologiques pour justifier la subordination des femmes, légitimer les iniquités raciales et maintenir le *statu quo* social et politique (Fausto-Sterling, 1985; Gould, 1981; Hubbard, 1990). Il n'est donc pas surprenant que la perspective béhavioriste attire les personnes prônant l'égalitarisme et le changement social, et que toutes celles qui souhaitent vivre dans un monde où les préjugés et les stéréotypes sexuels occuperaient une place moins importante trouvent un certain réconfort dans l'idée que la nature humaine est malléable et que l'on peut désapprendre ce que l'on a appris.

Revenons à la question complexe de la socialisation sexuelle abordée au début de ce chapitre, c'est-à-dire, le processus par lequel les garçons et les filles apprennent les traits, les attitudes et les comportements que la société dans laquelle ils grandissent juge appropriés aux personnes de leur sexe. Les psychologues féministes et les adeptes de la perspective biologique s'affrontent souvent sur ce sujet. Pour leur part, les psychologues féministes pensent que

la quasi-totalité des différences entre les sexes, qu'il s'agisse de la préférence pour certains jouets, des comportements agressifs ou de l'intérêt envers les mathématiques, sont en fait apprises. Ces psychologues affirment qu'il n'existe pas de gène déterminant que telle personne deviendra médecin (en Russie, un plus grand nombre de femmes que d'hommes choisissent cette profession) ou portera une jupe (en Écosse, les hommes en portent à l'occasion de certaines cérémonies). Il semble également que, même si les parents et les professeurs croient agir de la même façon envers les enfants des deux sexes, ils ont tendance à renforcer et à punir, sans en être conscients, certaines conduites qu'ils associent soit aux garçons, soit aux filles. L'hypothèse des psychologues féministes est que la plupart des différences entre les sexes s'atténueront et finiront par disparaître si on élimine les images sexistes des livres, de la télévision et de la musique populaire, si on montre aux parents et aux enseignants comment reconnaître les pratiques favorisant les stéréotypes sexuels et comment y mettre fin, et si on inculque aux enfants des valeurs égalitaires.

Les adeptes de la perspective biologique pensent au contraire que certaines différences entre les sexes sont dues aux hormones, aux gènes et à la latéralisation du cerveau. Selon ces psychologues, les parents et les adultes ne font que refléter les différences liées au sexe, ils ne les causent pas. Ils citent des études montrant que les filles ayant reçu des androgènes (hormones mâles) au stade fœtal ont par la suite témoigné plus que les autres filles une préférence pour les jouets de garçons, comme les automobiles, les voitures de pompiers et les jeux de construction (Berenbaum et Mines, 1992). Ces résultats, conjugués à l'observation que les parents ne traitent pas leurs enfants différemment suivant leur sexe, amènent les psychologues adeptes de la perspective biologique à affirmer qu'un «substrat biologique détermine les préférences pour des jouets et des jeux» (Lytton et Romney, 1991). C'est ainsi que le débat sur l'origine des différences sexuelles se poursuit, les uns favorisant les forces de l'apprentissage et les autres, les forces biologiques.

Il est sans doute possible d'échapper à la pensée dichotomique qui caractérise ce débat depuis si longtemps. Supposons qu'il y ait réellement un «substrat biologique» aux préférences des enfants pour des jouets. Qu'apprendrait-on alors de plus sur les intérêts professionnels d'un adulte ou sur sa conception des genres ? La réponse est la suivante : fort peu de choses. En effet, en grandissant, les enfants acquièrent des intérêts professionnels d'adultes qui n'ont pour ainsi dire rien à voir avec la biologie mais bien plus avec, par exemple, les emplois qui leur paraissent accessibles (Kantor, 1977/1993). Supposons maintenant que des facteurs biologiques contribuent à des différences sur le plan de certaines habiletés entre garçons et filles: quelles en seraient les conséquences à l'âge adulte ? Par exemple, s'il s'avérait que les filles ont *en moyenne* des résultats inférieurs à ceux des garçons dans certains types de raisonnements mettant en oeuvre la visualisation spatiale, cela signifierait-il que *chaque* fille devrait abandonner une carrière en mathématiques ou en sciences comme nombre d'entre elles en mènent actuellement? D'un autre côté, les garçons éprouvent en moyenne plus de difficultés de lecture que les filles. Devrait-on tous les écarter des emplois qui exigent cette habileté? La réponse à ces deux questions est simple: il vaudrait mieux mettre au point des programmes qui permettraient tant aux filles qu'aux garçons d'améliorer leurs habiletés là où ils semblent accuser un retard.

Certains théoriciens croient qu'accepter l'existence de différences entre les genres renvoie nécessairement à une cause biologique, ce qui à leurs yeux signifie l'impossibilité de changer cet état de choses. En fait, c'est plutôt en reconnaissant les différences entre les genres, et en faisant preuve d'ouverture d'esprit quant aux



multiples causes possibles, que l'on trouvera sans doute les meilleures façons de réduire ou d'éliminer leurs répercussions négatives.

### 3 La simplification à outrance dans l'application des techniques de l'apprentissage

En insistant sur la complexité des facteurs qui influent sur l'individu tout au long de sa vie, les théories de l'apprentissage social et cognitif nous mettent en garde contre une tendance à trop simplifier, tant dans l'analyse du comportement que dans l'intervention. Il peut être tentant d'appliquer les principes de l'apprentissage aux problèmes qui surgissent dans la salle de classe, au travail ou à la maison en s'en remettant à une sorte de béhaviorisme populaire et simpliste. Dans ce cas, Alfie Kohn (1993) fait observer que le chantage et les menaces sont la règle: «Si tu fais ceci, je te donnerai cela.» Il déplore que, aux États-Unis, les lieux de travail soient devenus «d'énormes boîtes de Skinner munies de terrains de stationnement», des endroits où des programmes d'incitation au travail simplistes et fondés sur la compétition ont remplacé les principes de gestion responsables. On y suppose implicitement que la carotte et le bâton sont les seuls moyens de motiver un individu.

Cette attitude, selon Kohn, peut avoir des répercussions néfastes. Les enfants apprennent à craindre les enseignants ou à dépendre d'eux, et les travailleurs éprouvent des sentiments analogues envers leur employeur. Lorsqu'une personne se préoccupe de savoir *comment elle s'en tire*, elle ne peut pas se concentrer entièrement sur *ce qu'elle fait*. Chacun a tellement peur d'échouer qu'il refuse de prendre des risques. Lorsque le nombre d'élèves susceptibles d'obtenir un A, ou le nombre de travailleurs susceptibles d'être élus «employé du mois» est limité, les individus commencent à se méfier les uns des autres, à se décourager lorsqu'ils «perdent» et à refuser de faire preuve de coopération. Personne ne prend le temps d'analyser la situation pour déterminer la ou les causes de la performance médiocre et personne ne s'interroge sur le bien-fondé de renforcer tel ou tel comportement.

Skinner s'opposait au béhaviorisme populaire tout autant que Kohn. Il n'a jamais prôné l'utilisation de renforçateurs extrinsèques, qui ne constituent en fait qu'une forme de chantage déguisé. Skinner (1987) a déploré au contraire que tant de personnes s'ennuient et se sentent déprimées parce que leur vie est surtout fondée sur le plaisir de consommer des renforçateurs extrinsèques au détriment d'une vie plus active davantage tournée vers la satisfaction intrinsèque. « Les gens ont de belles choses sous les yeux, ils écoutent une belle musique et assistent à des spectacles captivants, dit Skinner, mais les seuls comportements renforcés consistent à regarder, écouter et prêter attention.» Il arrive trop peu souvent, ajoute-t-il, que des personnes soient renforcées pour leur créativité, leur empressement à prendre des risques, leur participation ou le fait d'avoir tenu un pari. Il arrive aussi trop peu souvent qu'elles aient l'occasion d'être fières du travail qu'elles ont accompli ou de faire preuve d'initiative quant au choix des activités auxquelles elles s'adonnent. Skinner était tout à fait conscient de l'importance des renforcements intrinsèques.

En dépit des problèmes énumérés ci-dessus, les béhavioristes croient que, si la société tirait davantage parti des principes de l'apprentissage, elle s'en porterait beaucoup mieux. On peut particulièrement bien saisir les espoirs que font naître cette perspective et les principaux problèmes auxquels elle fait face en examinant la

portée des principes de l'apprentissage dans deux champs d'application importants: la modification du comportement et l'intervention en éducation.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.2. Le rôle de l'environnement
- 3.1. La pensée

### **Extrait n°11**

**Mariné, C. et Escribe, C. (1998). Histoire de la psychologie générale. Du béhaviorisme au cognitivisme. Paris : In Press Editions. pp 55-56,60-66 et 95-99**

#### *Le béhaviorisme, premier paradigme de la psychologie générale*

Le paradigme béhavioriste définit un ensemble de problèmes d'étude, un programme et une méthodologie pour une psychologie conçue comme la science du comportement (*béhavior* = comportement). En tant que paradigme, il comporte un versant théorique et un versant méthodologique. L'histoire retiendra surtout ce second versant. Rares sont de nos jours les psychologues qui défendent un béhaviorisme radical, c'est-à-dire qui défendent aussi les conceptions de l'homme et les aspects théoriques de cette école.

Le béhaviorisme a pris naissance aux États-Unis ou, plus qu'en Europe, il a dominé les conceptions et les recherches psychologiques durant la première moitié de ce siècle. Cependant, d'un point de vue historique, il convient de signaler qu'un projet de même nature avait été formulé, dès 1908, par le Français Henri Piéron\* (1881-1964). Lors d'une leçon inaugurale prononcée à l'École des Hautes Études, il présente, pour la première fois, une conception nouvelle de la psychologie scientifique. On peut lire dans ce texte : "Il est possible autant que nécessaire non point de nier mais d'ignorer la conscience dans les recherches sur le psychisme des organismes. Mais si ces recherches ne portent pas sur la conscience, sur quoi donc porteront-elles qui ne soit déjà étudié par la physiologie ? Elles porteront sur l'activité des êtres et leurs rapports sensori-moteurs avec le milieu, sur ce que les Américains appellent *'the béhavior'* (...) et sur ce que nous sommes en droit d'appeler le comportement des organismes."

Pour la première fois est ainsi formulé le programme de la psychologie, science du comportement, psychologie qui englobe à la fois la psychologie humaine et la psychologie animale. Toutefois, ce manifeste ne suscitera pas en France, ni ailleurs, de "révolution piéronniste". Il faudra attendre quelques années de plus pour que soient formulées, sous la plume de Watson, les bases doctrinales d'une véritable école paradigmatique.

Pour développer le paradigme béhavioriste nous présenterons, dans un premier temps, l'œuvre de Watson et le contexte intellectuel dans lequel elle s'est développée. Dans un deuxième temps, nous examinerons sa conception générale de la psychologie, c'est-à-dire les critères que doit remplir, selon lui, la psychologie pour accéder au statut de discipline scientifique et l'objet qu'elle se doit d'étudier, à savoir le comportement. Puis, nous décrirons la méthode d'étude préconisée par Watson et la manière dont il rend compte de la construction des comportements. Dans ces sections, nous ferons état, non seulement des propositions de Watson, mais aussi des positions théoriques et des recherches empiriques qui font influence. La psychologie béhavioriste ne se résume pas à l'œuvre de Watson. De nombreux chercheurs ont contribué au développement, mais aussi au dépassement de sa conception. Dans ce chapitre, nous présenterons tout d'abord un exemple du développement orthodoxe du béhaviorisme, à travers les travaux de Skinner (§ 5.), puis le projet ambitieux de Hull d'inscrire le béhaviorisme dans une démarche hypothético-déductive (§ 6.). Une dernière section dégagera les apports et limites du paradigme béhavioriste.

### La conception watsonnienne de la psychologie

Dans son texte fondateur de 1913, Watson écrit: "La psychologie telle que le béhavioriste la voit est une branche expérimentale purement *objective* des sciences naturelles. Son but théorique est la *prédiction* et le *contrôle* du comportement" (p. 158). Cette citation présente les critères et l'objet de la psychologie selon Watson.

### La nécessité de fonder une psychologie objective

Illustrons ce premier critère à partir d'une petite histoire qui a cours chez les psychologues et que l'on trouve rapportée par P. N. Johnson-Laird, professeur de psychologie. C'est l'histoire de deux béhavioristes qui font l'amour. A la fin, l'un des partenaires dit à l'autre : "J'ai observé que c'était bien pour toi, mais comment c'était pour moi ?" A travers cette phrase, réfléchissez un instant à ce que Watson attend d'un psychologue béhavioriste : qu'en toute circonstance, il se refuse à l'introspection pour s'en tenir à des observations objectives d'autrui.

Ce premier critère d'objectivité se fonde en effet sur une critique acerbe de la psychologie introspective. "Le béhaviorisme, dit-il, estime que la conscience n'est un concept ni défini, ni utilisable (...) et la croyance en l'existence de la conscience nous ramène aux anciens jours de la superstition et de la magie (...) La psychologie introspective est fondée sur des hypothèses erronées et ne pourra jamais parvenir à des conclusions vérifiables" (Watson cite *in* Naville, 1942, p. 15 de l'édition 1963).

Vérifiable, le mot est lâché. Ce que Watson nie en priorité à la psychologie introspective, c'est la fidélité de ses observations, c'est sa capacité à produire (du fait de la nature même de sa méthode) des faits fiables, des faits suffisants pour pouvoir servir de preuve aux affirmations théoriques (hypothèses) tenues sur la conscience. Autrement dit, la conscience ne peut être un objet d'étude scientifique. L'argument avancé ici par Watson est d'ordre méthodologique. On notera cependant qu'entre 1913 et 1919 sa pensée évoluera : de l'affirmation de l'impossibilité d'étudier scientifiquement la conscience (béhaviorisme méthodologique), il passera à la négation de la conscience en tant que réalité ou entité (béhaviorisme ontologique).

Pour Watson, au plan méthodologique, le problème de la fidélité des observations est résolu par l'emploi d'une méthode objective. Une méthode objective est une méthode qui permet d'établir des faits publics, c'est-à-dire

des faits qui peuvent être constatés et vérifiés par des observateurs extérieurs, ou encore (comme le dit Guillaume, 1946) des faits qui peuvent faire l'objet d'un accord entre plusieurs observateurs extérieurs et indépendants. De ce point de vue, la méthode introspective n'est pas scientifique : les faits observés par les yeux de l'esprit (même s'ils sont entraînés) ne peuvent être établis que par une seule personne, celle qui s'introspecte. Ils sont privés, donc invérifiables : un observateur extérieur (ou plusieurs) ne peut ni voir, ni toucher les états mentaux du sujet qui s'introspecte ou, selon l'expression de Watson "personne n'a jamais touché une âme".

Mais en changeant de méthode, on change conjointement d'objet : demander aux psychologues d'être objectifs, c'est leur demander d'abandonner l'introspection et consécutivement leur objet (les faits de conscience) pour s'occuper de l'étude de faits observables de l'extérieur. Que sont ces faits observables ? Ce sont les comportements.

### L'objet de la psychologie : le comportement

Tilquin (1942) nous apprend que le terme *béavior* a d'abord été employé en chimie (1866), puis introduit en biologie, dès 1869, par Huxley et popularisé dans cette discipline et en psychologie animale par Jennings, en 1899. En psychologie humaine, Pillsbury est le premier, en 1904, à définir la psychologie comme science du comportement et Angell annonçait, en 1910, le remplacement de l'âme par le comportement. Watson reprendra le terme en le précisant.

Tout d'abord, pour Watson, le comportement correspond, en première approximation, à ce que l'on entend de façon habituelle, à savoir ce qu'un individu fait ou dit. Plutôt devrait-on dire, ce qu'un observateur peut voir faire ou entendre dire par une personne. Le comportement désigne les mouvements physiques ou les gestes, toute l'activité corporelle ou motrice d'un être vivant, comme lever le bras, se gratter la tête, faire de la bicyclette. Petite précision toutefois. Watson distingue deux types de mouvements : des mouvements explicites, c'est-à-dire observables directement et des mouvements implicites, c'est-à-dire des mouvements que l'on ne peut observer que par l'intermédiaire d'instruments d'observation spécifiques, parce que ces mouvements se déroulent dans l'organisme. Ce sont les mouvements musculaires ou glandulaires, comme les battements du cœur, les sécrétions des glandes salivaires.

En première acception, se comporter équivaut donc à l'ensemble des mouvements physiques externes et internes d'un organisme vivant. Mais, dans la terminologie béavioriste, la notion de comportement désigne quelque chose de plus.

Prenons quelques exemples : une lumière très intense affecte vos organes ou récepteurs sensoriels visuels. Qu'observe-t-on ? Vos pupilles se rétractent, vos paupières s'abaissent et, grand soulagement, la lumière vive n'excite plus vos yeux. Vous avez faim, votre estomac se tord dans tous les sens, ces crampes des muscles stomacaux poussent votre corps à se déplacer jusqu'à la cuisine où il se met à s'alimenter ; une fois rassasié, les contractions musculaires de votre estomac disparaissent,... mais voilà que quelqu'un sonne à la porte et vous vous mettez de nouveau en mouvement.

### *Que montrent ces exemples ?*

D'une part, un mouvement a toujours une cause, c'est-à-dire qu'il constitue une réaction à quelque chose. Ce quelque chose qui pousse l'organisme à agir, est appelé, en langage béavioriste, un stimulus (étymologiquement

"aiguillon"). Watson emploie le terme stimulus dans son sens physiologique, c'est-à-dire tout ce qui, en affectant les organes sensoriels, déclenche un mouvement réactionnel de ou dans l'organisme. Ces stimuli ont tous des propriétés physiques mesurables (par ex. intensité de la lumière), mais certains de ces stimuli sont en provenance du milieu extérieur (la lumière, la sonnerie), d'autres sont internes, proviennent de l'intérieur de l'organisme (par ex. les crampes musculaires de l'estomac). On peut souligner ici les deux fonctions des muscles, organes moteurs de la réaction et sources de stimulation.

D'autre part, les mouvements réactionnels causés par des stimuli servent à quelque chose : ils ont une fonction d'adaptation ou plutôt d'ajustement. "Par ajustement, disait Watson, nous voulons dire qu'en se mouvant l'organisme modifie son état physiologique de telle façon que le stimulus ne provoque plus de réaction" (*in Naville, op. cit.*, p. 41). Cette adaptation reste provisoire : dès qu'un sujet a réagi à un stimulus, d'autres stimuli surviennent et appellent d'autres réactions adaptatives.

En résumé, pour Watson, l'objet ou fait d'étude de la psychologie, c'est le comportement. Le comportement n'est pas seulement la réaction, mais avant tout :

*une liaison*, une relation, entre *un stimulus* (objet physique et objectivement observable et mesurable) provenant du milieu externe ou interne et *une réponse* (mouvement externe ou interne objectivement observable et mesurable), produite par un organisme en réaction aux stimuli qui l'affectent.

Ces réponses ayant une fonction adaptative, les comportements, les relations Stimulus-Réponse (S-R) sont les faits d'adaptation étudiés par la psychologie scientifique.

$$S \rightarrow R \quad \text{ou} \quad R = f(S)$$

Examinons quelques instants ce que nous venons de dire du béhaviorisme, notamment les exemples choisis à titre illustratif de l'objet. On pourrait penser que la psychologie béhavioriste s'intéresse en définitive à des comportements, des liens S-R simples, partiels (un stimulus – une réponse), à des comportements qui ressemblent fort à des "réflexes organiques", incluant des réponses toutes faites, données en quelque sorte dès la naissance. Si tel était le cas, la psychologie béhavioriste serait bien restrictive quant à son domaine d'étude. L'homme n'est pas qu'un paquet de réflexes ; du bébé à l'adulte, des comportements nouveaux apparaissent, se développent, s'affinent. Si comme un bébé, l'adulte transpire, respire, naturellement, en revanche, il sait faire des choses nouvelles, comme arrêter un véhicule à un feu rouge, se déplacer dans une ville, construire une maison, taper sur un clavier d'ordinateur, fuir en voyant un lion, écrire un livre, faire un discours,... Soit, en plus des réponses réflexes, il émet des réponses apprises simples (comme feu rouge → appui sur la pédale de frein) ou complexes (comme taper un texte ou jouer du piano) consistant en un ensemble intégré de plusieurs réactions. Ces réponses apprises constituent-elles également un objet d'étude pour les béhavioristes ? Écoutons la réponse de Watson : "Je note attentivement le comportement (des nouveau-nés) à la naissance, quelles formes nouvelles de comportement non appris se développent à intervalles définis après la naissance. J'étudie également comment la formation d'habitudes peut se déclencher chez ces très jeunes enfants et je note les divers facteurs qui aident à la formation de nouvelles habitudes. En d'autres mots, je commence à distinguer par mes observations la part du comportement humain qui est innée de celle qui est acquise. Cela aussi est de la psychologie. (...) Tous les phénomènes liés aux êtres humains sont objectifs, même les choses que vous appelez maintenant 'mémoire' et 'pensée'." (Walson, 1926, *in Paicheler*, 1992, p. 298).

Comme l'illustre la réponse de Watson, le béhaviorisme a pour ambition d'analyser le comportement humain à tous les niveaux, "depuis celui du réflexe organique partiel jusqu'au niveau de la réponse professionnelle et sociale" (Naville, 1963, p. 47), soit jusqu'au niveau des comportements complexes et appris. Le paradigme béhavioriste a pour domaine d'étude toutes les formes d'adaptation de l'être humain. Les comportements spontanés et les formes d'adaptation acquises, c'est-à-dire les habitudes, se répartissent pour Watson en trois systèmes dont la définition watsonnienne peut réserver quelques surprises au lecteur.

Le premier système est constitué par *les émotions*, fonctions affectives dans le langage de la psychologie générale. Eh oui ! Pour Watson, les émotions comme la peur, la joie, l'amour, sont à concevoir en terme comportemental. Confronté à certaines stimulations (par exemple, la vue d'un lion), l'organisme répond par des réactions musculaires particulières (froncer les sourcils, ouvrir grand les yeux, prendre ses jambes à son cou...), réactions associées à des réactions implicites glandulaires et viscérales (comme la montée d'adrénaline). Une telle relation S-R décrit la peur en terme comportemental.

Le deuxième système est constitué par les *habitudes manuelles*, c'est-à-dire les comportements assurant l'utilisation ou la transformation du milieu, ainsi que les déplacements dans ce dernier (ouvrir une boîte, faire un gâteau, faire de la course à pied...). Ces habitudes, ou fonctions sensori-motrices, ne doivent être analysées qu'en termes de relation entre des stimuli et des réponses.

Le troisième système est constitué par les *habitudes du langage*, soit les fonctions cognitives du langage, de la mémoire et de la pensée, ou plus exactement, en termes watsoniens, le parler et le penser. Pour Watson, le langage est la parole articulée, c'est-à-dire la mise en mouvement des muscles de la bouche, de la langue, du larynx. Quant à la pensée, elle est la parole sub-vocale, muette et silencieuse. Penser, c'est se parler à soi-même. Comme le langage, la pensée est aussi analysable en termes de réactions, de mouvements musculaires<sup>3</sup>. Seulement, "la musculature qui exerce la fonction de penser", c'est-à-dire les muscles glosso-pharynges, étant cachée, ces mouvements qui se déroulent derrière le mur des lèvres fermées sont plus difficiles à observer, mais ce comportement sub-verbal est tout aussi objectif que jouer au base-ball. Comme l'a dit Lashley (1923), "*mind is behavior and nothing else*" (in Tilquin, *op. cit.*, p. 33).

Quel que soit le système d'habitude considéré, la mémoire est aussi un comportement puisqu'elle est la répétition d'une habitude antérieurement acquise (un geste, une émotion, un mot) lorsque le stimulus initial se présente à nouveau à l'individu.

En résumé, la psychologie béhavioriste a pour objet les relations stimulus-réponse. Watson ne limite pas le terme stimulus à son acception physiologiste, mais en étend la signification : "Au laboratoire, quand nous avons affaire à des facteurs relativement simples tels que des vibrations lumineuses ou des vibrations acoustiques (...) nous employons le mot stimulus. Par contre, quand les facteurs qui commandent aux réactions sont plus complexes, par exemple quand ils appartiennent à l'environnement social, nous parlons de *situation*." (Watson, in Tilquin, *op. cit.*, p. 105). De la même façon, le terme de réponse ou réaction désigne non seulement les réponses élémentaires, simples, mais aussi des systèmes de réponses intégrées, appelées *actes*.

En s'élaborant, ces relations S-R se constituent en familles d'habitudes que le psychologue doit étudier, non pas séparément, mais "comme un tout" dans le sens où tout stimulus déclenche des réactions tant viscérales (émotions) que musculaires (réponses manuelles) et laryngées (parler et penser).

### L'objectif de prédiction et du contrôle

Dans quel but un psychologue behavioriste se propose-t-il d'étudier et de produire des connaissances sur les comportements ? Il souhaite amener les individus à se comporter aujourd'hui autrement qu'ils ne le faisaient hier. La psychologie behavioriste vise à orienter, modifier l'activité comportementale des êtres vivants. "Le behaviorisme veut être la science qui (...) facilite aux hommes et aux femmes la réorganisation de leur propre existence et spécialement l'éducation de leurs enfants. Je voudrais pouvoir montrer comment nous ferions un riche et merveilleux individu de tout enfant bien portant, si seulement nous pouvions le former convenablement et lui fournir un univers où son organisation puisse s'exercer (...). Le monde changera si vous élevez vos enfants dans la liberté behavioriste." (Watson, *in* Naville, *op. cit.*, p. 344).

Comme l'indiquait la citation de Watson au début de cette section, cet objectif pratique sera atteint quand le psychologue parviendra à prédire et à contrôler les comportements : en langage behavioriste, ceci signifie que, connaissant le stimulus (S), le psychologue peut prédire la réponse (R) et que, pour contrôler ou produire une réponse souhaitée, le psychologue doit connaître le stimulus déclencheur.

soit une réaction R (connue), quel est le stimulus qui la provoque ?

S ?----- R connue

ou inversement, le stimulus S étant connu, quelle réponse peut-on prévoir ?

S connu----- R ?

Pour résoudre ces problèmes, le psychologue doit s'appuyer sur des connaissances décrivant les relations stables et répétables entre S et R, c'est-à-dire sur des *lois des comportements*. Comment établir ces lois sans faire intervenir des processus mentaux et sans recourir à l'introspection ? En généralisant la méthode utilisée en psychologie animale, à l'étude des comportements humains.

### Le conditionnement opérant: Skinner

Parmi la descendance plus ou moins affichée de Watson, certains élèves vont se distancier du behaviorisme radical watsonien, notamment Hull (§ 6) et Tolman (chapitre III). D'autres, plus rares, seront des fidèles. C'est le cas notamment de Burrhus Frederic Skinner (1904-1990).

Né le 20 mars 1904 en Pennsylvanie, Skinner a fait des études de médecine et de psychologie à l'Université de Harvard. Professeur de psychologie expérimental à Harvard, il est l'auteur de nombreux ouvrages scientifiques, depuis *The behavior of organisms : an experimental analysis* (1938), jusqu'à *Recent issues in the analysis of behavior* (1989). Parmi ses ouvrages accessibles en langue française, citons *La révolution scientifique de l'enseignement* (1968) et *L'analyse expérimental du comportement* (1969).

Loin de tuer le père spirituel, Skinner a prolongé les perspectives de Watson tant au plan fondamental qu'appliqué. Au plan fondamental, Skinner a complété le schéma S-R du comportement et proposé un principe général de l'apprentissage, dit du conditionnement opérant. Au plan appliqué, il a développé, en poursuivant les propositions watsonniennes, des techniques comportementales dans le domaine de l'éducation et de la psychothérapie.

### Aspects fondamentaux du béhaviorisme skinnérien

Au plan de la démarche scientifique, Skinner est, au même titre que Watson, un ardent défenseur de l'objectivité et du positivisme. Béhavioriste radical, il rejette toute théorie explicative du comportement. Cette position est clairement explicitée dans l'avant-propos et la dernière partie de son ouvrage *L'analyse expérimentale du comportement* dans lequel il compare les "faiseurs d'hypothèses" à des personnes douées de perception extra-sensorielle dont les prédictions correctes restent rares ou banales. Pas plus du faiseur d'hypothèse que de l'extralucide, il ne comprend ou ne partage la démarche : deviner une carte (c'est-à-dire faire une prédiction), puis retourner la carte pour voir, ou élaborer une hypothèse psychologique, enfin la mettre à vérification par une observation, tout cela est inutile ; dans les deux cas, la connaissance peut être obtenue par une simple observation directe.

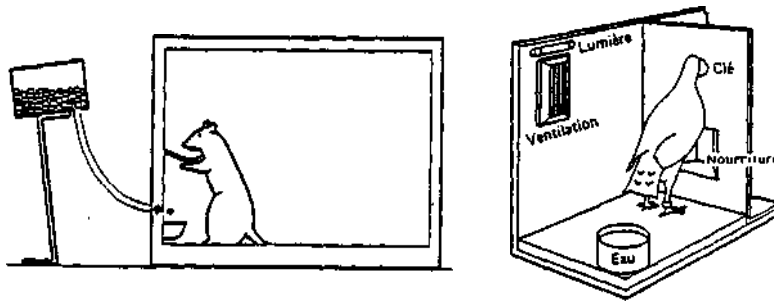
Skinner ne nie pas l'existence d'états internes (mentaux ou physiologiques), mais il ne leur accorde aucune utilité fonctionnelle dans la détermination et le contrôle des comportements. Pour lui, les états internes peuvent être considérés comme des courroies de transmission entre les stimuli et les réponses et, en aucune façon, ils ne peuvent modifier la relation S-R. Il est donc contre-productif de consacrer du temps à leur étude.

Si Skinner et Watson partagent une même position épistémologique, en revanche, Skinner a critiqué et corrigé la conception watsonnienne des comportements (schéma S-R) et de leur acquisition (apprentissage par conditionnement classique). Pour lui, cette conception est insuffisante car elle ne rend pas compte d'un certain nombre d'observations : parfois, des stimuli connus ne provoquent aucune réaction, ou inversement, des réponses apparaissent sans qu'il soit possible d'identifier les stimuli déclencheurs. Autrement dit, les études S-R ne rendent pas toujours compte de la probabilité d'apparition (ou d'acquisition) d'une réponse. D'où la critique faite par Skinner au schéma S-R : "La formulation du comportement en termes S-R pêche par une grave omission... Aucune description des relations entre l'organisme et son milieu n'est complète si elle n'inclut pas l'action du milieu sur l'organisme après qu'une réponse a été produite" (1971, p. 20). Il est nécessaire, dans l'analyse des comportements et de leur acquisition, de prendre en compte les effets, sur l'organisme, des conséquences d'une action. Le problème à traiter est alors le suivant : comment quelque chose qui suit le comportement peut-il avoir un effet sur lui ? Une première réponse consiste à élaborer une explication finaliste : puisque les effets suivent la réponse, on peut être tenté d'attribuer au comportement un but, une intention, soit dire que le sujet connaissait l'utilité de son action. Ceci revient à expliquer ce que fait l'homme par des événements (buts, fins, connaissances) qui se déroulent dans sa tête. Quelle hérésie pour un béhavioriste radical ! La seconde réponse qu'adoptera Skinner est inspirée par les travaux expérimentaux sur l'apprentissage de Thorndike et en particulier par la loi de l'effet. A relire le passage consacré à Thorndike, le lecteur peut facilement constater que le comportement est déterminé non seulement par des stimuli antécédents, mais aussi par les événements conséquents qu'il procure.

Pour étudier systématiquement le rôle des conséquences externes des actions sur l'élaboration comportementale, Skinner a inventé un dispositif expérimental de base à la fois plus simple et plus sophistiqué que celui de Thorndike permettant notamment de réduire l'intervention humaine, donc le risque de variables parasites. Ce



dispositif standard est constitué d'une cage dans laquelle un animal (rat, pigeon) affamé est enfermé. La cage ou boîte de Skinner comprend un levier ou une clé (pastille); l'appui sur celui-ci déclenche un mécanisme distributeur de nourriture. La cage est également dotée d'un dispositif automatique enregistrant les actions de l'animal.



Ce dispositif opérationnalise le modèle skinnérien du comportement. Ce modèle comporte trois composantes dont l'ensemble des relations est appelé "contingences de renforcement".

— Le (ou les) stimuli discriminatif(s) : ceux-ci n'ont pas, à la différence des stimuli watsoniens, le pouvoir de déclencher à eux seuls une action. Ils interviennent à titre de condition ou de signal précédant l'émission de l'action. Dans le dispositif standard, le stimulus est le levier ou la clé.

— La réponse, appelée réponse opérante (RO) : elle n'est pas seulement une réaction au stimulus, mais un moyen d'obtenir une sanction positive ou d'éviter une sanction négative. Dans le dispositif, l'appui du levier ou le coup de bec sur la pastille constitue la réponse.

— Les conséquences des actions ou stimuli (agents) renforçateurs (AR): dans le dispositif, l'agent renforçateur est la nourriture. Les agents renforçateurs ont le pouvoir de déterminer la fréquence ou la probabilité d'établissement d'une relation S-R au cours de l'apprentissage. Un renforçateur positif (comme la nourriture) a un effet de renforcement de la réponse opérante et inversement pour un renforçateur négatif (comme un choc électrique).

Cette forme d'apprentissage développée par Skinner appartient à la classe dite "apprentissage instrumental" (selon Hilgard et Marquis, 1940). On peut ranger également dans cette classe d'apprentissage les dispositifs de type boîte de Thorndike, labyrinthes de Small. Le qualificatif "instrumental" vient du fait que dans ces apprentissages l'obtention d'une récompense (renforcement positif) ou l'évitement d'une punition (renforcement négatif) dépend de ce que fait le sujet, de sa réponse. Celle-ci "est l'instrument dont dispose le sujet pour exercer une influence sur la suite des événements et il doit apprendre à l'utiliser" (Reuchlin, 1977, p. 136). Pour sa part, Skinner préféra parler de "*conditionnement opérant*" pour caractériser sa procédure car le terme instrumental lui paraît ambigu ; en effet, il peut évoquer l'utilisation d'un outil ou d'un instrument par l'organisme (on trouvera également dans la littérature les qualificatifs de skinnérien ou de Type II). Conditionnement pavlovien et conditionnement skinnérien se distinguent essentiellement par le fait que, dans le conditionnement classique, l'agent renforçateur (SI), ou plutôt son obtention, est indépendante de l'action de l'organisme. C'est l'expérimentateur qui met la viande dans la gueule du chien. La réponse de salivation n'est pas un moyen d'obtenir la récompense ; c'est une réaction au stimulus. C'est pourquoi Skinner propose d'appeler ce conditionnement le "*conditionnement répondant*". Dans le conditionnement skinnérien, l'agent renforçateur est dépendant de l'action de l'organisme ; c'est par sa réponse que l'animal obtient sa nourriture.

Sous ce schéma d'analyse et en adaptant le dispositif standard, Skinner a étudié l'apprentissage de différents types de comportement. A titre d'exemple, signalons :

—le renforcement "standard" ou l'animal actionne l'élément du dispositif et obtient de la nourriture ;

— la discrimination du stimulus ou l'animal apprend à émettre la réponse (appui sur le levier) en présence d'un signal donné (une lampe allumée) ;

— la différenciation de la réponse où la nourriture n'est octroyée que si l'animal fournit une réponse d'une certaine intensité (force d'appui sur le levier) ;

— la chaîne d'opérants où l'obtention de nourriture est sous le contrôle d'une série de stimuli (un coup de bec sur un disque éclairé en vert fait passer la couleur au rouge, puis un coup de bec sur le disque rouge délivre la nourriture).

En outre, les réponses peuvent être modelées par des programmes de renforcement qui fixent les probabilités d'attribution de l'agent renforçateur. Skinner a défini plusieurs programmes dont le lecteur trouvera une présentation partielle dans *"Pour en savoir plus 2.b"* et plus exhaustive dans Richelle( 1966).

#### Exemples de programmes de renforcement

Renforcement continu : chaque réponse est suivie du renforcement ;

Programme à proportion constante ou fixe : un renforcement est délivré après un nombre donné de réponses et toujours le même nombre au cours de l'apprentissage ;

Programme de renforcement à proportion variable : le même que le précédent, sauf que le nombre de réponses nécessaires varie en cours d'apprentissage autour d'une valeur centrale ;

Programme à intervalle fixe : un renforcement est délivré après un délai déterminé entre deux réponses.

La procédure expérimentale de conditionnement opérant a permis de réaliser des apprentissages complexes chez diverses espèces animales (apprentissage de discrimination de figures géométriques, de couleurs, et même des touches d'un piano miniature chez le pigeon), mais aussi chez l'homme enfant ou adulte, normal ou déficient. Elle a permis également d'établir les lois du conditionnement opérant, proches de celles du conditionnement classique.

En résumé, dans la conception skinnérienne, l'acquisition de nouveaux comportements est sous la dépendance des contingences de renforcement, c'est-à-dire de la conjonction d'un stimulus, d'une réponse et d'un agent renforçateur. Pour Skinner, cette conception permet d'expliquer que certains stimuli et non pas d'autres acquièrent le pouvoir de contrôler le comportement. Si une telle conception a été testée dans des situations expérimentales ou le chercheur détermine, à travers les programmes, les conditions de l'apprentissage, elle est supposée rendre compte de la variabilité des comportements humains, y compris verbaux, par l'histoire des contingences de renforcement des sujets.

#### Synthèse : apports et limites du béhaviorisme

Dans cette conclusion, nous synthétiserons la position du béhaviorisme radical, puis nous élargirons notre réflexion sur les conséquences de la prise de position béhavioriste, ses intérêts et ses limites.

Pour résumer le paradigme béhavioriste, laissons la parole à J.-R. Angell, qui rappelle, a été le directeur de thèse de Watson. En 1928, il caractérise le béhaviorisme comme une doctrine qui (*in Zazzo, 1942, p. 103*):

- dénie toute réalité à la conscience ou, s'il en accepte l'existence, lui refuse toute valeur causale dans l'activité ;
- rejette l'introspection ;
- nie l'existence des images mentales, des idées ;
- conçoit la seule réalité comme matérielle, la seule causalité comme mécanique ;
- considère toute finalité consciente comme une fiction ;
- considère toute activité comme l'élaboration d'un réflexe conditionné et sur cette base prétend expliquer toute action humaine comme étant purement et simplement une réponse de l'organisme à une stimulation ;
- réduit émotions et sentiments à des activités viscérales et glandulaires ;
- décrit la pensée comme un mouvement musculaire.

Si ces propos illustrent bien les craintes d'Angell concernant l'avenir d'une psychologie purement béhavioriste, il convient toutefois dans une perspective historique de ne pas ignorer les avancées que le béhaviorisme a fait faire à la psychologie. En tant que paradigme, il a fourni à la psychologie un *objet d'étude* (le comportement) et des *méthodes objectives* (observation et expérimentation). Comme nous l'avons vu, cette orientation était déjà présentée dans l'œuvre des pionniers et, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, les psychologues, quel que soit leur système théorique, cherchent toujours à décrire et à expliquer le comportement par le moyen de méthodes objectives. En considérant les comportements comme des réactions adaptatives globales au milieu et à ses variations, Watson a contribué à définir un niveau d'observation non réductible à ceux étudiés par la physiologie et la biologie. Cependant, à côté des gains d'objectivité le positivisme extrême de Watson a entraîné des coûts pour la psychologie. Les prix à payer sont des réductionnismes inhérents au béhaviorisme ontologique.

Une *première limite* est relative à l'atteinte du but watsonien de fonder une psychologie scientifique, branche autonome des sciences naturelles. Une discipline scientifique n'est autonome qu'à la condition de pouvoir, de façon vérifiable, non seulement décrire, mais aussi expliquer ce qu'elle décrit. Épistémologiquement parlant, l'explication ne se confond pas avec l'établissement de lois (comme par exemple, les lois  $R = f(S)$ ). Expliquer consiste à rechercher les significations d'un fait en le référant à des événements (structure, processus) appartenant à un autre niveau de la réalité que le fait lui-même. Dit autrement, expliquer, c'est coordonner différents plans de réalité.

Pour illustrer la notion d'explication, prenons un exemple dans un autre domaine, celui de la mycologie. Tout bon chercheur de champignons a pu observer que la conjonction de plusieurs stimuli (niveaux de pluviosité et d'ensoleillement) déclenche, à la surface du sol, des réactions : la pousse des champignons. Un examen attentif des variations des stimuli et de l'amplitude des réactions (nombre et taille des champignons) permet à notre chercheur d'établir des lois de la pousse des champignons. La connaissance de ces lois suffit à décider du moment pertinent pour aller cueillir les champignons. Toutefois, elle ne permet pas de les élever artificiellement. Pour atteindre ce but, encore

faut-il que notre chercheur puisse expliquer comment les stimuli déclenchent la réaction mycologique, ce qui revient à identifier le phénomène qui se déroule à l'intérieur du sol, à savoir le développement du mycelium.

Transférons cet exemple en psychologie : expliquer un comportement, c'est accepter de faire de ce comportement les signes, les manifestations de quelque chose d'intérieur, de phénomènes mentaux. Or, pour les behavioristes purs et durs, accepter cela, c'est accepter le risque de retomber dans une psychologie mentaliste, introspectionniste, invérifiable. Comment éviter ce risque ? En considérant l'étude expérimentale des relations S-R, du comportement, non pas comme une méthode, un moyen, mais comme définissant en soi la discipline "psychologie", son objet et son objectif. Ce faisant, les behavioristes réduisent la psychologie au rang d'une science purement descriptive et, contrairement à leur projet d'autonomisation, ils rendent possible la colonisation de la psychologie par d'autres disciplines. Qui expliquera ce que le psychologue décrit ? Comte était-il devin quand il excluait la psychologie du domaine des sciences ?

Une *deuxième limite* est inhérente aux lois établies par les behavioristes. D'une part, si les lois comportementales fondées sur le principe du conditionnement pavlovien ou skinnérien ne sont pas critiquables (ce sont des faits), elles ne rendent pas compte d'une partie des comportements quotidiens (comme la découverte brusque d'une solution). D'autre part, les lois S-R se présentent pour les behavioristes radicaux comme de véritables relations causales ce qui conduit à faire des stimuli, ou plus globalement des situations, les seules variables déterminant le comportement. Situationnistes, les behavioristes développent une conception théorique du comportement de nature empiriste, associationniste et mécaniste. Ils n'accordent à la subjectivité aucun rôle dans la détermination des activités comportementales humaines. Pour paraphraser Greco (1973), ils s'exposent alors à une critique légitime, celle de faire dans la science, mais de ne plus être tout à fait surs de faire de la psychologie.

*Mais il y a plus grave enfin.* Comme l'a dit le psychologue expérimentaliste Paul Fraise\* : "Je hais le terme behaviorisme parce qu'il nous a fait beaucoup de mal" (1980, p. 213). En effet, pour des générations de psychologues, notamment américains, l'application du schéma S-R a conduit à s'intéresser au bouton et à la sonnette, mais à oublier l'intermédiaire essentiel, la batterie, c'est-à-dire l'organisme psycho-physiquement défini (Tilquin, 1942). Avec le recul, ce programme apparaît comme une régression historique dans la mesure où des contemporains de Watson, tout en prônant l'étude des comportements, ne niaient pas l'existence de processus intermédiaires. C'était le cas du Français H. Piéron qui distinguait trois moments dans le comportement : la situation, la réponse comportementale et entre les deux un système d'élaboration ; c'était également le cas de l'Américain Dewey pour qui le comportement impliquait des coordinations internes. En outre, l'intransigeance des positions behavioristes et les excès empiriques et sociaux auxquels a conduit leur application ont pu pousser certains psychologues (ou ceux qui souhaitaient le devenir) à se détourner de toute approche scientifique et expérimental en psychologie.

Pour partie, Hull paraît échapper aux critiques précédentes relatives au behaviorisme radical puisque, en combattant son aspect dogmatique, il a bravé l'interdit positiviste par la construction d'une théorie du comportement. Toutefois, même s'il reconnaît des limites au behaviorisme, il n'en reste pas moins attaché aux principes et points de vue de cette école : "il n'est pas, dit-il, de théoricien plus naïf que le behavioriste qui cherche dans les stimulus et les réponses l'explication des formes du comportement mental. Il se peut même, par suite de cette attitude, que personne

n'ait subi un échec aussi sévère dans sa tentative d'élaboration d'un système explicatif authentique. Malgré tout cela, je conserve une grande confiance dans les possibilités de ce point de vue (béhavioriste)." (Hull, 1930 *in* Ehrlich, 1969, p. 9). C'est, semble-t-il, cette confiance qui a réduit la portée de ses recherches. En effet, s'il a complexifié le schéma S-R en y incluant des variables intermédiaires, celles-ci paraissent abstraites ou renvoyer à des concepts physiologiques (potentiel excitatif...). Elles ne désignent pas des activités psychologiques internes ou mentales. De même, en proposant une chaîne de variables reliant le stimulus et la réponse, Hull reste enfermé dans une conception mécaniste et associationniste des phénomènes psychologiques. Ces orientations peuvent expliquer la difficulté majeure de la théorie hullienne à rendre compte des comportements humains complexes, confirmant par la même les limites du béhaviorisme.

Vu les problèmes liés à la psychologie du comportement dans ses formes plus ou moins radicales, faut-il en définitive jeter le bébé béhavioriste (la notion de comportement, l'objectivité, l'approche expérimentale) avec l'eau trouble de son bain ? Faut-il renoncer au projet d'une science psychologique ? Ou bien peut-on, et comment, faire une psychologie scientifique qui ne perde pas les phénomènes mentaux sous prétexte d'objectivité (comme l'ont fait les béhavioristes), et qui, en même temps, ne perde pas l'objectivité tout en rendant intelligibles les comportements (comme le fit la psychologie introspectionniste) ? La réponse à cette question fera l'objet du prochain chapitre consacré au cognitivisme, second paradigme de la psychologie scientifique et paradigme actuel.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 1.5. Le but de la psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.2. Le rôle de l'environnement
- 3.1. La pensée

## Extrait n°12

**Braunstein, J.F. et Pewzner E. (1999). Histoire de la psychologie. Paris : Armand Colin.pp 169-171.**

### L'impasse du béhaviorisme

Si l'on se place d'un point de vue interne à l'histoire de la psychologie, le cognitivisme apparaît une révolte contre le béhaviorisme, qui avait dominé la psychologie américaine jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et dont le cognitivisme est d'une certaine manière l'exact opposé. Alors que le béhaviorisme avait délibérément fait l'impasse sur ce qui intervient dans la « boîte noire », entre le stimulus et la réponse, le caractère principal de cette psychologie cognitive, c'est qu'elle s'intéresse à nouveau à l'esprit (*mind*, en anglais), en particulier à la cognition. On se souvient du slogan de Skinner « *neither mind, nor neurons* » (« ni esprit, ni neurones »), qui refusait à la fois le réductionnisme bio-logique et ce qu'il appelait le « mentalisme », c'est-à-dire l'idée d'un esprit indépendant. Contre cela le cognitivisme affirme l'existence d'un niveau d'études propres à l'esprit, qui ne se réduit ni à des mécanismes neurologiques, à la manière de Pavlov, ni à des traits sociaux ou culturels à la manière de Freud.

Le béhaviorisme ne permettait pas de répondre à des problèmes aussi importants que ceux du langage, de la résolution de problèmes ou de la mémoire qui sont au contraire au cœur du cognitivisme. A l'inverse le cognitivisme se désintéresse de problèmes qui étaient centraux pour le béhaviorisme, comme ceux du comportement et de l'apprentissage. La sortie du béhaviorisme se préparait d'ailleurs déjà dans l'œuvre de certains neo-béhavioristes, comme Tolman, qui, avec le concept de « cartes cognitives » se tournaient de nouveau vers l'étude des processus intelligents. De même certains des intérêts de la *Gestalt* se retrouvent dans les travaux des psychologues cognitivistes, qui n'hésitent pas quelquefois à se réclamer d'eux.

### La critique de Chomsky

De ce point de vue une date extrêmement importante pour la psychologie cognitive est la critique par Chomsky, en 1959, du livre de Skinner sur *Le comportement verbal* (1957). Noam Chomsky (1928-) montre l'insuffisance des définitions béhavioristes du stimulus, de la réponse ou du renforcement; ainsi, en bonne théorie béhavioriste « un locuteur ne pourrait répondre correctement à la demande « la bourse ou la vie » que s'il a une histoire de renforcement, pertinent, c'est-à-dire s'il a déjà été tué ». Chomsky affirme que Skinner échoue à expliquer le langage car il ne peut pas rendre compte de sa flexibilité et de sa créativité. Selon Chomsky, «le fait que tous les enfants normaux acquièrent avec une rapidité remarquable des grammaires très complexes et fondamentalement semblables, conduit à penser que les êtres humains sont en quelque sorte « bâtis »

spécialement pour le faire et possèdent une aptitude à traiter les données ou à « formuler des hypothèses » dont nous ne connaissons ni la nature ni la complexité ». Alors que Skinner ne voyait aucune différence entre le langage et les autres comportements, Chomsky en démontre l'originalité. Alors que Skinner mettait sur le même plan langage humain et langage animal, Chomsky montre, à la manière de Descartes, dont il se réclame, l'originalité du langage humain, qui est un langage « à propos ». Chomsky est aussi un des premiers à comparer la grammaire naturelle humaine à celle de l'ordinateur. Miller souligne l'influence qu'exerça sur lui Chomsky : « A sa lecture, je suis devenu persuadé que l'esprit est plus qu'un mot: l'esprit humain existe et c'est notre travail de psychologues de l'étudier. »

### La critique des éthologistes

L'autre domaine dans lequel le béhaviorisme rencontrait de sérieuses difficultés était celui de la psychologie animale. Konrad Lorenz (1903-1989), le fondateur de l'éthologie, ne ménage pas ses critiques à l'égard du béhaviorisme. L'éthologie, qui est l'étude du comportement animal dans son milieu naturel, fait revenir au premier plan les notions d'instinct et de comportements innés, qui avaient été sévèrement critiqués par le béhaviorisme. Dans les années 1960, les éthologistes montreront aussi qu'il n'est pas possible de tirer une théorie générale du conditionnement animal à partir des expérimentations des béhavioristes : leur animal favori, le rat blanc, est en effet tout particulièrement apte à s'adapter à son environnement. Les dresseurs d'animaux avaient d'ailleurs déjà remarqué que certains comportements sont impossibles à apprendre à certaines espèces animales.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 2.2.3. Le débat inné-acquis
- 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la « boîte noire »
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme
- 3.2. La résolution de problème
- 3.3. La créativité
- 3.4. Le langage



### Extrait n°13

**Weil-Barais, A. et Cupa, D. (1999). 100 fiches pour connaître la psychologie. Rosny : Bréal.pp24.**

#### Le béhaviorisme

##### *A La psychologie comme science du comportement*

- Le béhaviorisme (*béhavior* signifie comportement en anglais) est né en réaction face à la méthode introspective utilisée lors de la fondation de la psychologie expérimentale dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Considérant qu'on ne peut accéder aux états mentaux, il s'agit d'étudier l'individu à partir de son comportement. En 1913, J. B. Watson (1878-1958) fonde l'école béhavioriste. Il systématise ce point de vue en développant le béhaviorisme méthodologique s'exprimant dans un souci d'objectivité et de scientificité. Pour les béhavioristes, seule l'étude des faits observables par tous, en excluant toutes expériences subjectives, semble possible.

- En reprenant l'idée que la psychologie ne peut être fondée que sur l'étude du comportement, Skinner (1904-1990) élabore ce que l'on a l'habitude d'appeler le béhaviorisme théorique ou théorie béhavioriste Stimulus-Reponse (S-R). Skinner parle de béhaviorisme radical. L'idée principale est que le comportement s'explique par les régularités dans les renforcements auxquels les individus ont été soumis dans leur environnement.

##### *B La notion d'apprentissage*

- Les principaux concepts élaborés par le béhaviorisme sont liés à l'étude de l'apprentissage animal, le postulat étant celui d'une unicité des processus dans le vivant.

- La théorie béhavioriste explique tous les processus d'apprentissage par le conditionnement. Ainsi Skinner, en s'inspirant du conditionnement classique ou pavlovien, élabore le conditionnement opérant ou instrumental. Pour ce type de conditionnement, l'acquisition d'un comportement (réponse) dépend de la relation temporelle existant entre ce comportement et un événement du milieu, la fréquence d'émission de la réponse dépend du caractère appétitif (récompense) ou aversif (punition) de l'événement.

**Suggestions de lecture :**

- 1.1. Pourquoi la psychologie doit-elle devenir une science ?
- 1.2. L'objectivité en psychologie
- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner

**Extrait n°14**

**Benedetto, P. (2000). Introduction à la psychologie. Paris : Hachette.pp36-38.**

*Du béhaviorisme au cognitivisme, esquisse d'une histoire de la psychologie*

L'objet de ce chapitre n'est pas de présenter une histoire de la psychologie que le lecteur trouvera aisément dans divers ouvrages tel celui de Reuchlin (1974). L'excellent chapitre de G. Tiberghien dans le manuel de J. Mathieu et R. Thomas (1985) dégage dans une perspective « cavalière » les grands courants qui ont façonné la psychologie scientifique de notre temps et plus particulièrement la psychologie expérimentale. Nous voudrions seulement faire ressortir, à travers ces quelques lignes, le bouleversement profond que vient de connaître cette discipline encore très jeune, en l'espace d'un demi-siècle. Ce sera notre premier objectif. Le second sera de justifier le choix qui est le nôtre, à savoir de présenter l'individu comme un système en permanente interaction avec un environnement constitué, à son tour, de systèmes de plus en plus complexes.

C'est au début du xx<sup>e</sup> siècle que la psychologie scientifique a pris son essor. En prenant place parmi les sciences, et en constituant à partir de cette époque une recherche indépendante, la psychologie s'est séparée de la philosophie.

La méthode utilisée alors pour étudier ce qu'on appelait la « vie psychique » était l'introspection. On appelle introspection « l'observation d'une conscience individuelle par elle-même, en vue d'une fin spéculative ». (A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*) Dans l'introspection, l'étude du sujet conscient est faite par le sujet lui-même.

De nombreuses critiques s'attaquèrent à cette méthode. On connaît les objections que lui adressa Auguste Comte. « On ne peut pas se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue. » Pour qu'il y ait science, il faut qu'il y ait observation et pour qu'il y ait observation, il faut qu'il y ait dualité entre l'observateur et le phénomène observé.

Aussi la psychologie scientifique s'est-elle située dans la recherche d'un point de vue objectif. Les psychologues ayant opté pour cette tendance ont considéré le fait psychique en tant que « réaction à un stimulus ou plus généralement, en tant que comportement relatif à une situation donnée. Ainsi s'est constitué la psychologie du comportement ou béhaviorisme dont le principal représentant est John Broadus Watson.

Partant du principe suivant lequel une science doit toujours partir des faits observables et tenter de les mettre sous forme de relations, Watson a développé le modèle S-R (Stimulus-Reponse) rapidement adopté aux États-Unis, comme en France, par les chercheurs en psychologie.

Le courant théorique du béhaviorisme S-R a pour objectif l'établissement de lois mettant en relation les événements survenant dans l'environnement (les stimuli S) et les variations observées des conduites du sujet (les réponses R).

« Cette méthodologie S-R préconisée par le béhaviorisme s'est avérée un puissant instrument d'investigation expérimentale des relations entre l'individu et l'environnement. » (Tiberghien) Elle allait alimenter d'une manière fort consistante les thèses du courant interactionniste.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.2. L'objectivité en psychologie
- 1.4. La méthode en psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner

2.2.2. L'être humain, une histoire d'interaction

2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme

#### Extrait n°15

**Serge, N. (2001). Histoire de la psychologie. Paris : Dunod. pp 103-111.**

##### Watson et la révolution béhavioriste

C'est dans le contexte des idées évolutionnistes et de l'émergence du fonctionnalisme que se développent les premières recherches expérimentales sur l'apprentissage des animaux. Edward Lee Thorndike (1874-1949) est le premier à employer exclusivement la méthode expérimentale en plaçant des chats, des chiens ou des poussins affamés dans une cage pouvant s'ouvrir par un loquet. A l'extérieur, est placée la nourriture destinée à l'animal. La conduite des animaux indique que l'alternance des succès et des échecs produit une sélection ; c'est le plaisir de la réussite qui distingue entre les autres l'acte ou la série d'actes qui conduit au succès. C'est contre cette conception mentaliste du plaisir que va s'élever Watson.

##### 1. La vie et l'oeuvre de John Broadus Watson

En Amérique, l'enthousiasme grandit pour la psychologie animale. John Broadus Watson (1878-1958) rejoint l'université de Chicago où se trouve Dewey. Il confesse cependant dans son autobiographie : « Je n'ai jamais su de quoi il parlait, et malheureusement pour moi, je ne le sais pas encore. » Les aspects introspectifs et philosophiques de la psychologie ne lui plaisent guère et il décide d'étudier l'animal. Il est attiré, d'une part, par les travaux de Jacques Loeb (1859-1924) qui a introduit le concept de tropisme pour rendre compte du mouvement des plantes et des animaux, et d'autre part, par les travaux du neurologue Henry H. Donaldson (1857-1938) qui traite du système nerveux des rats blancs. Sous la supervision de Donaldson et du psychologue fonctionnaliste J. Angell, il soutient sa thèse en 1903 sur le thème du développement psychique du rat blanc où il montre que le comportement des rats est fortement corrélé à la myélinisation des fibres nerveuses dans le cerveau. Malgré ses difficultés avec la

psychologie traditionnelle, il devient un personnage important dans l'université après avoir été crédité d'une des meilleures thèses d'université jamais soutenues. Comme expert en psychologie animale, on lui offre plusieurs emplois. Il accepte un poste d'enseignant à Chicago, et quatre ans plus tard devient professeur assistant à l'université John Hopkins à Baltimore, une position très enviable à l'époque. Lorsqu'il arrive à Baltimore, il a la chance que le tenant de la chaire de psychologie, J.M. Baldwin, doive quitter son poste et partir à l'étranger après son arrestation par la police dans une maison close. Il a ainsi en mains la chaire de psychologie de la plus importante université américaine et la direction de la *Psychological Review* fondée en 1894 par Baldwin et Cattell. Il demande alors au président de l'université de séparer les départements de philosophie et de psychologie et de lier les départements de psychologie et de biologie. Pendant un certain temps, il enseigne la psychologie de manière conventionnelle (Wundt, James) tout en continuant ses travaux en psychologie animale jusqu'au jour où, à la question de savoir ce que ses recherches ont à voir avec la psychologie, il réfléchit et répond en 1913 par l'article phare du béhaviorisme : « La psychologie telle que la voit le béhavioriste ». Dans ce manifeste, Watson affirme l'indépendance de la psychologie béhavioriste par rapport à la psychologie traditionnelle qu'il rejette en grande partie. D'abord, la psychologie béhavioriste est strictement objective et laisse de côté les données subjectives ou les interprétations en termes de conscience. Ensuite, le but de la psychologie n'est pas de décrire ou d'expliquer les états conscients, mais de prédire et de contrôler le comportement observable. Enfin, Watson nie la distinction traditionnelle entre les humains et les animaux (comme d'ailleurs l'avaient fait les fonctionnalistes).

En 1914, il écrit un premier ouvrage intitulé *Comportement: une introduction à la psychologie comparative*, où l'on trouve, dans le premier chapitre, son manifeste de 1913. Malgré son titre, le livre a peu de choses à voir avec la psychologie humaine jusqu'à ce que son élève, Karl Lashley (1890-1959), l'introduise aux écrits russes récents sur le réflexe conditionné. Il prend connaissance des écrits de Ivan Pavlov (1849-1936) sur le conditionnement classique et de ceux de Vladimir M. Bechterev (1857-1927) qui avait étendu la technique pavlovienne afin d'étudier les réponses musculaires avec comme renforcement un choc électrique (il avait aussi essayé de conditionner des sujets humains). Après la guerre, il écrit en 1919 un nouveau livre : *La Psychologie du point de vue béhavioriste*, centré sur le comportement humain (pensée, langage, développement de l'enfant, émotion). Les travaux sur les réflexes conditionnés tiennent une grande place et plus spécifiquement dans le traitement des émotions. C'est dans le cadre de ses travaux sur les émotions qu'il écrit un article très intéressant et très controversé avec son étudiante Rosalie Rayner (1899-1936). Dans cet article publié en 1920, ils montrent comment ils ont conditionné Albert B., un enfant âgé de 11 mois, à être effrayé par la vue d'un rat blanc, qui avant cette expérience évoquait chez l'enfant de l'intérêt et du plaisir plutôt que de la peur. Le conditionnement s'est fait avec un marteau produisant un bruit juste au moment où l'enfant allait toucher l'animal. Cette réaction s'est d'ailleurs généralisée à d'autres animaux comme les lapins et les chiens. Après cette expérience, condamnable d'un point de vue éthique, ils n'ont même pas essayé d'entreprendre un déconditionnement.

Cette recherche a des répercussions personnelles importantes. En effet, Watson tombe amoureux de son élève ; l'aventure est découverte par sa femme dont la famille est très influente politiquement. La carrière universitaire de Watson est terminée. Il se rend à New York, se marie avec Rosalie Rayner et entreprend une brillante carrière de publiciste. Mais il garde un pied dans la psychologie, en donnant un enseignement à la New School for Social Research et en 1924 publie ses cours sous le titre *Béhaviorisme*. Grâce à ses talents de publicitaire, le livre est acclamé par les

critiques ; le *New York Times* souligne qu'il marque une nouvelle ère dans l'histoire intellectuelle de l'homme. C'est un jugement exagéré, bien que l'ouvrage soit une présentation complète du béhaviorisme. L'auteur y expose une théorie radicale selon laquelle les facteurs environnementaux ont une plus grande importance que l'hérédité ou la constitution de l'individu pour la détermination du comportement. Il écrit même en 1925:

« Donnez-moi une douzaine d'enfants bien portants, bien conformés et mon propre milieu spécifique pour les élever, et je garantis de prendre chacun au hasard et d'en faire n'importe quel type de spécialiste existant: docteur, juriste, artisan, commerçant, et même mendiant et voleur, sans tenir compte de ses talents, penchants, tendances, capacités, de sa vocation ni de la race de ses ancêtres. »

Après ce succès, les écrits de Watson paraissent dans des magazines populaires plutôt que dans des revues spécialisées. Malgré le succès de ces écrits, il est de plus en plus absorbé par ses tâches dans la publicité. La publication de la révision de son ouvrage *Comportement* en 1930, marque la fin de sa carrière professionnelle en psychologie. Malgré cela, il reste qu'il a eu une influence importante en psychologie.

Comment rendre compte du succès foudroyant remporté par Watson ? Trois raisons sont généralement évoquées. Premièrement, l'école structuraliste, centrée autour de l'université de Cornell, avec à sa tête Titchener, est à bout de forces. Elle se montre incapable, du fait des énormes restrictions qu'elle fait peser sur la recherche (étude des phénomènes de conscience obtenus par des experts en introspection), d'aborder de nouveaux champs de recherches comme la psychologie de l'enfant et la psychologie animale. Deuxièmement, Watson a l'intelligence de proposer aux psychologues un programme méta-théorique mobilisateur et motivant, qui à la fois libère des étroits et lourds carcans disciplinaires de l'introspectionnisme et propose de nouvelles directions de recherche. Il se réapproprie, en les radicalisant et les expurgeant de leur mentalisme, les indications issues de l'école fonctionnaliste. Il accorde une place de choix aux recherches de psychologie animale et enfin, il nourrit ses propres propositions des schémas théoriques et des découvertes de l'école réflexologique russe de Pavlov. En fait, Watson propose une véritable ouverture de la psychologie et non pas un rétrécissement intolérable comme on l'a cru si souvent. Troisièmement, la nouvelle psychologie de Watson offre des perspectives pratiques qui trouvent un large écho dans le grand public. Le message que Watson a véhiculé à travers les médias est que la psychologie doit contribuer à changer le monde.

Le béhaviorisme watsonien a eu une forte influence sur les théories de l'apprentissage présentées dans les années 1930, et c'est dans cette voie que l'influence du béhaviorisme persiste encore aujourd'hui. Ces théories ont été qualifiées de néo-béhavioristes principalement parce qu'elles ont adopté les concepts de la terminologie pavlovienne, comme Watson l'avait fait. Si la loi de l'exercice (les apprentissages sont renforcés par la pratique) de Edward Lee Thorndike (1874-1949) n'a pas été critiquée par l'école de Watson, ce n'est pas le cas de la loi de l'effet selon laquelle une situation satisfaisante renforce une connexion. Puisque la satisfaction et le déplaisir appartiennent à une expérience mentale, les béhavioristes radicaux, tel Ewin Ray Guthrie (1886-1959), condamnent ce subjectivisme et défendent dans l'esprit l'approche de Watson en faisant ressortir le rôle de la contiguïté dans les phénomènes d'apprentissage.

C'est dans ce contexte que Burrhus Frederic Skinner (1904-1990) s'intéresse par hasard à la psychologie, à la faveur d'une lecture d'un ouvrage de Bertrand Russell qui discutait et critiquait les écrits d'un ouvrage de Watson

sur le béhaviorisme. Intrigué, Skinner lit Watson ainsi que les écrits récemment traduits de Pavlov. Il décide de devenir béhavioriste dans la lignée de Watson (antimentaliste) et met au point, à Harvard, la technique du conditionnement opérant. Dans son ouvrage *Le Comportement des organismes* (1938), il adopte la notion de réflexe de Pavlov et le concept de renforcement de Thorndike. Skinner devient lui-même de plus en plus attiré par les implications pratiques et philosophiques du conditionnement opérant. Dans les années 1940, par exemple, il étend cette technique à des comportements considérablement plus complexes que l'appui sur une barre. Il fait l'hypothèse que les comportements complexes peuvent être considérés comme une chaîne de comportements simples, et développe des méthodes afin de construire des séquences complexes de réponses simples chez les animaux. Mais à cette époque, le béhaviorisme watsonien est déjà remis en question.

## 2. Le béhaviorisme et la question de l'apprentissage

Avec le béhaviorisme, la psychologie s'est affirmée comme la science du comportement. Les quatre grands principes de cette conception sont :

- l'emploi des techniques objectives en réaction contre la psychologie subjective et les méthodes introspectives ;
- la restriction de la recherche aux seules variables indépendantes et dépendantes
- l'utilisation des principes de conditionnement ou de quelque autre forme d'association S-R comme base des lois de l'apprentissage ;
- la valorisation des déterminants périphériques du comportement au détriment des processus centraux.

Dans cette perspective, ou  $R = f(S)$ , la tâche du psychologue consiste essentiellement à étudier les relations entre deux types de variables : l'environnement ou le stimulus (S) d'une part, le comportement ou réponse (R) du sujet d'autre part. Ce mode d'approche du comportement est corrélatif d'une certaine méfiance envers toute tentative d'explication théorique ; la psychologie est ainsi limitée à l'étude des éléments observables de l'extérieur : tel stimulus imposé et contrôlé par l'expérimentateur et telle réaction du sujet; elle n'envisage pas les mécanismes internes qui permettent le passage de S à R : il n'y a pas de place dans le schéma watsonien pour une force psychique susceptible de s'insérer entre les stimuli et les réponses et de déterminer ces dernières. Mais cette perspective s'est rapidement avérée trop limitée. Au strict schéma S-R, Robert Sessions Woodworth (1869-1962) a bientôt substitué (1929) un schéma S-O-R où la variable O, c'est-à-dire l'organisme, regroupe tous les facteurs individuels tels que : âge, sexe, QI, aptitude, etc. D'une manière plus précise, Tolman et surtout Hull admettent l'existence, entre le stimulus et la réponse, de variables intermédiaires.

Le concept de variable intermédiaire apparaît tout d'abord chez Edward Chace Tolman (1886-1959) sous la forme d'un *ajustement interne* en 1920, puis d'une manière plus systématique et plus précise sous la forme d'une *variable intermédiaire* en 1938. Dans son ouvrage *Le Comportement chez les animaux et chez les hommes* (1932),

Tolman ouvre la voie à une conception cognitive de l'apprentissage. Le sujet serait intellectuellement actif et se construirait une structure mentale lors de l'apprentissage (il élabore sa notion de carte cognitive en 1948). Pour lui, le comportement serait déterminé par une série de variables intermédiaires définies comme des fonctions qui relient la réponse exprimée quantitativement à la variable indépendante. Mais cette conception n'a pas été développée par son auteur et il semble même que Tolman (1950) ait finalement abandonné les variables intermédiaires ainsi définies, proposant d'attendre d'abord le développement des connaissances au plan de la neurophysiologie du cerveau.

Dès 1930, Clark Leonard Hull (1884-1952), professeur à l'université de Yale, réagit contre les conceptions simplistes des premiers behavioristes en tentant d'intégrer le concept pavlovien de conditionnement classique avec les données de Thorndike. Le but de Hull est de construire une théorie générale du comportement ; mais il ne peut procéder d'une manière analogue à celle du physicien. En effet, dans les sciences exactes, la théorie peut être définie comme une construction qui permet d'intégrer, en un seul système déductif, des séries de lois empiriques qui se rapportent chacune à une catégorie limitée de variables. Mais en psychologie, le nombre de variables en jeu, même dans la situation la plus simple, est si grand, et la structure de leurs interrelations est si complexe, que le psychologue est incapable de faire des hypothèses quant à la forme mathématique des équations tirées des faits expérimentaux sans l'aide d'un système théorique auxiliaire. Ainsi, en psychologie, la théorie se présente tout d'abord comme un ensemble d'hypothèses relatives aux facteurs inconnus et non contrôlés et comme un moyen permettant la formulation mathématique des lois empiriques. Pour remédier à la trop grande simplicité des premiers schémas S-R, Hull a ainsi été amené aux notions de *constructs hypothétiques* ou de *variables intermédiaires*. Il reste cependant dans la ligne du behaviorisme classique en ce sens qu'il ne s'intéresse pas directement au fonctionnement des mécanismes internes. S'il fait l'hypothèse de facteurs intermédiaires (telles que l'impulsion comme dénominateur de toutes les motivations primaires et l'habitude comme la tendance à évoquer de préférence la réaction qui a été précédemment renforcée), c'est que ces facteurs lui apparaissent nécessaires (système auxiliaire) pour relier S à R et pour formuler leurs relations. Son objectif cependant, qui est de construire un système cohérent (hypothético-déductif) de lois pouvant rendre compte des divers aspects du comportement, ne s'écarte nullement de l'objectif et des principes les plus fondamentaux des premiers behavioristes. La théorie de Hull (1936, 1943, 1951) est certainement la plus élaborée de toutes les théories avancées à cette période. Elle a conduit à l'élaboration des modèles mathématiques de l'apprentissage d'une grande portée générale et a dominé la recherche sur l'apprentissage jusqu'au milieu des années 1960. Son rayonnement a été considérable puisqu'il eut beaucoup d'élèves et de disciples qui devinrent célèbres en psychologie (J.S. Brown, J. Bollard, C.I. Hovland, N.E. Miller, H.O. Mowrer, K.W. Spence, etc.). Kenneth J. Spence (1907-1967) étendra d'ailleurs cette théorie hors des limites du champ de l'apprentissage.

Par la suite, dans les années 1950-1960, de nombreux auteurs mettent l'accent sur le rôle des médiateurs qui assurent le passage de S à R, se référant généralement à la théorie médiationnelle développée par Osgood (1916-1991) en 1952 et 1953. Cette théorie est développée dans le cadre d'une théorie de l'apprentissage. La notion de réactions médiationnelles est développée par Osgood à partir d'une hypothèse de Hull (1930) : dans certaines séquences de réactions et plus particulièrement dans les réactions de but anticipatrices fractionnelles que l'on rencontre par exemple dans les comportements d'évitement, certains actes ont pour seule fonction de



servir de stimuli à d'autres actes. C'est ce que Hull appelle des « pure stimulus acts ». Alors que Hull ne développera pas ultérieurement cette notion, Osgood en fera la pierre angulaire de sa théorie. Pour lui, tout objet provoque dans l'organisme un pattern complexe de réactions (RT). Certaines de ces réactions sont particulières à l'objet et liées à celui-ci (par exemple bon en avant ou fuite d'un animal consécutive à un choc électrique). D'autres, appelées réactions détachables (rm), peuvent apparaître également en l'absence de l'objet (par exemple, manifestations d'anxiété accompagnant le choc électrique). Un stimulus quelconque (autre qu'un objet) tend à être conditionné au pattern total de réactions (RT) provoqué par cet objet, lorsqu'il est présenté en contiguïté avec celui-ci. Mais lorsque ce stimulus quelconque est présenté isolément, il ne déclenche plus que la fraction des réactions détachables de ce pattern (rm). Certaines de ces réactions détachables, communes maintenant à l'objet et à un stimulus quelconque associé à celui-ci, vont constituer un processus stable de médiation. La fonction des réactions médiationnelle est double :

- elles permettent de comprendre qu'un signal quelconque (par exemple un mot) puisse déclencher le même comportement que l'objet auquel il a été fréquemment associé ;
- elles doivent permettre de comprendre d'autre part à l'aide d'un mécanisme supplémentaire d'auto-stimulation certaines réactions anticipatrices ainsi que certaines séquences raccourcies d'actes qui conduiraient d'une manière plus économique à une réaction instrumentale adaptée.

Ces différents concepts (variables intermédiaires, réactions médiationnelles, etc.) ont répondu à la préoccupation d'accorder une plus grande importance aux mécanismes internes qui permettent l'élaboration de la stimulation et qui déterminent d'une manière spécifique la réponse du sujet.

### **Suggestions de lecture :**

1. Le béhaviorisme ou l'objectivité en psychologie :une démarche logique et cohérente
- 2.2. Le rôle de l'environnement
- 2.4. Les néo-béhavioriste
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme ?
- 3.1. La pensée
- 3.4. Le langage

## Extrait n°16

**Piéron, H. (1951). Vocabulaire de la psychologie. Paris : Presses Universitaires de France.p51.**

**Béhaviorisme** (ang. Behaviourism, amér. Béhaviorism)

1. Doctrine de Watson (1913), selon lequel l'objet de la psychologie est exclusivement limité aux données observables du comportement extérieur, moteur, verbal, glandulaire, avec élimination totale de la conscience, sans aucun appel à l'introspection, ni aux processus physiologiques internes.
2. En un sens plus large, ce terme est venu à désigner la psychologie objective.

### **Suggestions de lecture :**

1. Le béhaviorisme ou l'objectivité en psychologie : une démarche logique et cohérente

## Extrait n°17

**Doron, R. et Parot, F. (1991). Dictionnaire de psychologie. Paris : Presses Universitaires de France.pp81-82.**

### **Béhaviorisme**

Le terme français comportementalisme n'est que peu utilisé en psychologie ; il a, dans d'autres domaines, un sens plus général qu'en psychologie.

Il s'agit d'une conception de la psychologie comme une science du comportement observable, sans référence à la conscience. Le terme apparaît dans l'article de J.B. Watson en 1913, considéré comme l'acte de naissance du béhaviorisme. Toutefois, les fondements et caractéristiques de celui-ci relèvent d'une tendance de la psychologie qui, dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, se manifeste dans différents pays. En réaction à la psychologie introspectionniste et spiritualiste et en accord avec le positivisme ambiant, des psychologues expriment leur volonté d'objectivité pour adopter, dans l'étude de l'homme, une attitude et une méthode déjà à l'œuvre en psychologie animale. Avec l'animal, l'introspection ne peut constituer une méthode d'étude des phénomènes psychologiques. Seule l'observation et l'accord entre plusieurs observateurs garantissent l'objectivité. Cette observation recourt à la méthode expérimentale qui permet d'établir des lois scientifiques entre les phénomènes observés. Le béhaviorisme se propose en effet de faire de la psychologie l'étude des lois qui régissent deux types d'observables : les stimulus (S) et les réponses (R) de l'organisme. Ces lois doivent permettre de prévoir les réponses quand on connaît les stimulus et ce, même si les mécanismes neurophysiologiques qui interviennent entre S et R ne constituent pas un objet d'étude pour cette psychologie.

Pour le béhaviorisme, les réponses de l'organisme ont une fonction adaptative, elles constituent des ripostes aux changements du milieu. Ainsi, le comportement de chaque organisme fluctue au gré des modifications de son environnement. C'est une des raisons pour lesquelles les mécanismes d'apprentissage ont été l'objet privilégié des recherches béhavioristes : l'organisme apprend à produire les réponses qui lui permettent de s'adapter à son milieu.

Si le béhaviorisme de Watson s'est d'abord diffusé sous la forme d'une méthodologie (béhaviorisme méthodologique), il s'est trouvé rapidement en but à des questions émanant du mentalisme, en particulier celle de l'intériorité.

Dans les années 1930 tout d'abord, le néo-béhaviorisme, promu principalement par C.L. Hull et E. Tolman, entreprend d'étudier certaines variables intermédiaires (entre S et R) qui constituent l'organisme, variables cognitives (la carte cognitive) ou affectives (motivation).

Dans un deuxième temps, B.F. Skinner propose une version radicale du béhaviorisme dans laquelle les phénomènes éprouvés par introspection (les « événements privés ») sont considérés comme des comportements comme les autres, c'est à dire soumis au même type de déterminismes et accessibles à l'analyse expérimentale. Le béhaviorisme skinnérien radicalise ici principalement le monisme matérialiste qui a inspiré le mouvement béhavioriste. Devant les attaques répétées du cognitivisme et de la psychanalyse, Skinner a développé une défense de type philosophique du béhaviorisme, en faisant de celui-ci non plus « la science du comportement, mais la philosophie de cette science ».

Si le béhaviorisme a fait l'objet ces dernières années de nombreuses critiques (en particulier celle de Chomsky), il n'a cessé d'inspirer un nombre croissant de pratiques : pratiques éducatives (enseignement assisté par ordinateur) ou thérapeutiques (thérapie comportementale). Les béhavioristes ont en effet élaboré une théorie de la maladie mentale conforme à leur conception de l'individu, en vertu de laquelle, par exemple, une névrose n'est rien d'autre qu'une somme de comportements désadaptés ; le symptôme n'est pas le signe d'un trouble latent, il est la maladie de même que le comportement n'est pas le signe ou l'expression de structures cognitives ou affectives inobservables : une personne n'est rien de plus qu'un répertoire de comportements.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 1.4. La méthode en psychologie
- 2.2. Le rôle de l'environnement

### **Extrait n°18**

**(1991). Grand dictionnaire de la psychologie. Québec : Larousse.pp120-121**

### **Béhaviorisme**

n.m. (angl. Behaviourism ; amér. Béhaviorism)

Courant de la psychologie scientifique fondé sur l'approche comportementale des activités psychologiques et sur le principe d'économie explicative maximale, qui limite le recours à des entités ou variables intermédiaires entre l'entrée, ou stimulus, et la sortie, ou réponse.

Le béhaviorisme est né aux États-Unis vers le début du siècle. Il prit tout d'abord une forme peu doctrinale dans les travaux de E.L. Thorndike. C'est J.B. Watson qui en a exprimé ensuite les vues théoriques et on considère généralement que l'acte de naissance du béhaviorisme se trouve dans l'article-manifeste publié par lui en 1913 dans la revue qu'il dirigeait, la *Psychological Review* ; cet article avait pour titre « la psychologie telle qu'un béhavioriste la voit ». Ces conceptions furent reprises et développées par Watson.

Des idées voisines, quoique moins systématiques, étaient apparues vers la même période en Allemagne, en Russie et en France. On peut rappeler à ce sujet que la caractérisation donnée par H. Piéron du concept de comportement est antérieure (1907) à l'article historique de Watson ; mais Piéron ne deviendra pas, à strictement parler, un béhavioriste. Ce qui caractérise Watson, c'est sa prise de position très nette contre une psychologie qui

voudrait être à la fois scientifique et introspective et qui prétend se situer dans la lignée de pensée de Wundt ; Watson juge que l'apport de ce courant a été nul et qu'il faut s'en tenir à la seule considération des comportements et des stimulus qui les font apparaître. Il défend ces idées avec constance, sans apporter lui-même de contribution expérimentale majeure, si l'on excepte les expériences risquées qu'il réalise avec Rayner sur les conditionnements émotionnels chez les jeunes enfants.

### **Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.3. L'impasse sur l'intérieure de la boîte noire

### **Extrait n°19**

**Sillamy, N. (1991). Dictionnaire de la psychologie. Paris : Larousse.pp33.**

**Béhaviorisme**, psychologie objective.

Longtemps la psychologie fut considérée comme la science des états conscients. De ce fait, la seule méthode applicable ne pouvait être que l'introspection. Par opposition à cette thèse, une nouvelle doctrine s'affirma, au début du XXème siècle, dont le promoteur énergique fut J.B. Watson. Pour cet auteur, la psychologie devait se définir comme la science du comportement. Au lieu de se fonder sur la conscience et l'introspection, elle devait limiter son étude à l'observation de l'organisme en situation. En effet, les seuls éléments susceptibles de faire l'objet d'une recherche scientifique sont les données observables du comportement verbal et moteur, qui est toujours adaptatif. L'organisme soumis à une action tend à neutraliser les effets de celle-ci, soit en agissant sur l'objet qui la produit, soit en se modifiant lui-même. En rapprochant ces conduites des stimulus, il paraît donc possible d'établir des lois, grâce auxquelles on doit pouvoir prédire les réactions d'un individu à une « excitation » connue, ou bien déduire la nature d'un stimulus à partir de l'observation d'une réaction. La clef de voûte de ce système est le réflexe conditionnel, les instincts eux-mêmes étant réduits à une « série de réflexes enchaînés ». Tout n'est qu'apprentissage, même l'expression des émotions, et il est possible de modifier les comportements par l'éducation.

Les travaux béhavioristes ont porté sur les animaux et, chez l'être humain, sur le fœtus et le jeune enfant. C'est à partir de ses observations sur le nourrisson que Watson a cru pouvoir affirmer qu'il existait, au début de la vie trois émotions fondamentales : la peur, la colère et l'amour. Celles-ci se retrouvent, très diversifiées, à l'état adulte sous l'effet du conditionnement. En réalité, cette assertion est erronée, ainsi que l'ont montré d'autres recherches ultérieures. A l'aube de la vie, l'être humain répond aux stimulus d'une manière indifférenciée, puis par le plaisir ou le déplaisir ; enfin, sous l'influence de la maturation organique, émergent, successivement ; la colère, le dégoût, la peur, la jalousie, etc. La position initiale des béhavioristes, qui voulaient réduire le fait psychologique au couple stimulus-réponse (S-R), est aujourd'hui dépassée. De nouvelles doctrines, néo-béhavioristes, très influentes aux États-Unis et en Angleterre, lui ont succédé, qui conservent les idées de base de la théorie de Watson : l'objectivité et l'importance du milieu.

**Suggestions de lecture :**

- 1.1. Le béhaviorisme ou l'objectivité en psychologie : une démarche logique et cohérente
- 2.2.3. Le débat inné – acquis
- 2.4. Les néo- béhavioristes

**Extrait n°20**

**Raynal, F. et Rieunier, A. (1997). Pédagogie : dictionnaire des concepts clés. Apprentissage, formation et psychologie cognitive. Paris : ESF éditeur. pp 54–56.**

**Béhaviorisme** : de l'américain behavior, comportement. Théorie psychologique qui fait du comportement observable l'objet même de la psychologie et de l'environnement, l'élément clé de la détermination et de l'explication des conduites humaines.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la psychologie est conçue comme « l'étude de la vie mentale » et l'introspection constitue le principal moyen d'investigation de cette science. Malheureusement cette méthode ne donne aucun résultat satisfaisant.

Dans les années 1860–1880, Fechner, physicien et philosophe allemand, fait des expériences de psychophysique et étudie les sensations. « Comme celles-ci ne sont pas directement observables, il tourne la difficulté en mesurant l'intensité de l'excitant et en notant le moment d'apparition de la sensation. » (Mathieu et Thomas, 1985)

Pour étudier la sensation, Fechner propose à ces sujets de différencier des poids. (...) Pour prévoir le comportement de l'individu (x), Fechner n'a pas eu besoin d'utiliser l'introspection : il s'est contenté de proposer différents stimuli et d'observer les réponses. Il considère l'individu comme une *boîte noire*, dont il ignore le fonctionnement, mais dont il peut parfaitement prévoir certains comportements puisqu'il constate qu'en proposant des stimuli particuliers à l'entrée, il obtient toujours les mêmes résultats à la sortie.

ENTREE → BOITE NOIRE → SORTIE

Ces expériences sont connues et bientôt certains psychologues du début du XX<sup>ème</sup> siècle : Piéron, Thorndike, Watson...proposent de faire du *comportement observable* l'objet unique de la psychologie, ce qui permet d'effectuer des mesures. Watson, en 1913, écrit un article célèbre, considéré comme le manifeste du béhaviorisme. L'individu n'est plus qu'une boîte noire et les concepts stimulus, réponse, renforcement deviennent alors les éléments clés de l'explication du comportement humain.

Cette approche, incontestablement plus rigoureuse que l'introspection, interdira désormais d'expliquer le comportement en faisant appel à des variables telles que le besoin, les attentes, la motivation, le désir, etc. Skinner, disparu en 1990, est le représentant le plus connu de ce courant de la psychologie. Ses conceptions sont tout de même moins radicales que celles de Watson.

A partir des années 50-60, le mouvement béhavioriste qui dominait la psychologie aux États-Unis depuis le début du siècle, s'essouffle, et on assiste à un « changement de paradigme » : c'est la naissance du mouvement cognitiviste. Ce renouveau de la psychologie est dû à l'apparition des ordinateurs, aux travaux relatifs à l'intelligence artificielle, et à la formalisation des théories du traitement de l'information chez l'homme, qui prennent en compte ce que le schéma S / R n'a jamais pu (vraiment) intégrer : le caractère intentionnel et finalisé des conduites humaines.

**Suggestions de lecture :**

- 1.3. L'objet d'étude de la psychologie
- 1.4. La méthode en psychologie
- 2.1. De Watson à Skinner
- 2.3. L'impasse sur l'intérieur de la boîte noire
- 2.5. Le cognitivisme, dépassement du béhaviorisme ?

## BIBLIOGRAPHIE

Allaire, D., Beaugran, J.P., Bélanger, D., Bouchard M.A., Charbonneau, C., Doré, F.Y., Earls, C., Fortin, A. et Sabourin, M. (1988). *Fondements et étapes de la recherche scientifique en psychologie*. Québec : Edisem Inc.

Baum, W.M.(1994). *Understanding béhaviorisme : science, béhavior and culture*. New York : Harper Collins College Publishers.

Bélanger, J.(1978). *Images et réalités du béhaviorisme*. Montréal : Editions Bellarmin.

\*Benedetto, P. (2000). *Introduction à la psychologie*. Paris : Hachette.

Bernard, C. (1984). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Flammarion.(1998). *Psychologie Cognitive*. Rosny : Bréal éditionss.

Bonnet, C., Camus, J.F., Craddock, P., Gaonach'h, D., Guerrien, A., Nicolas, S., Passerault, J.M., Ripoll, T. et Roulin, J.L. (

\*Braunstein, J.F. et Pewzner, E. (1999). *Histoire de la psychologie*. Paris : Armand Colin.

\*Doron, R. et Parot, F. (1991). *Dictionnaire de psychologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

\*Feldman, R.S., Giroux, S. et Cauchy, F. (1994). *Introduction à la psychologie. Approches contemporaines*. Montréal : McGraw-Hill, Editeurs.

Freixa i Baqué, E. (2002). *Qu'est ce que le comportement ? Rapport interne*. UNED, Madrid, Espagne.

\*Godefroid, J. (1993). *Les fondements de la psychologie. Science humaine et science cognitive*. Québec : Editions Etudes Vivantes.

\**Grand dictionnaire de la psychologie*. (1991). Québec : Larousse.



Kuhn, T. S. (1970). *The structure of scientific revolutions*. Chicago : The University of Chicago Press. Version française : (1972). *La Structure des Révolutions Scientifiques*. Paris : Flammarion.

\*Lieury, A. (1990). *Manuel de Psychologie générale*. Paris : Bordas.

\*Mariné, C. et Escribe, C. (1998). *Histoire de la psychologie générale. Du béhaviorisme au cognitivisme*. Paris : In Press Editions.

\*Nicolas, S. (2001). *Histoire de la psychologie*. Paris : Dunod.

\*Parot, F. et Richelle, M. (1992). *Introduction à la psychologie. Histoire et méthodes*. Paris : Presses Universitaires de France.

\*Piéron, H. (1951). *Vocabulaire de la psychologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

\*Prevost, C.M. (1994). *La psychologie fondamentale*. Paris : Presses Universitaires de France.

\*Rathus, S. A. (1991). *Psychologie Générale*. Quebec: Editions Etudes Vivantes.

\*Raynal, F. et Rieunier, A. (1997). *Pédagogie : dictionnaire des concepts clés. Apprentissage, formation et psychologie cognitive*. Paris : ESF éditeur.

\*Reuchlin, M. (1957). *Histoire de la psychologie*. Paris : PUF

\*Reuchlin, M. (1977). *Psychologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

\*Richard, M. (1994). *Les courants de la psychologie*. Lyon : Editions Chronique Sociale.

Richelle, M. (1977). *B.F. Skinner ou le péril béhavioriste*. Liège : Pierre Mardaga.

Richelle, M. (1993). *Du nouveau sur l'Esprit*. Paris : Presses Universitaires de France.

\*Sillamy, N. (1991). *Dictionnaire de la psychologie*. Paris : Larousse.

Skinner, B.F. (1969). *Contingencies of Reinforcement : A théorical Analysis*. New York : Appleton-Century-Crofts. Version française : (1969). *L'analyse expérimentale du comportement*. Liège : Pierre Mardaga.

Skinner, B. F. (1974). *About Béhaviorism*. New York : Alfred A. Knopf. Version française : (1979). *Pour une Science du Comportement : le béhaviorisme*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.

Skinner, B.F. (1977). *Why I am not a cognitive psychologist*. *Béhaviorism*, 5, 1-10. Version française : (1984). *Pourquoi je ne suis pas un psychologue cognitiviste*. In M.P. Michiels-Phillippe (eds), *Textes de base en psychologie* (pp. 189-208). Paris, France : Delachaux et Niestlé éditeurs.

Sokal, A. et Bricmont, J.(1997). *Impostures intellectuelles*. Paris : Editions Odile Jacob.

\*Travis, C. et Wade, C. (1997). *Introduction à la psychologie. Les grandes perspectives*. Quebec : Editions Le renouveau Pédagogique.

Watson, J.B. (1913). *Psychology as the Béhaviorist Views it*. *Psychological Review*, 20, 158–177.

\*Weil-Barais, A. et Cupa, D. (1999). *100 fiches pour connaître la psychologie*. Rosny : Bréal.

*\*Les ouvrages précédés de ce signe font partie des ouvrages ayant trait à la psychologie en générale et sont donc ceux relevés pour cette étude.*

